

Exclu du prêt

1504

M 1992 DEA 16

**Ecole Nationale Supérieure
des Sciences de l'Information
et des Bibliothèques**

**DEA en sciences
de l'information
et de la communication**

option : 4



MEMOIRE DE DEA

*Manuscrits et imprimés arabes dans la
France du XVIIIe siècle : 1630-1740*

Annie VERNAY-NOURI

*Sous la direction de D. VARRY,
ENSSIB*

1992

PHOTOCOPIE INTERDITE

**Ecole Nationale Supérieure
des Sciences de l'Information
et des Bibliothèques**

**DEA en sciences
de l'information
et de la communication**

option : 4

MEMOIRE DE DEA

*Manuscrits et imprimés arabes dans la
France du XVII^e siècle : 1630-1740*

Annie VERNAY-NOURI

*Sous la direction de D. VARRY,
ENSSIB*

1992

Manuscrits et imprimés arabes dans la France du XVIIe
siècle :1630-1740 / Annie VERNAY-NOURI

RESUME : Ce travail porte sur les textes arabes disponibles en France au XVIIe siècle et leur mise en circulation. C'est l'époque où l'on lance des missions au Proche Orient pour ramener des manuscrits orientaux. Parallèlement, il existe en Europe une édition en caractères arabes et des traductions effectuées à des époques différentes. Après une 1ère partie qui en retrace un panorama, on étudie à travers de catalogues de vente la représentativité de ces textes.

DESCRIPTEUR : Livre arabe, Manuscrit arabe, France, Siècle 17-18

ABSTRACT :This study deals with the Arabic texts available in France during the seventeenth century and the way they were put into circulation. This is the time when missions are sent to the Near East in order to bring back Oriental manuscripts. Meanwhile there are in Europe some publications in arabic types and some translations done at different times. A first part will review these return matter, then we will study the scopes of representation of these texts trough the sales catalogue.

KEYWORD : Arabic manuscript, Arabic book, France, century 17-18

SOMMAIRE

| | |
|--|-----------|
| INTRODUCTION..... | 4 |
| 1ère PARTIE : LES TEXTES ARABES EN FRANCE | |
| CHAPITRE 1: UN SIECLE DE RECHERCHE PASSIONNEE DES MANUSCRITS..... | |
| | 10 |
| 1 Des collections actuelles, témoins du passé..... | 10 |
| 2 Les mobiles de cette recherche..... | 15 |
| 3 Les missions archéologiques françaises..... | 17 |
| CHAPITRE II : QUELS MANUSCRITS CHERCHAIT-ON ET COMMENT ?..... | |
| | 20 |
| 1 Les instructions de départ..... | 20 |
| A Les premières instructions..... | 20 |
| B Les instructions après 1679..... | 26 |
| 2 Les catalogues..... | 30 |
| A Hadji Khalifa..... | 31 |
| B La Bibliothèque Orientale..... | 33 |
| C Girardin à Constantinople..... | 34 |
| D Les catalogues du Caire..... | 36 |
| 3 Journaux de voyage et correspondances..... | 38 |
| A Les journaux de voyage..... | 38 |
| B Les correspondances..... | 40 |
| 4 Pour une analyse des titres..... | 44 |
| A Le courant religieux..... | 44 |
| B La liste donnée à Galland..... | 49 |
| C La liste envoyée à Girardin..... | 54 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE III: DES EDITIONS A LA RECHERCHE D UN PUBLIC..... | 56 |
| 1 Les incunables arabes..... | 57. |
| 2 L'édition en Italie..... | 59 |
| 3 L'édition en France..... | 60 |
| 4 L'édition aux Pays Bas..... | 61 |
| 5 L'édition en Allemagne..... | 63 |
| 6 L'édition en Angleterre..... | 63 |
| | |
| CHAPITRE IV : DES TRADUCTIONS ECHELONNEES DANS LE TEMPS..... | 65 |
| 1 Les traductions du Moyen Age..... | 65 |
| 2 Les traductions du Coran..... | 67 |
| 3 Les traductions libanaises..... | 69 |
| 4 Les traducteurs français..... | 70 |
| | |
| 2ème PARTIE : LES LIVRES ARABES DANS LES CATALOGUES DE VENTE | |
| | |
| CHAPITRE I : LES CATALOGUES DE VENTE..... | 75 |
| | |
| CHAPITRE II : LES PREMIERS CATALOGUES 1630-1645..... | 81 |
| 1 Golius..... | 81 |
| 2 Jean de Cordes..... | 83 |
| 3 Samuel Petit..... | 86 |
| | |
| CHAPITRE III : UNE BIBLIOTHEQUE EXEMPLAIRE JA DE THOU..... | 93 |
| | |
| CHAPITRE IV: DEUX COLLECTIONS CATHOLIQUES..... | 107 |
| 1 Pierre Segurier..... | 107 |
| 2 Le Tellier..... | 111 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE V:LA BIBLIOTHEQUE DE DEUX ERUDITS..... | 115 |
| 1 L'orientaliste Thévenot..... | 115 |
| 2 Emery Bigot..... | 121 |
| CHAPITRE VI LA BIBLIOTHEQUE COLBERTINE..... | 124 |
| CHAPITRE VII : DES BIBLIOTHEQUES PAUVRES EN TITRES | |
| ARABES..... | 129 |
| 1 Baluze..... | 129 |
| 2 Bibliotheque de doubles..... | 130 |
| 3 La comtesse de La Verrue..... | 131 |
| CHAPITRE VIII : DES BIBLIOTHEQUES SANS | |
| ORIGINALITE..... | 132 |
| CHAPITRE IX: UNE PERIODE DE MUTATION | |
| 1735.1744..... | 139 |
| 1 A contre-courant de son temps, le Duc d'Estrées..... | 139 |
| 2Lechevalierde Longuerue..... | 140 |
| 3 Colbert de Croissy..... | 142 |
| 4L'abbé Emery..... | 143 |
| CONCLUSION..... | 146 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 150 |

INTRODUCTION

Avec la traduction des Mille et une Nuits par Antoine Galland, l'Orient devient, dès le début du XVIII^e siècle, un objet d'étude autant mythique que réel. La création du mot "orientalisme" en 1838 ne fait qu'entériner un mouvement qui remonte déjà à plusieurs siècles. Cette attirance que l'Occident éprouve pour le monde oriental, va aller en s'amplifiant tout au long du XVIII^e siècle et culminer à l'époque romantique avec la mode du voyage et on en retrouve autant de témoignages dans la littérature que les arts. Pourtant en dehors de cette séduction romanesque qu'exerce l'Orient, l'étude "savante" du monde arabo-musulman et la diffusion des textes originaux, sont restées longtemps circonscrites à un cercle réduit d'érudits, de diplomates, de traducteurs ou de missionnaires. L'étude de l'arabe (et un peu plus tard celle du persan et du turc) ne s'est mise en place que très lentement et avec beaucoup de mal.

Il existait bien au Moyen Age, quelques foyers de traduction disséminés dans toute l'Europe, principalement en Espagne, mais ceux-ci ne constituèrent jamais des centres d'enseignement. Quelques siècles plus tard à la Renaissance et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il était encore très difficile de s'instruire "en langue arabique", les établissements qui dispensaient cet enseignement, comme le Collège Royal ou l'Ecole des Jeunes de Langues, demeurant fort rares. Ce n'est qu'en 1795, qu'un décret de l'Assemblée Constituante créait l'Ecole des Langues orientales et avec elle, un début d'enseignement structuré qui n'a fonctionné réellement que quelques années plus tard.

La naissance de cette école servit pourtant de prélude à la constitution d'un orientalisme savant qui se développa et s'épanouit au XIX^e siècle autour de la Société Asiatique et qu'illustrèrent des savants tels que Sylvestre de Sacy ou Charles Schefer.

Vu le peu d'impact de cet orientalisme savant, on peut s'étonner de trouver, dans les fonds anciens des bibliothèques de Paris ou de province, des ouvrages en langue arabe, manuscrits ou imprimés. Ces fonds, dont l'inventaire minutieux et la genèse de la constitution restent encore à faire, témoignent d'une lente et patiente accumulation.¹ Recherche passionnée de manuscrits ou achats d'imprimés édités en arabe, ventes, dons ou legs de collections privées, c'est toute une histoire qu'on pourrait découvrir à travers la manière dont ce se sont constitués ces collections. Arrivés sur les rayons des bibliothèques par le biais des confiscations révolutionnaires, leur présence ne manque pas de surprendre, vu le peu de poids qu'avait la langue et la culture arabe. Si l'on s'attend à les retrouver à la Bibliothèque Nationale ou à celle des Langues Orientales, ce n'est pas le cas d'établissements non spécialisés, où les conservateurs ignorent souvent leur existence !

Ces ouvrages posent de multiples questions dont la moindre est de savoir à quel usage ils étaient destinés dans leur collection d'origine : simples curiosités de bibliophiles ou références d'érudits ? Ces collections, qu'elles soient issues de personnes morales comme les communautés religieuses ou de personnes privées comme les possesseurs de bibliothèques de plus ou moins grande taille, remontent souvent au XVIe ou XVIIe siècles et s'avèrent être un excellent moyen d'approcher la place et la perception qu'on avait de la langue et par extension de la culture arabe en France à cette époque.

Notre travail est ainsi parti de cette interrogation, présente tout au long dans notre recherche. Comment se sont formées ces collections ? Quels sont les motifs qui ont présidé à leur constitution ? Pourquoi sont-elles là ? Que cela peut-il donc, nous révéler de l'état d'esprit de ceux qui les ont menées là ? Nous aurions aimé retracer l'histoire de ces motivations mais le temps nous a cruellement fait défaut pour mener à bien cette recherche.

¹ C'était notre projet initial malheureusement beaucoup trop ambitieux pour un travail de D.E.A !

Premier problème : on se trouve, dans ces collections anciennes, en présence à la fois de manuscrits et de livres imprimés. Il convient donc, avant de poursuivre, d'introduire la différence fondamentale qui existe entre pays occidentaux et sphère arabo-musulmane. Contrairement à l'Europe qui a vu se répandre très rapidement l'usage de l'imprimerie dès son invention, l'empire ottoman a continué à ne produire que des livres manuscrits, pour des raisons d'ordre politique, économique, religieux et technique. Malgré quelques tentatives faites dans des monastères chrétiens du Liban au XVIIe siècle, ce n'est réellement qu'au XIXe que s'organisent l'édition et la diffusion de livres imprimés au Moyen Orient. Ainsi perdure pendant longtemps la copie manuscrite des textes. Ceci a eu pour conséquence de mettre sur le marché un grand nombre de volumes écrits à la main et a engendré, pour les manuscrits orientaux, un statut quelque peu différent de ceux produits en Europe.

Qu'en est-il alors de ces ouvrages imprimés que nous trouvons dans les bibliothèques ? Ils ne proviennent pas du Proche Orient mais sont le produit d'éditions en caractères arabes qui ont vu le jour dès le XVIe siècle dans plusieurs pays européens. Il a ainsi été publié plus de deux cent cinquante ouvrages jusqu'à la fin du XVIIIe siècle en Europe.

Aux manuscrits et éditions en arabe, il convient de rajouter un troisième type d'ouvrage : les livres imprimés publiant des traductions faites à partir de l'arabe, en latin ou dans d'autres langues européennes. Ceux-ci constituent à plus d'un titre, un aspect complémentaire des textes mis en circulation. Ces traductions ont été élaborées à des stades chronologiques successifs et elles correspondent à des objectifs totalement différents. Les premières consistent pour l'essentiel, en textes philosophiques ou scientifiques, traduits au Moyen Age sous forme manuscrite et qui ont été repris, dès l'invention de l'imprimerie au XVe siècle.

Un deuxième type de traductions apparaît un siècle plus tard et participe du même mouvement que les textes imprimés en

caractères arabes. Les textes traduits sont le fait des principaux éditeurs en caractères orientaux et visent un public plus large que ces derniers.

Une dernière catégorie enfin, voit le jour à la fin du XVII^e siècle, et est liée au concept d'Orient romanesque. Composée de traductions littéraires ou historiques, elle s'intègre totalement dans les mouvements littéraires de son siècle.

Le rapport au texte arabe en France va donc passer par ces trois types d'ouvrages dont nous brosserons dans une première partie le panorama au XVII^e siècle. Nous nous étendrons surtout sur les manuscrits en nous efforçant de répondre, à leur propos, à une série de questions. Comment et quand furent-ils rapportés en France? Comment leur recherche se pratiquait-elle, à quelles fins et pour quels commanditaires? La question principale, à laquelle nous tenterons de donner des éléments de réponse, touche à la manière dont on recherchait les manuscrits : n'obéissait-elle qu'au hasard ou alors à des critères d'ordre artistique (des manuscrits enluminés par exemple) ou était-elle dictée par une recherche particulière de domaines ou de titres précis.

Dans un deuxième temps, nous présenterons les grandes lignes de l'édition en caractères arabes, en Europe, en insistant sur ses présupposés idéologiques et en rappelant, pays par pays, les lieux et les domaines d'impression. Nous terminerons en rappelant les grandes étapes de publication des traductions de textes arabes en France.

Après avoir passé en revue l'ensemble des ouvrages en arabe ou traduits, disponibles dans notre pays à la fin du XVII^e siècle, on ne peut que se demander l'impact réel qu'avait ces textes et leur représentation concrète dans les collections. Possédait-on des manuscrits, des imprimés ou seulement des traductions? Y avait-il un lien entre ces différents types d'ouvrages? Des titres revenaient-ils plus souvent que d'autres? Pour tenter d'approcher cette réalité, nous avons choisi de dépouiller de façon systématique

plusieurs collections, soit d'érudits en langues orientales, soit de possesseurs de bibliothèques privées, de grande ou moyenne importance ; ceci afin d'appréhender quels types d'ouvrages en rapport avec l'arabe, étaient (ou n'étaient pas) représentés.

Les catalogues de vente, avec les inventaires après décès, sont un des moyens dont les historiens du livre disposent pour mesurer et connaître le contenu de ces bibliothèques privées. Nous avons utilisé les premiers, plus accessibles et maniables, pour mesurer la diffusion des livres arabes. La deuxième partie de cette recherche est donc totalement consacrée à l'étude de plusieurs de ces catalogues. A travers la spécificité de chaque collection, nous montrerons les grandes constantes qui se dégagent et comment les livres arabes participent d'un mouvement général d'évolution des collections.

1ère PARTIE

LES TEXTES ARABES EN
FRANCE
DU XVI^e AU XVIII^e SIECLE

CHAPITRE 1 : UN SIECLE DE RECHERCHE PASSIONNEE DES MANUSCRITS

1 Des collections actuelles, témoins du passé

La spécificité de l'édition en caractères arabes, née fort tardivement dans l'empire ottoman , a créé une situation fort différente de l'Europe. Le manuscrit est resté durant plusieurs siècles -bien après qu'il ait disparu d'Europe, au moins dans son utilisation quotidienne- le seul support de l'écrit dans la sphère arabo-musulmane. Il a donc continué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, à faire l'objet d'une production régulière et contribué à faire vivre toute une corporation. Wahid Gdoura estime, dans son étude sur le début de l'imprimerie au Moyen-Orient, qu'il faut évaluer à quelques milliers le nombre de copistes alors en fonction à Constantinople qui était, au XVIIIe siècle, la première ville d'Europe et du Moyen-Orient et comptait entre sept cent et huit cent mille âmes.² C'est ainsi que la capitale de l'empire ottoman , ainsi que d'autres villes comme Le Caire, constituèrent , de véritables "réservoirs" pour les voyageurs occidentaux en quête de manuscrits orientaux.

Outre les textes qui sortaient des mains des copistes, on trouvait de nombreux volumes amenés au hasard des événements historiques. Antoine Galland soulignait ainsi, la richesse en livres de Constantinople, dans l'une de ses lettres :

Pour ce qui est de l'acquisition des livres, il n'y a point d'endroit plus commode, pour avancer en peu de temps, que la ville de Constantinople, laquelle estant la

² W. GDOURA, *Le début de l'imprimerie arabe à Istanbul et en Syrie* , Tunis, 1985, p. 97-8. Pour tout ce qui concerne les métiers du livre dans le monde arabe, voir aussi :

J.PEDERSEN, *The arabic book*, Princeton, 1984.

capitale de l'empire, doit estre considérée comme le lieu où se rassemble tout ce qu'il y a de sçavants (...) à mesure que l'empire s'est agrandi, les hommes de lettres s'y sont réfugiés (...) et ils ont alors transporté leurs bibliothèques avec eux (...) les prises de ville ont le plus contribué à y multiplier les livres ; on ne sçaurait assés croire en quelle quantité on les a apportés tant de l'Egypte, de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie que de la Perse mesme ³

Ainsi le manuscrit, sujet de collection en Europe était, dans ses pays d'origine, un objet usuel.

Mais comment retracer l'histoire de ces manuscrits, constitués comme objets de collection ? Ceux qu'on rencontre par hasard dans les bibliothèques françaises sont pourtant une preuve de cet intérêt . Mais faire leur inventaire et avoir une idée de leur importance n'est pas chose facile. Si l'on excepte le fonds très riche de la Bibliothèque nationale, héritière de la Bibliothèque royale et qui a bénéficié de plus, du regroupement des manuscrits orientaux des bibliothèques de l'Arsenal, Sainte Geneviève et Mazarine en 1860, il n'est pas aisé de connaître l'importance des manuscrits arabes dans des établissements plus petits. Ne faisant pas l'objet de catalogues séparés, ils sont difficilement localisables et seul un dépouillement systématique des catalogues de toute la France pourrait donner une idée de ce qu'ils représentent en quantité. De plus, certaines collections ne sont pas du tout exploitées. Ainsi la Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales possède un fonds de 614 manuscrits arabes qu'on ne peut quasiment pas exploiter puisque les titres ne sont accessibles que par le biais d'un catalogue manuscrit. Abraham Dahon, orientaliste et philologue, a longuement travaillé à son élaboration, mais interrompu par la mort en 1925, il n'a pu achever son travail. Aucun classement par auteurs ou par

³ Lettre de 1682 citée par Henri OMONT, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII et XVIII siècles*, Paris, 1902

domaines ne permet d'accéder aux notices descriptives, classées par numéros. Ces manuscrits ne sont ainsi jamais consultés...

Il est donc difficile de retracer l'arrivée de ces manuscrits dans beaucoup de cas. Seule la Bibliothèque Nationale nous permet de suivre, catalogue après catalogue la genèse du fonds des manuscrits orientaux. C'est ainsi qu'on peut comprendre tous les différents mouvements qui ont abouti à la collection actuelle qui est d'une grande richesse. Il existe en effet aujourd'hui 11800 manuscrits orientaux (arabes, persans et turcs) dont plus de 7000 en arabe.⁴ L'introduction faite par Marie-Rose Séguier au **Catalogue des manuscrits arabes musulmans** retrace un historique qui permet de comprendre comment le fonds s'est constitué par couches historiques successives et nous donne pour chaque période une image précise du nombre et de la manière dont les acquisitions se sont faites.⁵

Quelles sont donc les diverses origines de ces manuscrits. Avant Colbert, les manuscrits orientaux sont peu nombreux à la Bibliothèque Royale et sont souvent acquis de façon occasionnelle. En 1544, lors du transfert à Fontainebleau des ouvrages conservés à la librairie de Blois, François 1^{er}, sur quarante volumes orientaux ne possédait que six volumes arabes dont quatre exemplaires du Coran. Sous le règne de Henri IV, ce nombre a doublé, grâce à l'apport personnel de Catherine de Médicis. On peut ainsi voir les apports successifs avec les catalogues rédigés par les gardes de la bibliothèque au cours des siècles.

Avant 1645, on trouve plutôt les manuscrits dans des bibliothèques de particuliers tel le Chancelier Seguier ou chez de riches mécènes, comme Mazarin qui mettent leurs collections à la disposition d'un public érudit. Ce n'est qu'après cette date que les collections royales

⁴ Annie BERTHIER, Les manuscrits orientaux et la connaissance de l'Orient, *In : Moyen Orient et Océan Indien*, 1985, p.88

⁵ G. VAJDA, *Catalogue des manuscrits arabes*, Paris, 1978.

vont connaître un accroissement exceptionnel. Sous l'impulsion de Colbert, une politique d'acquisition se met en place, tant pour la Bibliothèque du roi que pour sa propre collection. D'importantes bibliothèques privées sont achetées, comme celle de Gilbert Gaulmin en 1667 qui laissait 600 manuscrits orientaux dont 233 arabes ou des manuscrits isolés sont acquis venant de prestigieuses collections comme celle de Mazarin ou de l'érudit Nicolas Claude Fabri de Peiresc dont une partie fut achetée par Gabriel Naudé pour Mazarin.

C'est à Colbert surtout qu'on doit l'organisation de missions confiées à des savants qui, de façon systématique et scientifique, parcoururent les pays du Moyen-Orient à la recherche de manuscrits et d'antiquités et à qui l'on est redevable de l'apport de nombreux volumes. Ces missions se succédèrent tout au long du XVII^e et du XVIII^e siècle et nous nous attarderons d'avantage sur elles un peu plus loin.

Aux nombreux manuscrits ramenés lors de ces missions, se conjugue une source d'enrichissement considérable, constituée par les dons de collections privées comme celle de Le Tellier en 1700 (7 volumes) ou l'achat de la bibliothèque de Thévenot en 1712 (125 titres). A la mort de Louis XIV, Philippe d'Orléans continue à mener une politique semblable d'accroissement, des missions sont encore envoyées au Moyen-Orient et en 1732 est achetée l'extraordinaire collection de Colbert (246 manuscrits). On peut suivre tous ces mouvements à travers les catalogues. En 1682, Nicolas Clément, garde de la Bibliothèque du roi, classe les manuscrits par langue puis par un sous-classement par matières et formats. Les notices, d'abord élaborées par Pierre Diyâb et Petis de la Croix, constituèrent le premier catalogue des manuscrits arabes. L'ensemble des notices, révisées, figurent dans un catalogue de 1739, le **Catalogus codicum manuseriptorum Bibliothecae regiae** qui recense un nombre de 1626 volumes arabes.

Nous prendrons cette date comme limite car elle correspond aux dernières des missions au Proche-Orient et aux

derniers catalogues de vente que nous avons dépouillé dans la seconde partie. Après cette date, le fonds continue à s'enrichir régulièrement mais ceci sort du cadre de notre étude. Cette date présente un autre intérêt ; elle correspond à peu près à celle d'une consultation moindre des manuscrits . C'est en effet vers 1730-1740, qu'on constate, sur les registres de prêt de la Bibliothèque royale, que les manuscrits arabes sont moins empruntés. La curiosité semble s'être tournée vers l'Orient plus lointain qu'est la Chine.

2 Les mobiles de cette recherche

Après avoir examiné les étapes de la constitution du fonds des manuscrits de la Bibliothèque Royale, il faut se demander quelles furent les motivations qui poussèrent à rechercher et collectionner les manuscrits orientaux. On doit pour cela, se replacer dans le contexte historique des rapports entre Orient et Occident.

Pour le Moyen Age chrétien, les Musulmans , qu'on nomme alors Sarrazins, représentent une menace constante, guère différente de celle des hordes barbares qui déferlent sur l'Europe. Les Croisades, du XIe au XIIIe siècles, contribuèrent par le biais de toute une littérature populaire à répandre une image déformée de l'islam, de sa religion et de ses habitants. L'attitude des Européens pendant les Croisades fut d'abord de vouloir détruire les livres. Youssef Eche rapporte que les Croisés, quand ils pénétrèrent à Tripoli en 1109, mirent le feu à toutes les bibliothèques , après avoir vu des exemplaires du Coran.⁶ Pendant des siècles, le monde musulman fut considéré comme l'ennemi héréditaire de la chrétienté et ce n'est que vers le XVIe siècle que des relations diplomatiques se nouèrent avec l'empire ottoman.

Les destructions de manuscrits ne furent pas limitées aux ouvrages musulmans mais touchèrent plus tard les ouvrages chrétiens suspects d'hérésie. Ainsi le Père Eliano, envoyé du pape au Liban en 1578 fit brûler des livres syriaques et arabes utilisés par les Maronites. Son successeur, le Père Dandini, se contenta de ramener les manuscrits à Rome, ce qui fit de la Bibliothèque Vaticane, la plus riche collection en manuscrits syriaques et arabes chrétiens. Cette opération avait pour objectif de délivrer en échange des ouvrages confisqués, des textes orthodoxes, révisés par les théologiens romains. Les premières impressions en syriaque et en arabe furent ainsi éditées dans le but de corriger les erreurs

⁶ Cité par G. DUVERDIER, De la recherche à l'étude des manuscrits, *In: Le livre et le Liban jusqu'à 1900*, Paris, 1982., p.207-

schismatiques des chrétiens orientaux. On peut ainsi distinguer un premier temps , caractérisé par la défiance qu'éprouvaient les Européens envers les manuscrits orientaux.

Cette méfiance va pourtant bien vite se dissiper et laisser place à l'attitude contraire de "chasse" aux manuscrits. C'est sous l'effet d'une double impulsion que va être propulsée en avant la recherche. La première concerne la controverse autour des textes sacrés chrétiens, la seconde doit se replacer dans le mouvement propre à la Renaissance de retour aux textes originaux. C'est en Italie, dès le XVe siècle qu'on cherche à découvrir de nouveaux manuscrits. Les livres sont désormais considérés comme des objets de grande valeur et les gens aisés commencent à se constituer de grandes bibliothèques. En outre, la Papauté , pour des raisons religieuses, s'intéresse alors aux textes du Levant et au contrôle de ses populations chrétiennes.

En France , ce n'est qu'au début du XVIIe siècle que les collectionneurs commencent à s'enrichir en manuscrits venus d'Orient. On ne peut alors dissocier les différentes langues orientales ; manuscrits grecs, syriaques, coptes, arabes mais aussi arméniens ou éthiopiens, tous participent d'une quête commune.

Une nouvelle motivation religieuse vint s'ajouter à la première. En pleine controverse protestante, les manuscrits anciens prirent une importance capitale. On attendait des textes grecs, syriaques et arabes qu'ils donnent des arguments stratégiques irréfutables contre les Protestants et fournissent les textes nécessaires à l'établissement de la version canonique de la Bible. Les textes grecs étaient ainsi les plus prisés et les premières missions visaient les monastères les plus inaccessibles, susceptibles de ne pas avoir été visités par les Italiens.

Parallèlement à ces causes d'ordre religieux, un courant se développa au profit des hommes de lettres et des savants, dans la droite ligne de l'humanisme de la Renaissance. Il est né à cette époque, une immense curiosité qui pousse les savants vers les

textes originaux de l'Antiquité. On se tourna d'abord vers les manuscrits grecs, berceau de notre civilisation, qui recèlaient les textes perdus durant le Moyen Age. Puis on poussa leur recherche toujours plus loin, jusqu'à Constantinople et au Levant. Cette soif de savoir s'étendit ensuite aux textes orientaux : syriaques, coptes puis arabes.

Les manuscrits arabes devinrent alors l'objet de convoitise car on espérait y trouver les textes scientifiques perdus de l'antiquité gréco-romaine ainsi que les travaux des savants arabes particulièrement en médecine.⁷

3 Les missions archéologiques françaises : chronologie

Dans un premier temps, il semble que les acquisitions de manuscrits se firent de manière occasionnelle. La Bibliothèque royale ne profita que peu des voyages en Orient de Guillaume Postel, Pierre Belon ou André Thévet au XVIe siècle et, les volumes ramenés par eux, n'enrichirent que bien plus tard la bibliothèque de Fontainebleau.

Durant la première moitié du XVIIe siècle, les missions ne furent pas organisées de façon systématique ; néanmoins de nombreux échanges épistolaires entre ambassadeurs en poste à Constantinople et gardes de la Bibliothèque du roi, témoignent des nombreuses demandes qui leur sont faites. C'est Richelieu, qui, le premier, encourage la recherche de manuscrits. Il écrit à l'ambassadeur Du Houssay le 18 septembre 1638 :

J'ai déjà écrit par tout le Levant et imposé les ordres en tous les lieux où il y a des consuls de France pour y

⁷ Voir J. VERNET, *Ce que la culture doit aux arabes*, chap. 2, Aspects de l'héritage antique dans le monde arabe, Paris, 1985.

rechercher avec grand soin tout ce qui s'y pourra trouver digne d'elle ⁸

Mais les recherches demeurent peu fructueuses. Deux ministres de Louis XIV, Mazarin et Seguier lançèrent de nouvelles missions pour leurs collections personnelles. Ainsi Mazarin prie Jean de la Haye de

faire acheter ce que vous pourrez rencontrer de bon et de rare au lieu où vous estes, en quelque langue que ce soit ⁹

Mais il faut attendre l'arrivée de Colbert au pouvoir pour que soient organisées de véritables explorations systématiques pour augmenter les collections du roi et les siennes, qui sont inférieures par leur nombre et leur Galland qualité à celles de Richelieu ou de Mazarin. C'est ainsi que, pendant plus d'un siècle, on voit se succéder en Orient les missions officielles suivantes dont nous donnerons brièvement la liste.

* **Montceaux et Laisné 1668-1674** au Levant, à Constantinople, en Perse et en Egypte (peu de manuscrits surtout des médailles)

* **Père Vansleb** ¹⁰ **1671-1674** en Egypte, Asie Mineure et Constantinople. Ce voyageur allemand devenu religieux dominicain au cours d'un séjour à Rome. Il ramena plus de 600 volumes orientaux dont 395 arabes. A partir de 1671, il s'ensuit une correspondance suivie de cinq ans avec Carcavy, garde de la bibliothèque du roi, reproduite par Henri Omont sur une centaine de pages en italien. ¹¹

⁸ OMONT, *op. cit.* p. X- XI

⁹ *idem*, p.2

¹⁰ On trouve son nom sous plusieurs formes différentes Wansleben, de Wanslebiis, Vanslebio

¹¹ Du fait de la langue, ce document n'a pas pu être exploité

* **Pierre Diyâb**, ¹² 1669. Il ne rapporta que trois manuscrits

* **Jean-Foy Vaillant**, médecin et numismate qui outre 6 volumes arabes enrichit considérablement le cabinet des médailles du roi

* **Jean-François Petis de La Croix 1670-1674 et 1684** Fils de François Pétis, interprète du roi. Alep : 14 volumes

* **Père Besson 1672-1686**
Père Besnier

* **Antoine Galland 1670-1675 1679-1689** 19 volumes dont 3 des **Mille et Une Nuits**

* **Paul Lucas 1708 et 1718** Levant : 21 manuscrits

* **François Sevin et l'abbé Fourmont 1728-1731** Constantinople et provinces turques : 200 manuscrits arabes

* **D'Orvalle et Cl.L. Fourmont** aidés du Marquis de Villeneuve. 1731

C'est avec ce dernier voyage que s'achèvent les missions au moins au Proche-Orient.

¹² Connu aussi sous le nom de Dipy d'Alep

CHAPITRE II : QUELS MANUSCRITS CHERCHAIT-ON ET COMMENT ?

Nous avons vu précédemment qu'aux XVII^e et aux XVIII^e siècles, avaient été organisées des "missions archéologiques", d'abord de façon informelle, sous l'égide de riches mécènes (les ministres Richelieu et Mazarin ou le chancelier Seguier), ensuite systématiquement après 1645, sous l'impulsion de Colbert.

Ce chapitre essaye de donner des éléments de réponse à une série de questions qui se posent lorsque l'on lit les récits de ces missions. D'abord que ramenait-on en France ? Y avait-il seulement des manuscrits ou poursuivait-on en même temps d'autres buts ? On peut ensuite s'interroger sur la façon dont les recherches étaient menées : certains domaines étaient-ils plus visés que d'autres ; partait-on en quête d'oeuvres ou d'auteurs particuliers ? Autre problème : chaque langue couvrait-elle un champ de connaissance spécifique ou bien toutes les langues orientales constituaient-elles un seul et même corpus indifférencié ? Deuxième type de questions : les commanditaires partaient-ils munis d'instructions, de listes ou de catalogues précis et entretenaient-ils des relations épistolaires avec leurs protecteurs ? A-t-on alors des moyens d'appréhender la façon dont ils prospectaient sur le terrain ?

C'est à partir de nombreux textes d'archives, repris souvent de façon intégrale par Henri Omont dans son livre, que nous tenterons de donner des réponses.¹³

1 Les instructions de départ

A Les premières instructions 1667-1679

Lorsqu'on examine les documents concernant chaque mission, on se rend compte que presque tous les voyageurs furent munis d'instructions détaillées afin, comme cela était le cas

¹³ OMONT, *op. cit.*

auparavant, de ne plus acquérir n'importe quoi, mais au contraire de combler les lacunes des collections.

C'est pour la première mission commanditée par Colbert en 1667, qu'on trouve des instructions rédigées par Pierre de Carcavy, dans un *Mémoire pour Monsieur de Montceaux, trésorier de France à Caen, estant présentement dans le Levant*.¹⁴

Que nous dit ce texte ? La première chose qui est demandée est

de rechercher (...) de bons manuscrits anciens en grec, en arabe, en persan et autres langues orientales, excepté en hébreu, parce que nous en avons icy quantité" ..

Ensuite est décrit la manière de reconnaître un manuscrit grec ancien à l'écriture et à l'accentuation. Puis le bibliothécaire passe aux matières demandées

celles de la religion sont les plus recherchées, comme les Traités des Pères grecs, les anciens Conciles ou Synodes et l'histoire ecclésiastique. Après cela l'Histoire séculière, la Géographie, la Philosophie, la Médecine et ce qui regarde toutes les parties des Mathématiques. Il se rencontre plusieurs auteurs de ces sciences, aussy bien en arabe qu'en grec, jusques là mesme que quantité de livres anciens, qui ont esté écrits originairement en grec et en latin, et qui ne se trouvent plus en leur langue, se trouvent traduits en arabe, parce que ce peuple s'estant rendu le maistre des sciences, de mesme qu'il a chassé les grecs de leur pays, s'en est approprié les ouvrages. J'ai vey autrefois un illustre voyageur qui m'a assuré avoir veu le Levant les livres de Tite-Live qui nous manquent, ceux d'Appollonius Pargaeus, de

¹⁴ *Idem*, p.28-30

Diophante Alexandrin, et quantité d'autres traduits en arabe" ¹⁵ .

Quelques lignes sont consacrées ensuite à la demande de maroquins verts ou incarnats puis à la recherche des médailles. Le mémoire est complété par des remarques rédigées par J. B Cotelier (?) destinées à guider Montceaux et Laisné dans leurs acquisitions de manuscrits grecs.

Nous avons repris la quasi-intégralité de ce premier texte car il nous paraît résumer les idées qu'on retrouve dans tous ces textes : de grandes constantes se dessinent ainsi dans toutes les missions archéologiques au Proche Orient. C'est sur cette base que nous pourrions comparer les variantes et les évolutions. L'examen de ce texte suggère en effet quelques remarques :

- on recherche des manuscrits en grec mais aussi dans toutes les autres langues orientales. La seule exception qui est faite, est celle de l'hébreu, que nous n'avons, du reste, jamais trouvé évoqué. C'étaient, en général, les mêmes personnes qui étaient chargées d'acquérir les volumes dans toutes ces langues, et, on ne peut, sans risque de contre sens, isoler complètement les manuscrits arabes. Fait intéressant, le persan et le turc sont cités, alors qu'ils étaient encore, quelques années auparavant, objets de dédain. Jean de la Haye, ambassadeur à Constantinople, n'écrivait-il pas dans une lettre à Mazarin en 1644 :

quant aux livres turcs et persiens... il ne se trouve en ces deux langues que de mauvais romans et des histoires fabuleuses, ou bien des commentaires sur l'Alcoran, pires que toute sorte de romans et de fables ¹⁶

¹⁵ C'est nous, AV, qui soulignons

¹⁶ Cité par Annie BERTHIER, Le fonds turc du Département des manuscrits, In : *Bulletin de la Bibliothèque Nationale*, 1985.

- les manuscrits grecs tiennent la place la plus valorisée. Ce n'est qu'en second lieu qu'on s'intéresse aux textes arabes, liés depuis la Renaissance, aux études grecques et latines. Mais c'est pour le grec, que les conseils sont le plus nombreux et les plus précis.

-les ouvrages de religion prédominent. Ce n'est qu'ensuite qu'on énumère les autres matières (géographie, philosophie) qui restent encore assez peu développées.

- On ne cherche pas seulement des manuscrits mais aussi des médailles.¹⁷ Les collections de numismatique étaient alors fortes à la mode et, après la mission de Jean-Foy Vaillant en 1669, la collection du roi devint la plus importante de France.

-Les ouvrages de sciences (médecine et mathématiques sont fortement liés à la recherche des textes perdus de l'antiquité gréco-romaine). Il semble qu'on ait fortement surestimé au XVIIe siècle, la possibilité de trouver en arabe des textes gréco-latins ; ce fut, dans un premier temps au moins, l'un des moteurs essentiels de la recherche des manuscrits arabes. Nous prendrons l'exemple d'un des auteurs cités, Apollonius de Perga¹⁸.

Ce savant grec, qui fut l'un des créateurs des mathématiques, ne fut connu que tardivement en Europe où il fut, du XVe au XVIIIe siècle, l'un des classiques de l'enseignement universitaire. Des huit livres de son oeuvre, seuls les quatre premiers étaient parvenus dans leur texte original grec. Les livres I à VII des **Coniques** avaient été traduits en arabe, (comme un grand nombre de textes philosophiques ou scientifiques) et ce, dès le VIIIe siècle et retraduits partiellement en latin au XIIe siècle par Gérard de

¹⁷ Ce sont les pièces de monnaie antiques

¹⁸ *Le livre et le Liban*, op. cité, p.252 ; VERNET, Juan, op. cit., p.139-

Crémone. Mais il manquait le livre VIII. Trouver les textes manquants en arabe était donc de la plus grande importance, avec comme enjeu à la clé, la traduction et l'édition complète d'une des oeuvres les plus recherchées de l'époque... Plusieurs éditeurs, pourvus de manuscrits plus ou moins complets, se disputèrent ainsi le privilège de le faire paraître. Ainsi, les orientalistes G.B Raimondi à la Typographia Medicea de Rome à la fin du XVIe siècle ou Jacques Golius en Hollande, une trentaine d'années plus tard. Ce fut finalement Abraham Echellensis, qui l'emporta et en fit paraître la traduction en latin, à Florence en 1661. On avait d'abord envisagé de publier le texte arabe avec sa traduction en regard, mais en définitive, on n'imprima que la traduction des livres V à VI . Il fallut attendre Halley pour que paraisse, en 1710 à Oxford, une édition de référence, comportant les quatre premiers livres en grec et les autres en latin.

- le maroquin ¹⁹ est un produit de luxe rare et coûteux. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la reliure en maroquin était réservée aux ouvrages précieux. Introduit en France au XVIe siècle par le biais de l'Italie et de Venise qui le recevaient de Constantinople, il tenait une place importante dans les importations spécifiques du Levant. Les techniques artisanales ottomanes étaient, en outre, fort réputées en Europe.

Ces premières instructions peuvent être complétées, bien qu'elles ne soient pas officielles, par des *Observations laissées par M de Montceaux dans le voyage qu'il a fait au Levant.* , indications à l'intention de Laisné qui repartit seul l'année suivante vers l'Asie Mineure.²⁰

Ce texte, s'il n'est pas officiel, est néanmoins intéressant car on en retrouve des fragments importants, reproduits dans les instructions destinées aux voyageurs suivants. Il témoigne

¹⁹ Cf. Hélène Desmet-Grégoire, *Le divan magique*, Paris, 1980, p.61-64

²⁰ OMONT, *op. cit.*, p.34-35

du fait que la recherche de manuscrits n'est plus chose aisée : les livres deviennent chers et de plus en plus difficiles à trouver. Certains lieux, comme les grands monastères de Grèce ou ceux du Proche-Orient, réputés autrefois pour la richesse de leurs collections, ont déjà été visités par des voyageurs européens. Même le marché du livre à Constantinople, semble se plier aux fluctuations de la demande.

Après ces considérations sur les difficultés qu'on rencontre dans cet exercice, Montceaux ajoute un *mémoire curieux sur les livres syriaques* et un complément sur les médailles. Le premier, en trente-huit points, fait la part belle aux ouvrages de théologie (particulièrement sur l'histoire des Eglises), tandis que six points seulement concernent des livres profanes.

Le deuxième texte que nous possédons est, celui laissé, toujours par Carcavy au Père Wansleb, avant son départ en 1671 pour l'Orient. Ces *Instructions pour M. VANSLEBE s'en allant au Levant le 17e Mars 1671*²¹ ne diffèrent pas beaucoup des précédentes. On y lit des passages entiers, empruntés à la lettre de Montceaux, sur les lieux où il est inutile d'aller. La nouveauté est qu' "*on lui a donné et joint à cette Instruction des catalogues de plusieurs bons livres arabes, turcs et persans*". En fait, il s'avère que ces catalogues ne sont pas encore achevés, et les quelques fragments qu'on en a trouvé dans les différents papiers de Wansleben, ne peuvent nous renseigner, ni sur leur origine, ni sur leur contenu.²² Seul élément nouveau : le texte se termine avec l'octroi d'une mission supplémentaire, celle de faire des observations sur les antiquités (statues, bas-reliefs...), les inscriptions anciennes, la flore et la faune. On assiste là à une nouvelle préoccupation ; on ne se tourne plus seulement vers les textes mais aussi vers les pays, l'étude de leur milieu naturel et les restes de leurs civilisations passées. Ceci sera réellement codifié avec Paul Lucas. Ce désir de connaissances doit être mis en rapport

²¹ *Idem*, p.59-64

¹⁰ *ibid.*, 56, note 1

avec la littérature de relation de voyages qui connaît un essor considérable au début du XVII^e siècle.

Parallèlement à ces missions, une circulaire ²³ fut envoyée par Colbert, le 29 novembre 1672, à tous les consuls du Levant, ordonnant l'achat de manuscrits pour sa propre bibliothèque. Il semble, en effet que les "récoltes" ne furent pas très fructueuses avant 1672, année où les manuscrits commencèrent à arriver régulièrement à Paris.

Si l'on devait résumer ce qui ressort de ces premiers textes, il faudrait retenir, d'une part, la place primordiale accordée à la théologie et aux manuscrits grecs, ; d'autre part l'impression d'imprécision qui s'en dégage : langues indiversifiées, domaines très larges, nombre d'auteurs cités très réduits et absence de titres d'ouvrages. On doit cependant noter l'amorce de nouvelles préoccupations qui se profile, liées à la description géographique et archéologique des pays visités.

B les instructions après 1679

Plus de dix ans après le première mission , on peut constater une évolution certaine dans les instructions qui sont laissées aux voyageurs. A cette fin, nous examinerons trois textes, le premier étant celui laissé à Galland en 1679, le second, celui envoyé à de Girardin, ambassadeur de France à Constantinople en 1687. Le troisième concerne le voyage de Paul Lucas en 1723.

Ce n'est que pour son deuxième séjour dans l'empire ottoman, qu'Antoine Galland partit, muni des fameuses instructions. Dans ce *Mémoire des observations que l'on peut faire dans les voyages du Levant, remis à M. Galland, lors de son voyage, par M. Colbert*, ²⁴ qui date, probablement, selon Henri Omont de 1679, les tendances qu'on

²³ *Ibid.*, p.222-223

²⁴ *Ibid.*, p.203-207

commençait à percevoir dans le document donné au Père Wansleben, sont encore renforcées : n'est-il pas mentionné, dès le début du texte, que les observations doivent être de trois ordres "*la nature du pais, les moeurs des habitants et ce qui regarde les arts et les sciences*". Après les textes, les antiquités et l'environnement, on découvre que ces pays ont, eux aussi, des habitants En ce qui concerne les manuscrits, on reprend toujours plus ou moins les mémoires précédents. L'innovation importante est qu'il s'y ajoute désormais une liste assez longue de *Livres qui peuvent être achetez*.

Avant d'exploiter plus loin ce document, il faut en souligner une phrase importante qui, elle aussi, est représentative d'un nouvel état d'esprit, de plus en plus important ; on se doit , désormais de rechercher "***toutes sortes d'histoires, en quelque langue et de quelque pays que ce soit***" et un peu plus loin "*toutes sortes de livres de géographie*".

L'histoire (et la géographie qui en fait partie dans les classifications) vont prendre une place grandissante au fil des années. Preuve en est, ce texte qui lui est postérieur de soixante ans, qu'on peut lire dans une lettre de l'abbé Bignon à Cl.-L Fourmont alors en Egypte :

C'est sur eux seuls (les historiens orientaux et arabes) que doivent tomber vos recherches. S'il se présente quelque acquisition à faire, si l'on vous en laisse le tems, vous pourrés nous consulter, mais en général que vos recherches soient uniquement pour les historiens"

En 1684, Jean François Pétis de la Croix, qui fait alors une deuxième série de voyages , écrit dans son journal "*J'ai fait*

toutes ces recherches suivant le *Mémoire que l'on me donna par ordre du Roi*"²⁵ Il ne semble pas qu'on possède encore ce texte.

C'est trois ans plus tard, que fut écrit le document suivant "*Mémoire mentionné en la lettre ci-dessus, dressé pour la Bibliothèque du Roy à L'occasion d'une lettre de M de Girardin, dattée de Constantinople, le 10 mars 1687*"²⁶

Entre 1685 et 1689, date de sa mort, c'est M de Girardin, qui remplace M de Guilleragues à Constantinople comme ambassadeur, et c'est donc lui qui est chargé des nouvelles instructions. Des changements sont également survenus à Paris : Colbert est mort et a été remplacé par Louvois à la charge de surintendant des bâtiments qui comprend, entre autres choses, la direction de la Bibliothèque du Roi. Pierre de Carcavy, le garde de la Bibliothèque, a eu comme successeurs l'abbé Galois, puis l'abbé de Varès et enfin, en 1684, le célèbre bibliophile Melchisedech Thévenot. C'est celui-ci, spécialiste éminent en langues orientales, pour lequel Antoine Galland fit un temps office de secrétaire, qui rédige le texte de ce mémoire . L'histoire y tient là encore une large place et nous reprendrons l'analyse des titres donnés, dans la partie suivante.

Paul Lucas, qui se faisait passer pendant ses voyages pour un médecin naturaliste, reçut lui aussi des ordres de mission. Ceux-ci, bien qu'ils ne soient consacrés que pour une petite part aux manuscrits, sont néanmoins fort révélateurs de l'esprit dans lequel on envoyait les voyageurs en Orient. Le premier texte, écrit pour le voyage de 1699 ne concerne que les médailles ; c'est celui de 1723 dont nous reproduirons l'essentiel.²⁷ Il consiste en une énumération des points sur lesquels doivent porter les recherches :

²⁵ Extrait du Journal de Sieur Pétis fils publ. par Langlès à la suite de la Relation de Dourry Efendy, 1810 *In* : Omont, *op. cit.* p.233, note 2

²⁶ OMONT, *op. cit.*, p.257-259

²⁷ *Idem*, p.372-374

2 Les catalogues

A Hadji Halifa

Les premiers catalogues dont il est fait mention, sont ceux emmenés par le père Wansleb. Malheureusement, ils sont inexploitable.

Beaucoup plus intéressant est l'exemple que fournit Antoine Galland. Celui-ci, lors de son deuxième séjour à Constantinople où il passe cinq années, est employé à de petits travaux par le nouvel ambassadeur, M. de Guilleragues qui a remplacé le marquis de Nointel, alors tombé en disgrâce. Galland profite de tout son temps libre pour chercher des manuscrits et se livrer à des travaux d'érudition. Le journal qu'il tint toute sa vie, nous renseigne sur ses inlassables activités de traducteur. Il travaille à plusieurs compilations, caractéristiques de l'esprit du siècle : l'une se compose d'un recueil de cinq cent sentences arabes ; l'autre est la traduction partielle d'un ouvrage contemporain d'histoire, qui est envoyée à Colbert en octobre 1682, sous le nom de *Catalogue des histoires de Hadji Halifa* ²⁸.

Le texte est précédé d'un avertissement qui explicite les motifs qui l'ont poussé à cette traduction. Cet ouvrage, dit-il, qui est fort rare et qu'il n'a pu avoir qu'au prix de longues recherches, va permettre enfin, de sélectionner les titres d'ouvrages, dignes d'être retenus. Il évitera ainsi l'inconvénient d'envoyer, comme ses prédécesseurs, " *des manuscrits, lesquels n'avaient rien de recommandable que leur beauté*". Galland ajoute un peu plus loin qu'

il a jugé que tous les livres d'histoire estoient ceux qui touchaient davantage la curiosité de Monseigneur, il en a fait traduire tous les titres de la manière

²⁸ *Ibid.*, p.216-218 ; Voir aussi Annie Berthier, Le fonds turc..., *op. cit.*, p.81.

qu'ils suivent pour les lui envoïer, afin que, les aiant lus, il pust demander plus promptement les livres qu'il jugeroit les plus dignes d'être acceptés.

Dans une lettre qu'il adresse quelques jours plus tard à de Spon, le 23 octobre 1682, il revient sur l'envoi qu'il vient de faire à Colbert :

j'ai traduit tous les livres historiques (de Hadji Halifa) en français, dont il y a bien 1600 et Monsieur l'Ambassadeur envoie cette traduction à Monsieur Colbert avec le manuscrit qui contient la bibliothèque toute entière. Je vous assure que cette traduction n'est pas désagréable, parce qu'elle donne l'idée toute entière de l'histoire mahométane, j'y ai mis une préface, qui fait connoistre le dessein de l'auteur de cette bibliothèque et qui fait voir en mesme temps que Constantinople est le lieu où l'on peut faire un grand amas de tous les livres d'histoire en fort peu de temps. Je ne sais ce que celà produira dans l'esprit de M. Colbert mais il est certain que je donne l'unique moien pour enrichir en moins de rien la Bibliothèque du Roy d'un corps assez complet de l'histoire mahométane depuis le commencement de l'hégire jusqu'à présent, où l'on trouverait bien des choses, qui ont été inconnues jusqu'à présent dans l'Europe, de l'histoire de la Grande Tartarie, des Indes, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte et de l'Afrique"

On trouve là deux points importants : le premier, c'est la grande curiosité témoignée pour les ouvrages historiques, la seconde , c'est l'usage qu'on a fait de ce livre, utilisé comme catalogue et qui démontre la nécessité d'une recherche organisée et sélective. On retrouvera plus tard des allusions à ce texte, dans la correspondance d'autres prospecteurs , plus tardifs.

Quant à l'ouvrage dont il est question, il s'agit d'un dictionnaire bibliographique, **Kachf al-zunûn**, écrit en arabe par Hâdjji Khalîfa qui était également connu sous le nom de Katib Tchelebi. Cet historien, bibliographe et géographe était presque contemporain de Galland puisqu'il était mort en 1657. Il comportait près de 14500 titres dont Galland ne traduisit qu'une faible partie.

B la Bibliothèque Orientale

Ce livre , connu par la suite, toute une histoire. ²⁹ Comme nous venons de le voir, Antoine Galland en traduisit une partie à Constantinople et commença à en rédiger une compilation , avant de l'abandonner momentanément pour de nouveaux voyages. Pendant ce temps à Paris, Barthélémi d'Herbelot avait fait recopier le manuscrit reçu par Colbert, pour son usage personnel et avait commencé à rédiger une bibliothèque Orientale. A son retour en France, Galland, voyant que d'Herbelot, faisait oeuvre identique, abandonna son projet.

Mais qui était Barthélémi d'Herbelot ? Né en 1625, il fit ses études en humanités et les compléta par l'apprentissage des langues orientales , particulièrement par l'hébreu. Il approfondit sans doute ses connaissances dans ces langues durant ses séjours en Italie, au contact des chrétiens orientaux qui constituaient alors une communauté importante. Revenu à Paris, il devint secrétaire et interprète en langues orientales. Reconnu comme étant une des autorités de l'orientalisme, il entretint de nombreuses relations intellectuelles avec tout le monde savant. Ami de l'Abbé Renaudot et d'une orthodoxie sans reproche, cet érudit fut plus proche de la Contre-Réforme que du Siècle des Lumières. Colbert , s'intéressant à l'idée d'une bibliothèque orientale en arabe, fit appel à lui et lui confia le projet. Celui-ci au départ était triple et consistait en une Bibliothèque, une anthologie de textes orientaux et un dictionnaire turc, persan, arabe et latin.

Seule la Bibliothèque fut publiée. Elle est composée de cent cinquante huit articles de longueur inégale, précisant des titres bibliographiques ou des traductions de termes techniques ou bien donnant des définitions plus longues de culture ou de civilisation. Son originalité, par rapport à ses prédécesseurs, tient au fait, qu'il a pour seule référence les auteurs orientaux, dont Hâdjji Khalîfa pour une bonne partie. Antoine Galland, en 1692, après la mort de Melchisedech

²⁹ Voir Henri LAURENS, *Aux sources del'orientalisme : la Bibliothèque orientale de Barthélémi d'Herbelot*, Paris, 1978.

Thévenot dont il était le secrétaire, aida Herbelot pour la surveillance de la composition de l'ouvrage. A la mort de ce dernier en 1695, il en acheva le travail de correction et y ajouta une préface dans laquelle, on peut lire un véritable manifeste de l'orientalisme.

Ce livre, malgré son succès commercial limité, a eu néanmoins un impact important. On peut en effet le considérer comme à l'origine d'un orientalisme érudit qui se développera au XIXe siècle. Il a, en outre, contribué, avec la publication des Mille et une Nuits, quelques années plus tard, à la constitution d'un imaginaire orientalisant dans la mentalité occidentale.

C Girardin à Constantinople

Cet ouvrage envoyé par Galland était, comme on vient de le voir, beaucoup plus qu'un catalogue. Cette pratique semble néanmoins avoir été répandue car un certain nombre d'allusions y sont faites dans les correspondances échangées.

Ainsi le Mémoire rédigé par Thévenot ³⁰ et le courrier échangé dans les mois de 1687 qui suivirent, entre les deux hommes, témoigne de l'importance qu'on prêtait à ces catalogues dans la recherche des manuscrits. Thévenot met d'abord l'ambassadeur en garde contre les catalogues illisibles et donc inutilisables comme celui qu'il lui a envoyé dans une lettre précédente

Les fautes d'un copiste ne se peuvent point corriger dans un catalogue de livres, et la copie, que l'on a déjà envoyée, est si pleine de fautes qu'on ne saurait tirer aucun usage, le copiste turc qui l'a faite ayant estropié tous les mots arabes et persans qu'il n'entendoit pas

Le catalogue semble en effet, dans l'échange épistolaire entre commanditaires et prospecteurs, le meilleur moyen trouvé pour

³⁰ Pour le mémoire et la correspondance voir Omont, *op.cit.*, 257-261

sélectionner les titres qui ne sont point encore à Paris et qui ont une réelle valeur, ce que les commissionnaires ne sont pas toujours à même de déterminer par eux-mêmes.

On demande donc aux prospecteurs non seulement de collecter les catalogues existants mais encore , au besoin, d'en dresser un eux-mêmes, pour les grandes bibliothèques existantes. Ainsi, Louvois prie Girardin de faire rédiger par le Père Besnier, son pourvoyeur principal , pour la Bibliothèque du Sérail à Constantinople :

un catalogue plus ample , dans lequel il marquast par forme d'extrait quelque chose de ce qui peut donner connoissance des matières qui sont contenues dans chaque volume, avec son jugement à peu près du temps qu'il y a qu'ils sont écrits, marquant si ils sont en parchemin ou en papier, comment ils commencent et finissent, et les autres particularitez qui peuvent indiquer le mérite de chaque manuscrit ³¹

On voit donc ici, à quel point la conception de ce catalogue est précise et qu'il n'est pas conçu comme une simple liste de titres mais comme un véritable travail détaillé de spécialiste . Ceci correspond à un besoin : les gens instruits en langues orientales étaient fort peu nombreux à Paris et il était souvent difficile d'appréhender le contenu des volumes.

Mais Louvois ne semble pas dédaigner pour autant les catalogues existants puisque, dans la même lettre, quelques lignes plus loin , il prie l'ambassadeur d'obliger un Italien avec qui il est en commerce

de chercher exactement dans la Bibliothèque ottomane (la bibliothèque du Sérail ?) s'il n'y a point un catalogue de tous les livres qu'elle contient, et, en

³¹ Lettre du 13 mars 1687, *idem*, p.259

cas qu'il y en ait un, de tâcher à l'acheter de lui, ou de le porter (sic !) à vous le prêter pour le faire copier et l'envoyer icy, afin que l'on puisse voir s'il serait possible de connoître ce qu'il y a de bon dans les livres arabes, turcs et persans

Il termine sur deux points. Le premier, est que Girardin prenne surtout garde à ne pas prendre pour catalogue de la Bibliothèque ottomane, le manuscrit que Galland a envoyé quelques années auparavant (il s'agit des titres de Hadji Halifa dont nous avons parlé plus haut). Le second est la mention faite d'un catalogue que Thévenot serait en train de confectionner, concernant les ouvrages que Louvois désirerait voir dans sa bibliothèque.

La réponse que lui fait Girardin le 15 septembre suivant, est, elle aussi, centrée sur le même sujet ³² Il répond au Ministre que, s'étant renseigné sur la Bibliothèque du Grand Seigneur (la bibliothèque du sérail) *elle est sans ordre et sans catalogue* les manuscrits qu'elle contient y sont sans intérêt *mal conditionnez* et leurs auteurs sont *imprimez depuis longtemps*. Enfin, il savait déjà que le catalogue que le Sr Galland a envoyé est *mal écrit et peu étendu* c'est pourquoi, il justifie la dépense qu'il vient de faire de 150 escus pour un catalogue *qu'on peut dire unique dans cet empire puisque c'est proprement un bibliothécaire général des livres orientaux. (...) très bien écrit, sur du papier de soye, enrichy d'ornemens, et, s'il faloit le faire copier du mesme caractère, il couteroit beaucoup d'avantage*. Mais, nous n'avons aucune trace de ce dernier.

D Les catalogues du Caire

Nous prendrons, comme dernier exemple, les voyages faits une cinquantaine d'années plus tard en Egypte, simultanément par l'abbé d'Orvalle et C.L Fourmont entre 1747 et 1751.

³² *Ibid.*, p.260

C'est dans une lettre de l'abbé d'Orvalle qu'il est fait une première mention d'un catalogue, celui de *Dgemel Asshar* ³³ Il faut voir dans ce nom, une transcription déformée de Jâmi'a al-Azhar, la grande université musulmane du Caire, fort réputée dans le monde musulman. Le prélat, explique, en parlant de cette bibliothèque

*qu'elle est un dépôt public et qui subsistera probablement autant de temps que subsistera l'empire et surtout il n'est pas possible que ce ne soit un morceau estimable, et, par ce que j'en ai vu, je crois pouvoir avancer que ce n'est pas à tort qu'elle est tant vantée dans l'Orient.....*³⁴

Il justifie ainsi, par la taille de cette bibliothèque, l'empressement avec lequel il a voulu en faire dresser le catalogue. Celui-ci présenterait de nombreuses facilités, entre autres, celle de pouvoir, grâce à une simple lettre de Paris

tirer du Caire 40 ou 50 volumes, soit emprunt, soit copies, soit même originaux, si vous le voulés, avec la même facilité que vous les tireriez ou de Londres, ou de Lyon (...). Voilà l'avantage principal que je me suis proposé, quand j'ay souhaité d'avoir le catalogue d'une bibliothèque effective et dont on pût tirer un secours d'usage et réel

La facilité que cela semble entraîner, a quand même de quoi surprendre, surtout lorsqu'on sait que l'Abbé d'Orvalle n'eut que peu de succès dans ces recherches puisqu'il ne fit parvenir en France qu'un seul envoi seul de quelques manuscrits et ceux, de fort médiocre qualité, comme nous le verrons plus loin. Dans ce même style dithyrambique, il avait évoqué les nombreux catalogues qu'on avait à la bibliothèque royale, élaborés par de savants érudits, dont celui de Hadgi Khalfa, enrichi par M de la Croix (c'est en effet ce

³³ *ibid.*, p.786-794

³⁴ Référence note 21

dernier qui avait achevé la traduction commencée par Antoine Galland).

Une lettre de Cl.-L Fourmont à l'abbé Bignon le 12 septembre 1749, retrace une partie de la polémique qui s'engagea avec l'abbé d'Orvalle à propos de ce catalogue.³⁵ Les relations entre les deux hommes, qui accomplissent une mission semblable en Egypte, s'avèrent difficiles . Fourmont, qui semble n'avoir été mis au courant que tardivement, trouve fort cher et inutile la somme de cent pistoles qui a déjà été versée, pour ce faire. D'autant plus que le catalogue de Hadji Halifa lui paraît, quant à lui, un indiscutable moyen de recherche puisqu'il contient *tous les manuscrits arabes, persans et turcs de l'an de l'hégire 1036 ou 35, de sorte que nous avons sans contredit les titres de manuscrits qui pouvoient être à Jamia Azar* ³⁶ *excepté ceux qu'on pouvoit avoir faits depuis quelques années.*

Ce catalogue, malgré une certaine mauvaise volonté, a fini par être utilisé sur ses conseils, non sans une certaine mauvaise volonté *car sans ce catalogue, ils n'auroient pas manqué d'acheter des doubles, n'étant pas assez au fait des manuscrits qui sont chez le Roy* . On peut donc ainsi supposer qu'il était précisé auprès des titres d'ouvrages, ceux qui étaient déjà présents dans la bibliothèque du roi.

3 Journaux de uoyage et correspondance

A Les journaux de uoyage

Ces journaux constituent un excellent moyen de découvrir au quotidien la façon dont se déroulaient les recherches et leurs nombreuses négociations mais nous n'avons pu, faute de temps, les exploiter. Il en existe plusieurs que nous signalerons brièvement.

³⁵ *ibid*, p.794-5

³⁶ On a là une transcription nettement plus proche que la première !

Le Père Wansleben a ainsi tenu un véritable journal d'un de ses voyages, qu'il rédigea en 1675, en italien semble-t-il. Le manuscrit en est conservé et une traduction abrégée fut publiée à Paris sous le titre *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage fait en Egypte par le P. Vansleb, en 1672 et 1673.*³⁷

Antoine Galland, écrivain infatigable, tint un journal pendant de longues périodes de sa vie. Celui-ci a fait l'objet de plusieurs publications partielles. Henri Omont en publia la partie écrite durant le séjour à Constantinople entre 1672 et 1673 et également le **Journal parisien**³⁸, correspondent à la période allant de 1708 à 1715. Galland se montre dans le premier, un chroniqueur fidèle de la Turquie et de ses habitants mais aussi de toute la vie intellectuelle européenne qui gravitait alors autour de l'empire ottoman à cette époque : peintres, voyageurs, diplomates en fonction...Il y relate également soigneusement ses curiosités et recherches personnelles ; on le voit ainsi dans les échoppes de la capitale turque à traquer les ouvrages rares et parfaire ses connaissances en turc bien sûr mais aussi en arabe et en persan. Au XIXe siècle, Charles Schefer, orientaliste de grand talent, fit paraître l'édition du journal tenu durant le voyage de 1673³⁹, dans les Echelles du Levant. C'est à Muhammad Abdel-Halim enfin, auteur de la très complète biographie sur Antoine Galland, que l'on doit enfin l'édition de la **Correspondance**, qui fit l'objet de sa thèse complémentaire en 1964.

L'orientalisme savant qui se développa à la fin du XVIIIe siècle s'intéressa beaucoup à cette période. Ainsi, Louis Langlès, premier président de l'Ecole spéciale des Langues Orientales fondée en 1790, fit éditer en 1810 le **Journal du Sieur Pétis, fils** à Paris.

³⁷ Publié à Paris en 1677

³⁸ Publié à Paris en 1919

³⁹ Paris, 1881.

Enfin, il faut terminer par la relation que Paul Lucas fit de son périple en Orient et qui parut de son vivant, à Paris en 1704, sous le titre **Voyage au Levant en 1669-1703**.

B Les correspondances

Ces lettres sont le témoin de l'intense activité des voyageurs sur le terrain. Outre les informations qu'elles contiennent sur les régions visitées, elles nous montrent la circulation constante d'informations entre Paris et le Proche-Orient, tant de la part des commanditaires que de celle des voyageurs sur leurs recherches. Il se dégage de leur lecture quelques thèmes essentiels.

La plus grande partie de cette correspondance est consacrée aux importants moyens mis en oeuvre par les prospecteurs : c'est grâce à elle, qu'on pénètre intimement dans le monde des informateurs, des réseaux de relations que ces hommes tissent autour d'eux au cours de leurs voyages pour connaître les lieux susceptibles de receler des manuscrits de prix. On découvre ainsi les nombreuses négociations dont ces livres font l'objet.

Les titres d'ouvrages sont largement évoqués. On cite ceux-ci et souvent l'on raconte au passage, dans quelles circonstances, ils ont pu être découverts. On glose sur le prix qu'ils coûtent et sur l'intérêt de leur achat. Si, celui-ci est en général lié, à la rareté de l'oeuvre sur le marché, la beauté de la calligraphie ou des enluminures peut, elle aussi, constituer un argument décisif pour certains des acheteurs. Ainsi, c'est l'une des raisons invoquées par l'abbé d'Orvalle, pour justifier l'achat d'un Pentateuque arabe qu'il vient d'effectuer

ce manuscrit avoit été travaillé dans son temps avec tant de soin et de dépense, qu'il étoit d'un si beau caractère et d'un si bon goût , qu'il s'annonçoit par cela seul comme un livre de la première valeur .

On note souvent , également, l'état du manuscrit, la date de sa copie, sa lisibilité , et si on le connaît, le nom de son copiste et parfois son type d'écriture . C'est le même abbé d'Orvalle qui , dans la lettre évoquée plus haut, caractérise ainsi un livre de Makrisi qu'il vient d'acheter au Caire le *manuscrit est de l'an 978 de l'hégire, le caractère médiocre, mais lisible et correct. Il est écrit par Mohammed Ebn Nedgin Eddin du Thamai et de la secte d'Abou Hanif*".

On précise souvent également, si la copie est ancienne ou non. Il faut, à cette occasion, rappeler que l'on acquérait aussi bien des manuscrits anciens que des volumes de facture plus récente ; on faisait, dans de nombreux cas, recopier les textes sur place par des copistes locaux. Certains ouvrages, furent aussi le fait d'Occidentaux. C'est le cas d'un fonds de quelque six cent manuscrits arabes, turcs et persans, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale, dûs aux Jeunes de Langue ⁴⁰ à Constantinople.

Les commanditaires étaient parfois consultés pour savoir s'il fallait ou non, acheter certains ouvrages. Mais le dialogue, vu la lenteur des échanges épistolaires, était fort laborieux. Souvent les lettres échangées se croisaient et les décisions étaient prises par les acheteurs, bien avant de connaître la teneur de la réponse. On envoyait des listes entières commentés des volumes achetés avec des précisions sur leurs moyens d'acheminement jusqu'à Paris. Ceci

⁴⁰ L'Ecole des Jeunes de Langues fut fondée par Louis XIV. Sous l'instigation de Colbert, des enfants étaient envoyés pour étudier les langues orientales dans des couvents de Smyrne et d'Istamboul, afin de se préparer à la carrière de drogmans ou truchements, c'est-à-dire, interprètes. . Cette institution fut bientôt doublée d'une autre. Dès 1700, des bourses furent en effet accordées, dans le même but , au Collège Louis le Grand à Paris, d'abord à de jeunes arméniens, puis à des français. Cette école joua un rôle très important dans le développement des études orientales puisqu'elle contribua à former non seulement des interprètes mais aussi des diplomates. La plupart des enseignants du Collège royal sortirent de ce collège; c'est ainsi le cas de la famille des Pétis dont nous avons vu l'un des fils.

pouvait être fort risqué car on n'était jamais à l'abri d'un naufrage ou de pirates sur le chemin du retour en France ; deux caisses de manuscrits grecs promis par le père Athanase au Chancelier Seguier, mirent ainsi trois ans pour arriver !

Les lettres pouvaient être aussi l'occasion de polémiquer sur les achats faits par des concurrents, dont les choix étaient jugés comme peu pertinents. Ces critiques sont, pour nous, de précieuses sources d'indications. En 1749, l'abbé d'Orvalle envoie d'Egypte une caisse contenant sept manuscrits qu'il décrit longuement ⁴¹. Ce choix est vivement remis en cause par Cl.-L. Fourmont qui lui reproche, en outre, de ne pas l'avoir consulté. Son argumentation est intéressante car elle démontre une connaissance à la fois de la Bibliothèque royale et des manuscrits, bien supérieure à celle de son émule. Le Pentateuque, que d'Orvalle vantait avec tant de fierté, lui semble cher, malgré sa préciosité, et ne pas pouvoir égaler les Bibles hébraïques que possède déjà le roi. Les ouvrages qui retiennent son attention sont ceux d'histoire, mais un seul, **l'Histoire du Caire** de Makrisi, est rare, "*si il est complet*".

Quand aux livres de médecine, la remarque de l'abbé, lui-même, nous montre qu'ils sont désormais peu courus :

je sçais le peu de cas qu'on fait en Europe de la médecine des Arabes, mais leurs livres, quand ils sont vantés, n'en sont peut-être pas pour cela moins dignes quelquefois des bibliothèques" Seuls des manuscrits fort anciens et rares pourraient présenter un intérêt mais ce n'est pas le cas de la traduction de Galien

⁴¹ lettre citée, voir note 21

On y trouve les livres suivant : un Pentateuque, trois ouvrages d'histoire Makrisi, Taberi et Hamavoui, un livre de poésie et deux ouvrages de médecine, le premier de Galien et l'autre d'Ebn el-Beitar.

qui est, selon Fourmont, dans les mains de tous les médecins arabes et donc fort commune.

Mais laissons là la polémique sur ces acquisitions pour constater que ces lettres nous donnent bien d'autres renseignements encore. Ainsi, l'on peut y trouver des descriptions du commerce du livre. Les lettres de Galland, par exemple, fourmillent de détails sur le marché des manuscrits à Constantinople, leur coût, leur rareté et la façon dont il faut conclure affaire. Sa correspondance est une source inépuisée sur l'orientalisme de cette fin du XVIII^e siècle. C'est sans doute en cela qu'il se différencie de simples "rabatteurs" de manuscrits. Une lettre, comme celle du 21 mars 1701, adressée à l'évêque d'Avranches P.D. Huet⁴², montre à la fois sa connaissance du marché oriental du livre mais aussi des ouvrages disponibles à Paris et de leurs possesseurs. Les livres ne sont pas conçus comme de simples objets mais comme des textes qu'il pense à traduire ou à éditer. Cette préoccupation n'est jamais absente de ses écrits. La postérité ne garde pourtant de lui que la traduction des **Mille et une Nuits** qui l'a rendu célèbre. On a oublié qu'il passa une bonne partie de sa vie à composer des traductions d'ouvrages orientaux persans, arabes et turcs, pour les porter à la connaissance du public. La plupart sont restées inédites et touchaient à tous les domaines du savoir. Nous ne citerons que quelques unes de celles qu'il fit à partir de l'arabe et qui ne furent jamais publiées. Ainsi le célèbre **Traité de simples**, l'ouvrage de pharmacopée dont il parle dans sa lettre du 21 mars, citée plus haut :

L'Ebn Beitar⁴³ dont je me suis servi pour en faire la traduction latine...." ou la géographie d'Abû-al-Fidâ. En même temps qu'il traduit des contes orientaux, il s'attelle à une traduction du Coran.

Après avoir passé en revue les moyens par lesquels passait l'information entre commanditaires et pourvoyeurs, nous

⁴² Omont, *op. cit.*, p.202-3

⁴³ Ibn al Baytar (m. 646/1248)

allons examiner plus attentivement quels étaient les ouvrages demandés et pour cela, nous considérerons avec attention le contenu des listes de titres.

4 Pour une analyse des titres

Au début de ce chapitre, nous avons fait une analyse rapide des grandes tendances qui se dégagent dans le mémoire, donné à Montceaux et Laisné avant leur départ pour le Levant en 1667. C'était alors la première mission organisée de façon scientifique. Malgré son manque de précisions, ce texte peut nous servir de référence pour mesurer les écarts et les évolutions dans les textes postérieurs. Nous commencerons d'abord par l'étude d'un mémoire envoyé à Colbert par le Père Besson en 1673, représentatif d'un courant religieux très important à cette époque. Puis, nous étudierons les contenus des listes d'ouvrages demandés à Galland en 1679, puis à Girardin en 1687. Nous comparerons à l'occasion, ces listes avec celles des volumes envoyés par les voyageurs.

A Le courant religieux

En 1672, Colbert avait envoyé une circulaire aux consuls du Levant pour les prier de rechercher des manuscrits pour sa bibliothèque personnelle. Ce furent les consuls de Chypre et d'Alep qui s'acquittèrent le mieux de cette tâche. En 1673, Dupont, consul d'Alep, chargeait un jésuite, le Père Besson, de ces recherches. Celui-ci avait déjà effectué semblable mission à la demande du consul précédent, en 1666. Son originalité tient au fait qu'il a exposé ses idées sur la recherche des manuscrits en Orient dans un mémoire intitulé *Le dessein d'une illustre Bibliothèque composée des anciens manuscrits d'Orient*.⁴⁴ Dupont avait envoyé ce mémoire à Colbert qui l'avait trouvé fort bon et l'avait prié de l'employer dans sa recherche des manuscrits suivant le sens de son mémoire.

⁴⁴ Omont, *op. cit.*, p.224-7

Ce texte retient l'attention car il se place dans une optique purement religieuse. Avec la quête des textes perdus de l'Antiquité classique, le combat contre l'hérésie a constitué la première des motivations à l'acquisition de manuscrits orientaux. C'est ainsi qu'en 1670, Antoine Galland fut envoyé en Orient, en compagnie du Marquis de Nointel, fervent janséniste, avec pour mission d'obtenir des "attestations" auprès des différentes communautés chrétiennes orientales. Ces professions de foi concernaient la croyance des patriarches en la transsubstantiation et étaient destinées à donner des arguments irréfutables dans les vives controverses engagées entre les jansénistes Arnauld et Nicole et le ministre protestant Claude. Elles étaient envoyées régulièrement en France où Eusèbe Renaudot les publiait. Louis XIV y attachait une grande importance et ces documents, dont la majorité était en grec, arménien ou latin (seul un petit nombre était en arabe), sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale .

C'est, dans ce contexte de forte polémique religieuse, qu'il faut replacer le mémoire du Père Besson. Ce texte est composé de huit points.

Dès les premiers mots , le ton de la polémique est immédiatement donné en assimilant les ouvrages orientaux à de la littérature de salon

Il y a bien du danger qu'on ne remplisse les bibliothèques royales, qui ne contiennent que des choses fabuleuses et des ridicules entretiens des cabarets turquesques ...

Le registre sémantique employé est éloquent : l'adjectif "turquesque", qui qualifie le nom "cabaret, a immédiatement une forte teneur péjorative puisqu'il renvoie à un débit de boissons d'un niveau social peu élevé . L'emploi de cet adjectif restreint, de plus, le monde oriental au champ non-chrétien et contribue à entériner une vision dichotomique du monde entre croyants et infidèles. Les expressions " choses fabuleuses" et "ridicules entretiens" cantonne

cette littérature uniquement à des récits élaborés par l'imagination -donc de peu de valeur en cette fin de siècle qui croit encore à la Raison - ou à des bavardages. Dans ce premier point, le Père Besson, explique le manque de sélection des manuscrits ramenés par ses prédécesseurs , par leur incompetence et leur facilité à se laisser bernier par les autochtones.

Hormis un point, l'essentiel du mémoire est consacré aux problèmes de religion avec un dessein clairement affirmé : les manuscrits orientaux sont **"un beau moyen pour combattre l'hérésie et établir hautement la foy catholique"** (3) . Il faut trouver des textes anciens **"sur les points de controverse disputez en Europe"** (2) . On est alors en pleine controverse entre catholiques et protestants et l'on va chercher là-bas des arguments pour réfuter les dogmes remis en cause par les huguenots , le texte se termine (8) par l'utilité de cette démarche

pour confirmer contre les sectes hérétiques les vérités catholiques de l'eucharistie, touchant le sacerdoce, le sacrifice de la Messe, la Réalité et la Transubstantiation, les prières pour les morts, le purgatoire, le chef visible de l'Eglise et la primauté de l'Eglise romaine".

Le Père jésuite propose, pour réaliser ces buts, de constituer une bibliothèque qui serait composée d'anciens manuscrits **"qui continssent avec ordre toute la forme de l'Eglise orientale"** L'idée développée ici, est qu'on peut retrouver, dans les premiers textes de l'Eglise née en Orient, la présence des mêmes dogmes et rites qui sont en usage dans l'Eglise romaine. Ceci lui donnerait alors une légitimité que certains veulent lui refuser. Mais cette légitimité ne peut être fondée sur les textes ecclésiastiques grecs ou arabes , ramenés en abondance, mais souvent déformés et peu dignes de foi ***Ils sont plus modernes pour l'ordinaire, et partant les manuscrits sont plus falsifiéz, particulièrement ceux des grecs, grands plagiaires quand il s'agit de quelqu'un de leurs différens avec l'Eglise romaine"*** .

C'est pourquoi, il faut revenir à des sources plus anciennes comme le syriaque et le chaldaïque "*C'est là qu'on verrait l'ancienne foy en termes exprèz et authentiques, avec la condamnation des nouveaux dogmes* " Cette bibliothèque idéale devrait être composée ainsi (3) : "*les anciennes Bibles de ces nations, leurs livres des Conciles, leur droict canon, leurs SS. Pères et les prières ecclésiastiques, comprises en quinze ou vingt volumes du bréviaire nommé chaldaïque, dans leurs cent Anaphores environ ou Liturgies...*" Malgré leurs divisions et leurs nombreux schismes, ces anciennes églises professent une foi semblable à celle de la papauté, et leurs textes constitueraient des preuves incontestables de la suprématie catholique "*et la veue de tant de vieulx manuscrits, tesmoins incorruptibles, seroient des preuves convainquantes et comme sensibles de la vérité de nos mystères*"

Le père Besson signale ensuite qu'il existe dans ces langues des auteurs encore ignorés, dont on connaît les noms, signalés dans les textes anciens. Il serait possible de les découvrir, dans des lieux encore inexplorés des chercheurs de manuscrits, comme la Mésopotamie. Il faut cependant, prendre garde à ne pas acheter de textes des Nestoriens ou des Jacobites .

Après cette grande part consacré aux problèmes de théologie chrétienne, prend place un sixième point, consacré uniquement aux livres profanes. On peut noter le changement de ton qui intervient, lorsque l'on abandonne le domaine de la controverse catholique pour celui de l'érudition. Les jugements deviennent plus mesurés et nuancés et témoignent d'une certaine connaissance de ces langues. Chaque peuple - il en cite trois -les Arabes, les Turcs et les Chaldéens- est abordé selon l'angle de ses particularités.

Les Arabes ont plusieurs excellens livres de médecine, d'astronomie, et des autres traittés mathématiques, de philosophie, de la métaphysique la plus subtile et d'une belle morale. Ils ont aussi des recueils de

proverbes extrêmement agréables à ceux qui les entendent

Il n'est pas précisé s'il s'agit d'auteurs strictement arabes ou si la traduction d'auteurs grecs est incluse dans ce type d'ouvrages. La science arabe avait joui d'un renom important au Moyen Age par le biais des traductions dès le XIIIe siècle. A la Renaissance, ce prestige était encore grand et ce n'est que progressivement qu'il s'était amoindri pour être remplacé par des auteurs modernes.

Quant aux recueils de proverbes, on peut penser que le Père Besson connaissait les éditions ⁴⁵ faites à Leyde par Erpenius en 1614, et qui connurent un certain succès. Le **Kitâb al-amthâl**, un choix de proverbes arabes avec sa traduction latine et les **Fables de Luqmân** suivies d'adages commentés en latin parurent en 1614. La première fut rééditée en 1636. Proverbes, fables et adages étaient, au début du XVIe siècle, fort à la mode aux Pays Bas et le Père Besson semble s'en porter l'écho.

Les Turcs sont vantés pour "*leur théologie naturelle assez forte et des traités sur les mille et un noms de Dieu également curieux*" puis l'auteur s'attarde sur les livres de langue turque et chaldéenne, grammaires et dictionnaires.

On n'est plus dans le même registre qu'au début du document : le Père Besson est ici représentatif de l'époque, qui était celle des grands érudits. Il faut en voir la preuve dans le nombre souvent important de grammaires orientales, qu'on rencontre dans les catalogues des bibliothèques privées que nous étudions dans la deuxième partie. Il se produit un nouveau basculement dans le texte lorsqu'on aborde le domaine de l'histoire, toutes langues indifférenciées, qui n'est perçue que dans sa dimension de polémique religieuse.

⁴⁵ Josée Balagna, *l'imprimerie arabe en Occident*, Paris, 1984.p.58

Quant à l'histoire et les annales ecclésiastiques de ces nations schismatiques, toutes composées d'antipathie à l'égard des Francs et d'inimitié contre l'Eglise romaine, il les faut lire avec une grande critique, pour en reconnoistre les fautes, qui proviennent de leur passion et de leur ignorance"

Le Père Besson termine ce mémoire par un souhait d'ordre "méthodologique" soit la nécessité de commenter les manuscrits pour qu'on ait accès à leur contenu même si l'on n'en connaît point les langues en engageant un homme fidèle et *scavant en langues chaldaïque et arabe*. Ceci aurait pour but de constituer un ensemble de références consultables facilement par les lecteurs *pour défendre l'Eglise occidentale et la catholique contre les nouvelles inventions des protestants*.

Ce mémoire est construit, sur un plan argumentatif, de façon efficace, puisque l'essentiel du message est concentré sur l'usage des manuscrits orientaux dans la lutte anti-protestante, thèse à laquelle Colbert ne pouvait rester indifférent. La recherche érudite ne passe qu'au second plan et aurait pu le léser mais on peut penser que le ministre, qui multipliait les intermédiaires et les sources, y retrouvait son compte.

B La liste donnée à Galland

D'un tout autre genre est la liste de titres remise à Galland pour son troisième voyage en 1679. Que nous apporte-elle de nouveau, par rapport aux instructions remises dans les missions précédentes ? On avait vu que, dans celles-ci, les directives consistaient plutôt en tendances générales qu'en des choix bien distincts. Il n'en n'est plus de même avec l'adjonction de cette liste, destinée à combler les titres qui manquent dans la bibliothèque.

Autre fait nouveau : on signale, lorsqu'on les connaît, les lieux parfois très précis, où l'on peut se procurer les ouvrages ; cela suppose qu'on recense et organise les informations laissées par les

voyageurs précédents. De même, la recherche concerne toujours toutes les langues orientales mais elle s'est diversifiée, assignant des titres ou des domaines restreints à des langues particulières. ; on est surpris à la lecture de la variété des ouvrages et des langues. Les demandes correspondent de plus en plus à une tentative de quadriller le savoir : on recherche désormais systématiquement tout ce qui n'est pas connu et l'on vise une connaissance encyclopédique qui recouvrirait la totalité du savoir humain.

L'agencement des titres ainsi ne semble pas obéir à un ordre particulier ; s'il semble au départ géographique *en la ville de Troye (...) d'Athènes... le livre...* il paraît très vite passer à une énumération logique, un titre ou un domaine en amenant un autre naturellement. Parfois le titre est complété de quelques explications. Nous ne garderons pas cet enchaînement et regrouperons d'abord les éléments en deux catégories selon le type de curiosité auxquels ils se réfèrent.

On s'aperçoit ainsi que, loin d'être objets de valeur marchande, le livre et l'écriture ne sont perçus ici que comme les supports qui transmettent une meilleure connaissance de l'Autre.

* Une première catégorie pourrait inclure tout ce qui se rapporte à la connaissance des langues inconnues par toutes les approches possibles, ectypes ⁴⁶ d'inscriptions et d'anciennes écritures, copies des ouvrages de ces langues avec leurs traductions dans des langues connues comme l'arabe, le turc ou le persan. On évoque ainsi *l'ancien langage et caractère persien... la langue des chrétiens de Bassora, les Sabis ou Sabins...* et plus loin encore on demande *un dictionnaire de la langue des Malabars ou Mazabars*

* La seconde regrouperait tous les titres ou sujets de livres donnés par langue. Nous la reprendrons intégralement dans son ordre originel en la commentant au besoin :

⁴⁶ Terme utilisé par les antiquaires : copie, empreinte d'une médaille d'un cachet.

- **Volumen antiquorum Kiranidorum...**(?) et le Livre de Salomon (...) *transporté à Athènes après la venue d'Alexandre à Jérusalem...*" La liste débute avec ces deux ouvrages dont les titres sont donnés en latin ;

- quatre traités de Raymond Lulle en latin . Il faut noter le lien important de cet auteur catalan (1233 env/-1316) avec le monde oriental; il apparaît aujourd'hui comme le témoin éclairé de la rencontre des cultures arabe, juive et chrétienne. Il laissa plus de trois cent ouvrages derrière lui dont les thèmes touchent à tous les domaines.

- Les livres sur la religion des anciens Persans nommés Guèbres ou adorateurs du feu dont on possède déjà des dictionnaires

-les observations astronomiques faites par l'ordre de Maimon ; celles que Nassir Eddin Tounsi fit à Maraga ; celles d'un astronome nommé El Aback Merovasy, ceiles d'Ebn Younos et les tables qui ont pour titre Alsendhend.⁴⁷

Les livres d'astronomie traduits de l'arabe tenaient encore une place importante au XVIIe et aux XVIII siècles comme l'attestent les nombreux exemplaires des traductions du XVIe qu'on trouve dans les bibliothèques que nous étudions dans la seconde partie . Par tables astronomiques, on entendait des tableaux ou des catalogues de nombres qui permettaient par exemple le calcul rétrospectif d'éphémérides. Ceci était très utilisé dans le monde arabe pour la chronologie et l'élaboration des horoscopes et était sans doute d'origine chinoise⁴⁸. On peut penser que le second titre est un ouvrage de tables arabiques, dûs à al-Tûsî (1201/1274).

- Ce qui se trouvera en arabe de Galien qui n'est pas imprimé. H.J Martin montre combien, dans la première moitié

⁴⁷ On a surligné en caractères gras ce qui était en arabe

⁴⁸ Voir Juan VERNET, *op. cit.* , p.143-5 et p. 202-3

du XVIIe siècle, le pouvoir d'Hippocrate et de Galien était considérable dans la littérature médicale et qu'on faisait une référence expresse à leurs doctrines.⁴⁹

- Les cinquième, sixième, septième et huitièmes livres d'Apollonius en arabe ou persan

- *Tout ce qu'on trouvera de livres en ancien syriaque, qu'ils appellent estrangelo.*

- *Tous les anciens livres arméniens qui se pourra trouver et surtout les livres d'histoire d'un certain auteur , nommé Moïse en cette langue, comme aussi les traductions de la Bible arménienne, écrites anciennement, parce que depuis peu, on a imprimé la Bible arménienne en Hollande.*

- *Tout ce qui se trouvera de Conciles chez les Melkites, Nestorie,ns, Jacobites et Eutychiens*

-Notre Bible entière en arabe, persan, syriaque et copte

-Le Pentateuque samaritain .

- *Faire en sorte d'avoir les livres qui sont à Saint Machaire en Egypte entre les mains des religieux . Au cours des premières missions, les monastères, soupçonnés de cacher des textes rares et précieux, étaient l'objet des visites et des convoitises de tous les voyageurs européens.*

On voit à travers ces points combien la recherche des textes chrétiens dans les diverses communautés chrétiennes était encore importante et se juxtaposait à des mobiles plus scientifiques et savants.

⁴⁹ H.J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris*, Genève, 1969, p.225.

- **Zanmehari sur l'Alcoran.** (=al-Zamakhsharî), auteur persan écrivant en arabe. Deux manuscrits de cet auteur étaient déjà à la bibliothèque du roi

-*La Sunna en turc...*

- **les oeuvres des quatre chefs des sectes mahométanes: Hanefi, Chafei, Hanbali, , Melichi....** Ce sont les quatre écoles de théologie religieuses qui se partagent géographiquement les pays musulmans

- **Histoires naturelles des arts, livres de médecine.** Dans la mesure où, même si la langue n'est pas précisée cela suit une énumération de titres arabes, on peut considérer que c'est aussi en cette langue

- *Toutes sortes d'histoires, en quelque langue que ce soit ; particulièrement l'histoire de Mirkhond, en persan, entier. Il y en a au moins sept volumes , de sept il y en a deux dans la bibliothèque du Roy.*

L'allusion est intéressante puisque c'est cet ouvrage que Galland trouvera à Constantinople et qu'il ne pourra acheter en raison de l'interdiction donnée par l'archevêque de Reims et dont il disait *Le Mirkhond entier, je veux dire son texte en Persien, seroit véritablement un ouvrage à imprimer* ⁵⁰

- *Toute sorte de livres de géographie, un dictionnaire ou plusieurs, qui commencent par le turc, s'il s'en trouve, parce que ceux qui sont dans la Bibliothèque sont bien expliqués par le turc mais commencent par l'arabe ou le persan*

Il n'est point nécessaire de se charger de livres qui regardent la vie de Mohammed ou d'Aly, non plus que de ceux qui traitent de la musique ou du pèlerinage, et encore moins de livres de

⁵⁰ Lettre de Galland à l'Evêque d'Avranches du 21 mars 1701, cité par OMONT, *op. cit.*, p.202-3

prières et oraisons, pas même d'Alcorans, peu de poètes et de romans, y ayant beaucoup de tous ces livres à la Bibliothèque du Roy.

Dans cette liste, on voit à quel point les acquisitions arabes sont ciblées et combien elles se réfèrent constamment au contenu de la Bibliothèque royale.

C La liste envoyée à Girardin

C'est dans une lettre à l'ambassadeur qui lui est adressée le 10 mars 1687 qu'on peut lire la liste suivante soit huit après celle que nous venons de voir.

Les trois livres sur lesquels la liste commence sont les rares et étaient déjà mentionnés pour Galland. Il s'agit des livres des adorateurs du feu, des Sabéens et de Bramenes. Le texte est ici plus explicite car il donne les raisons, de l'intérêt qu'ils présentent

Les livres des Bramenes ou gymnosophistes, non plus que ceux de ces deux sectes...n'ont point encore parus en Europe et, à cause de leur antiquité et de la grande estendue de cette secte dans l'Orient, ils pméritent que l'on les fasse chercher soigneusement. Il faut dire encore qu'ils seroient d'un grand secours pour les missions orientales, car une grande partie de l'Asie est encore infestée de cette secte

Sur les seize titres ou types de livres qui suivent et qu'il faudrait faire rechercher, on trouve onze titres en arabe. Ce sont dans leur grande majorité des titres d'auteurs précis qui sont donnés mais qui participent d'un domaine où tout potentiellement est à prendre. Ainsi l'histoire naturelle, l'astronomie, la géographie et surtout l'histoire qui tient la plus large part avec plus de la moitié des titres.

Nous ne citerons que deux titres parmi les titres en histoire qui sont assez significatifs.

-*La Géographie d'Abulféda, à cause qu'elle se doit imprimer ici.* Une édition arabe est parue à Rome en 1592 et la traduction à Paris en 1619 en latin. . L'impression à laquelle Thévenot fait allusion est sans doute à partir de la traduction qu'a commencé Galland.

-L'histoire universelle du même auteur dont plusieurs exemplaires parurent en Angleterre dans le dernier quart du siècle

Cet historien du XIIIe siècle est représentatif de toute une série de compilations géographiques et historiques tardives qui, malgré leur manque d'originalité, offrent un répertoire complet des connaissances des Musulmans dans ces domaines. Elles représentent la synthèse des travaux antérieurs et sont d'un usage facile pour les Européens, ce qui explique sans doute le succès qu'elles rencontrèrent.

CHAPITRE III : DES EDITIONS A LA RECHERCHE D UN PUBLIC

Nous avons vu dans les deux premiers chapitres selon quels critères s'était effectuée la recherche des manuscrits orientaux et quel type de textes avait-on cherché à ramener pendant près d'un siècle. Ceci était une tentative pour cerner une certaine vision qu'on pouvait avoir de l'Orient arabe, à travers les textes qu'on y cherchait. Dans cette seconde partie, nous partirons au contraire de collections privées, vendues pendant la même période (1630-1740) pour cerner quel type d'ouvrages arabes, éditions imprimées en Occident, traductions ou manuscrits, on pouvait trouver dans des bibliothèques de particuliers. Nous tracerons d'abord rapidement dans un premier temps les dominantes de la production imprimée occidentale en langue arabe : elle nous servira plus tard de corpus pour l'étude des bibliothèques. Nous évoquerons ensuite l'essentiel des traductions arabes qu'on pouvait trouver en France en ce temps là.

Nous ne donnerons de ces éditions qu'un tableau succinct et invitons le lecteur à se reporter aux travaux dont ce sujet a déjà fait l'objet⁵¹. On trouve une grande partie de ces impressions en

51 On trouvera un état actuel des recherches parues chez trois auteurs

*Josée Balagna, conservateur aux imprimés arabes, retrace succinctement l'histoire de leur production dans plusieurs pays d'Europe et la place qu'ils tiennent dans les collections de la Bibliothèque Nationale dans "Le fonds des Imprimés arabes de la Bibliothèque Nationale : les XVIe, XVVe et XVIIIe siècles, *In : Bul. de la Bibliothèque Nationale*, n°2, 1979, p.65-77 et n°2, 1980, p.60-65.

Elle reprend et développe son étude dans un ouvrage destiné à un plus grand public : *L'imprimerie arabe en Occident*, Paris, 1984.

*Wahid Gdoura a également travaillé sur ce sujet et en a fait le sujet de son mémoire à l'ENSB : *L'édition arabe en Europe aux XVI et XVII siècles*, exemplaire dact., 1980. Il en redonne une analyse

caractères arabes dans les collections de la Bibliothèque Nationale, où elles sont entrées pour la plupart, dès leur publication (on peut ainsi suivre les dates de leurs entrées successives à travers les différents catalogues de la Bibliothèque Royale). La Bibliothèque de L'Ecole des Langues Orientales en possède, elle aussi, une collection fort importante et on peut l'identifier dans le catalogue méthodique qu'en dressa E. Lambrecht en 1897.

1 Les incunables arabes

Nous avons évoqué dans l'introduction le fait que l'imprimerie en langue arabe, ne s'était développée dans les pays de l'empire ottoman (fort timidement, qui plus est), qu'à partir du XVIII^e siècle. Parallèlement à cette difficile mise en oeuvre, il a existé en Occident, dès le XVI^e siècle, une édition en caractères arabes. Pendant près de trois siècles , plus de deux cent cinquante volumes ont ainsi vu le jour dans plusieurs pays d'Europe, imprimés totalement ou partiellement en arabe. Ces éditions ne réussiront jamais néanmoins à se constituer un public suffisant et ce sera un échec, d'un point de vue strictement commercial.

La mise en place d'une imprimerie en langue arabe va être longue et difficile. Les imprimeurs se heurtent d'abord à des difficultés techniques particulières, celles de graver des caractères typographiques qui incluent les ligatures propres à cette langue. En

résumée au début de son ouvrage *le Début de l'imprimerie Arabe à Istanbul et en Syrie ...*, Tunis, 1985.

Enfin, Gerard Duverdier, bibliothécaire au Collège de France se livre à une analyse beaucoup plus pointue sur les premières impressions arabes françaises dans deux articles: Les caractères de Savary de Brèves et la présence française au Levant au 17^e siècle *In : L'art du livre à l'Imprimerie Nationale*, Paris, 1973, p. 69-86 et Les impressions orientales en France et le Liban, *In : Le livre et le Liban*, Paris, 1982, p. 159-175

outre, elle nécessite le recours à des arabisants pour éditer et surveiller l'impression des textes . Troisièmement, les ouvrages doivent se trouver un marché où être vendus. Pour toutes ces raisons, un siècle après le début de l'imprimerie en Europe, seuls trois livres étaient imprimés en arabe....

Qu'a-t-on donc publié en ce début du XVIe siècle ? Ce fut d'abord des parutions occasionnelles, restées sans lendemain. Le premier texte imprimé que nous connaissons, est un petit livre (c'est un in-octavo) de prières melkite, édité à Fano en Italie en 1514. Il est suivi, deux ans plus tard , d'un psautier polyglotte (hébreu, grec, arabe , chaldéen et latin), édité lui aussi en Italie, à Gènes. C'est alors la mode des textes polyglottes et c'est le premier où l'arabe apparaît. On sait que ce psautier fut tiré à deux mille exemplaires ordinaires et cinquante sur vélin qui furent offerts à des princes musulmans ou chrétiens. Pourtant cette impression fut commercialement un échec et Giustanini, son éditeur scientifique, dut renoncer à son projet de Bible polyglotte que le psautier préfigurait. Les deux ouvrages suivants parurent à Paris et sont dûs à un des esprits les plus originaux du siècle, Guillaume Postel. Prêchant la "concorde universelle", kabbaliste, maintes fois emprisonné, il s'intéressa, parmi de multiples intérêts, à l'étude des langues orientales et laissa en plus de ses nombreuses oeuvres un **"Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum"** publié en 1538 dont les caractères arabes étaient imprimés en xylographie. Ce livre fut suivi d'une **"grammatica arabica"** qui n'est pas datée mais remonte sans doute à 1543.

Il faut attendre le dernier quart du siècle pour voir de nouvelles tentatives d'impressions en langue arabe. Deux ouvrages sont d'abord publiés à Rome sous l'égide de la société de Jésus. Le premier est un catéchisme traduit en arabe par un religieux , qui pratique l'hébreu et l'arabe, le Père Eliano. Le second, écrit de façon anonyme, met en scène , de façon caricaturale, un dialogue remettant en cause la théologie musulmane. Parallèlement à ces ouvrages italiens, on assiste à plusieurs essais allemands en 1682 et 1683; d'abord un alphabet puis une Epître de Saint Paul aux Galates dûs à

Jacob Christmann et à Ruther Spey. Le livre arabe est en train de devenir un enjeu supplémentaire de lutte entre catholiques et protestants.

2 L'édition en Italie

C'est, à partir de 1584, qu'on peut noter un changement de perspective. C'est la conjonction de plusieurs facteurs qui vont faire de Rome l'un des grands pôles de l'édition en langues orientales. Séjournant alors dans cette ville, le graveur français Robert Granjon fait fondre de magnifiques caractères arabes. Au même moment, un Collège maronite s'ouvre dans la cité papale, qui va jouer un rôle clé dans l'impression orientale des années suivantes, fournissant ainsi une réserve de traducteurs et correcteurs pour l'arabe et le syriaque. Rome, ville sainte, est aussi le siège du pape et d'une orthodoxie qu'il entendait bien conserver. Plusieurs imprimeries vont se succéder à Rome jusqu'à la fin du XVIIe siècle. La première fut créée en 1584 par Ferdinand de Médicis, esprit éclairé et amateur d'arts et de sciences. La *Typografia Medicea*, publia essentiellement des livres à caractère profane : médecine, géographie, géométrie et grammaires. Ce ne fut plus le cas des livres qui sortirent ensuite des imprimeries romaines. La plus importante d'entre elles, la *Typographie de la Congrégation de la Propagande de la Foi*, fondée en 1626, édita jusqu'à la fin du XVIIe siècle plus de vingt deux volumes dont seize appartiennent au domaine de la religion catholique tandis que les autres sont consacrés à la grammaire ou l'étude de la langue.

Mais quels étaient donc les objectifs de ces publications ? On sait qu'en Europe, à cette époque, les lieux d'enseignement de l'arabe étaient fort rares et ne touchaient qu'une poignée d'érudits. L'intention de convertir les musulmans ne pesa sans doute que d'un très faible poids dans ces premières impressions.

Ces livres furent d'abord destinés à un public oriental. Le premier visé était celui des nombreuses communautés chrétiennes d'Orient, soupçonnées d'hétérodoxie. C'est ainsi qu'on peut

expliquer la publication du livre de prières melkite. Les Conciles de Florence (1439-1445) et de Latran (1512) avaient prôné le rapprochement avec les Eglises d'Orient ; la papauté voit donc en l'imprimerie un moyen de reprise en main de ces communautés. A cette fin, on imprime, non seulement en arabe, mais aussi en syriaque, la langue liturgique des Maronites et en karshuni qui est une transcription de l'arabe en caractères syriaques. Dans ce cadre religieux, une des grandes préoccupations est de faire établir une version arabe canonique de la Bible qui ferait autorité pour tous les arabophones. C'est dans cette optique qu'il faut replacer la tentative de Giustanini d'un psautier polyglotte.

On pensa aussi à la possibilité de débouchés commerciaux qu'entraînait l'absence d'imprimerie chez les Ottomans ; l'intention occidentale de s'implanter sur le marché oriental du livre semble claire mais ne rencontra pas le succès escompté. Les Médicis avaient conçu leur édition arabe pour être diffusée au Proche Orient : ils avaient obtenu une autorisation de vendre des livres non religieux dans l'empire ottoman. Malgré cela, ce fut un échec. On continua à ne vendre que des ouvrages recopiés à la main et les impressions arabes restèrent invendues...

C'est ainsi qu'on peut expliquer le petit nombre d'éditions entièrement en arabe . Celles-ci, destinées à ce public dont c'était la langue maternelle, ne trouvèrent pas preneurs. On se tourna alors vers l'impression d'éditions bilingues, qui pouvaient être utilisées par des érudits européens, désireux de s'initier à l'apprentissage de l'arabe ou de lire dans le texte original.

3 L'édition en France

C'est ce choix de textes bilingues que l'on dut adopter pour les textes édités en France. Une seule imprimerie y vit le jour et elle est liée au nom de Savary de Brèves. Celui-ci, ambassadeur à Constantinople (1591-1606) puis à Rome (1608-1614), avait ramené de la capitale ottomane de nombreux manuscrits qu'il comptait imprimer avec de magnifiques caractères qu'il avait fait graver en

Turquie. Il installa une première imprimerie à Rome, la *Typografia Savariana* puis une seconde à Paris en 1616. Son projet était l'établissement d'une Bible polyglotte qui incluerait l'arabe, ce qu'aucune, alors, ne faisait. Il s'adjoit dans cette entreprise le concours de deux maronites, Gabriel Sionite et Jean Hesronite qui sont au coeur de toutes les traductions et éditions de textes syriaques ou arabes de ce début de siècle. Mais sa disgrâce politique rapide, puis sa mort firent échouer momentanément le projet, qui, grâce à Michel Le Jay, vit le jour en 1645. Mais l'édition polyglotte, sous la direction de Brian Walton, vit le jour à Londres et la Bible française, quoique d'une très belle réalisation typographique, ne trouva que peu d'acquéreurs en raison de la médiocrité du texte proposé par rapport à l'édition anglaise.

L'atelier se maintint grâce à Antoine Vitray, l'imprimeur du Roi qui avait racheté les poinçons à la mort de Savary et publia une quinzaine d'ouvrages, répartis en livres religieux et ouvrages de langue. Aucun livre de sciences, d'histoire ou de géographie d'obédience musulmane ne parut ; le pouvoir royal, qui contrôlait de près ces éditions, en exclut tout titre qui n'allait pas dans le sens de l'orthodoxie catholique. On imprima ainsi en 1640 à l'attention de l'Orient, un Catéchisme du Cardinal de Richelieu. Les caractères arabes, utilisés une dernière fois en 1679 furent oubliés ; on les crut perdus et ne les retrouva que plus d'un siècle plus tard. Ils furent alors emmenés, dans les bagages de l'Expédition d'Egypte, sous la direction de Bonaparte, afin d'imprimer, des textes à des fins de propagande sur le sol égyptien.

4 L'édition aux Pays Bas

Dans le contexte religieux qui était alors celui de l'époque, d'une forte rivalité entre Catholiques et Protestants, le livre arabe entra lui aussi en compte ; les Protestants espérèrent, eux aussi, par ce moyen, conquérir de nouveaux fidèles au Proche-Orient. Les premières tentatives qui se font dans les Provinces Unies et en Allemagne, doivent être comprises dans ce sens. Mais très vite, ce qui prime aux Pays Bas, c'est l'esprit d'érudition qui

ne s'épanouit qu'en raison du climat de tolérance et grâce à la remarquable activité intellectuelle qui régnait alors dans ce pays. Leyde mais aussi Amsterdam et Utrecht, deviennent d'importants centres d'impressions orientales et publient d'importants ouvrages de langue et de grammaire en plus des ouvrages de religion.

Plusieurs noms qui s'illustrent dans ce domaine, sont à retenir . D'abord, celui de Francis Rapheleng, gendre de Christophe Plantin qui , après un voyage en Italie, fait fondre des caractères typographiques copiés sur les Granjon. Sa mort précoce ne lui permet pas de publier le thésaurus arabe que Juste Scaliger, savant protestant français, émigré en Hollande, lui a confié.

Mais c'est surtout à Erpenius que l'on doit le renom de l'école hollandaise. Thomas Van Erpe , (1584-1624) , s'était mis à l'étude des langues orientales sur les instances du même Scaliger. Durant plusieurs voyages en Europe, il se lie avec les érudits de son temps dont Isaac Casaubon qui fut un temps le bibliothécaire d'Henri IV. Revenu à Leyde en 1613, il occupe la chaire de langues orientales et se lance dans l'édition. On lui doit une grammaire que l'on peut considérer comme la première utilisable en Europe. Cet ouvrage connut un véritable succès ; il fut maintes fois réédité et servit de base aux études d'arabe dans toute l'Europe pendant plus de deux siècles. Son élève, Jacques Golius (1596-1667) fut, lui aussi, un orientaliste de talent. Il rapporta de ses voyages en Orient de nombreux manuscrits et cumula également des fonctions d'enseignement et d'édition.

L'édition hollandaise produisit ainsi autant de livres que Rome. Les livres religieux y occupent une place importante ; ce sont principalement des parts de la Bible protestante ; Epîtres, Evangiles etc... . Mais, outre les ouvrages consacrés à l'étude de la langue, la littérature profane tient une large place. On trouve surtout des anthologies ou des chresthomathies, reprenant des proverbes arabes ou des fables comme celles de Loqman , qui connurent, semble-t-il, un réel succès. Le rayonnement intellectuel de la Hollande fit que les

livres qu'elle imprima furent diffusés dans toute l'Europe savante et orientaliste.

5 L'édition en Allemagne

L'Allemagne, berceau de la Réforme, s'intéressa aussi très tôt à l'étude des langues orientales. L'hébreu y fut enseigné dès la fin du XVe siècle, suivi un cinquantaine d'années plus tard par l'arabe. L'édition y fut plus tardive en raison de la difficulté à se procurer des poinçons, gardés jalousement par les pouvoirs catholiques pour conserver le monopole sur l'édition religieuse. Plutôt que dans un centre particulier, l'édition allemande en caractères arabes est répartie dans plus de plus de quinze villes. La production comprend à la fois des livres de religion ou de langue. Mais contrairement aux catholiques qui consacrèrent une large part à la publication d'ouvrages d'apologie comme la **Doctrina christiana** du Cardinal Bellarmin, les Allemands eurent plutôt le souci d'étudier les livres saints dans leur langue originelle. Les noms de Peter Kirsten (1577-1640) de Theodoricus Hackspan, Johann Ernst Gerhardt ou Wilhem Schickard sont ceux d'érudits qui travaillèrent à composer des ouvrages pour répondre aux besoins d'étudiants arabisants ou de savants.. Jean Henri Hottinger, dans la seconde moitié du siècle, fut l'auteur de plusieurs compilations historiques qui connurent un certain succès. Une autre édition fait date, c'est celle du **Coran**, publié pour la première fois par un pasteur réformé, Abraham Hinckelmann en 1698.

6 L'édition en Angleterre

L'imprimerie en Angleterre fut la dernière à voir le jour en 1637. Organisée autour de deux centres universitaires, Londres et Oxford, ses publications restèrent diversifiées avec, cependant une légère prédominance des lettres et des sciences humaines sur les ouvrages religieux. Edward Pocock (1604-1691) se consacra dès l'enfance à l'apprentissage des langues orientales. Devenu prêtre anglican, il s'embarqua pour la Syrie où il parfait sa connaissance de l'arabe. Revenu en Angleterre avec de nombreux manuscrits, il y

occupe une chaire d'enseignement avant de repartir à Constantinople d'où il revient en 1648. Il publie alors ce qui fut sans doute son meilleur ouvrage **Specimen Historiae arabum**. Il participe à la confection de la Bible polyglotte de Brian Walton. Les ouvrages d'histoire et de géographie sont néanmoins ceux qui dominent la production imprimée, particulièrement les compilations d'auteurs des XIIIe et XIVe siècles.

Ce bref panorama a pour but de retracer un tableau de l'édition arabe telle qu'elle existait à la fin du XVIIe siècle. Hésitant entre la défense de causes religieuses et la diffusion d'un savoir permettant la connaissance d'une autre culture, elle n'a su trouver un véritable public. Ayant échoué à la fois auprès d'un public oriental chrétien, qui refuse de se plier à l'orthodoxie papale et d'un public musulman qui lui préfère les éditions manuscrites, ces éditions durent se tourner vers un public d'érudits ou de collectionneurs. C'est celui-ci que nous allons tenter d'appréhender par l'étude des catalogues de vente.

CHAPITRE IV : DES TRADUCTIONS ECHELONNEES DANS LE TEMPS

1 Les traductions scientifiques du Moyen Age

C'est au Moyen Age qu'il faut faire remonter le premier grand mouvement de traduction de l'arabe au latin. Dès le début du Xe siècle, les milieux lettrés occidentaux apprennent que les Arabes possèdent les traductions d'ouvrages scientifiques fondamentaux de l'antiquité.⁵² En effet, à Bagdad à partir du VIIIe siècle, des savants se chargèrent de traduire en arabe les principales oeuvres scientifiques sanscrites, pehlevies ou syriaques. Mais les plus importants de leurs travaux furent consacrés à la traduction, à partir du syriaque, du meilleur de la production grecque. C'est ainsi qu'on traduisit d'abord Aristote puis dans une moindre mesure les textes médicaux de Galien et Hippocrate. Dans la deuxième partie du siècle, on s'intéressa aux textes scientifiques comme l'**Almageste**, les **Eléments** d'Euclide, et bien d'autres encore.

Au même moment, l'empire abbasside, alors au sommet de sa puissance, conquérait l'Espagne qui resta pour plusieurs siècles sous domination musulmane. Il s'y développe alors du IXe au XIIIe siècle une civilisation brillante qui mêle culture orientale venue de Damas ou de Bagdad et spécificité péninsulaire. Le XIe siècle voit l'apogée des sciences de la terre et de l'astronomie, tandis que le XIIe siècle donne le premier rôle aux médecins et aux philosophes. C'est dans ces deux domaines que se distingua Ibn Rushd (520/1126-595/1198.), que l'Europe nomma Averroés, et dont les oeuvres influençèrent considérablement l'Occident. Sa réputation était immense de son vivant, tant dans le monde musulman que dans la chrétienté et il est surtout connu pour ses commentaires d'Aristote et ses ouvrages médicaux.

⁵² Pour tout ce qui concerne le problème des traductions scientifiques en arabe et en latin jusqu'à la fin du Moyen-Age, l'ouvrage de référence est dû à un chercheur espagnol : Juan Vernet, *Ce que la Culture doit aux arabes d'Espagne*, Paris, 1985.

C'est grâce à l'intense activité intellectuelle qui régnait alors dans l'Espagne musulmane, que l'Europe eut accès aux textes classiques scientifiques, écrits par des arabes orientaux, particulièrement dans les domaines de l'astronomie et de la médecine. mais aussi dans celui de la philosophie.

Le grand centre de traduction de ces textes fut Tolède à la fin du XIe siècle. Cette ville avait été reprise par la "reconquista" chrétienne en 1085. De nombreux musulmans s'étaient alors convertis ou avaient fui. Néanmoins, il resta un foyer de culture arabe qui se concrétisa dans un mouvement de copie et de traduction, dès la seconde moitié du XIIe siècle. Gérard de Crémone, sur lequel nous ne possédons que très peu d'éléments biographiques, fut le grand représentant de cette école. Né sans doute en Italie, il partit en Espagne pour y étudier l'arabe et rechercher des manuscrits scientifiques. A sa mort en 1187, on lui était redevable de la somme la plus importante de textes arabes traduits dans toutes les disciplines : médecine, philosophie, astronomie, sciences divinatoires, mathématiques. Il traduisit l'essentiel de la médecine arabe : Rhazès, Serapion, Abenguefit, Alchindi, Albucasis et surtout le livre qui eut le plus grand retentissement le **Canon** d'Avicenne. Deux autres traducteurs, Marc de Tolède et Michel Scot.

Ces traductions jouèrent un rôle important dans le développement de la médecine.⁵³ L'héritage transmis grec et latin étant très minime, le monde médiéval souffrait d'une pénurie de textes médicaux. Les quelques ouvrages, écrits entre le Ve et le XIe siècle étaient des compilations, dénués de fondements théoriques. Les premières traductions, faites par le biais de l'Italie, firent connaître le galiénisme et contribuèrent à la reconstitution d'une physiologie cohérente. Elles mêlaient oeuvres antiques et apports arabes. A partir du XIIIe siècle, l'enseignement universitaire en Europe comporta un certain nombre de textes traduits de l'arabe dans

⁵³ Voir de Danielle JACQUART et Françoise MICHEAU, *La médecine arabe et l'occident médiéval*, Paris, 1990.

leurs programmes. C'est au début du XIV^e siècle que mourut Arnaud de Villeneuve, médecin, un des traducteurs les plus originaux de la période.

A la fin du Moyen-Age, on ne traduit plus de textes arabes mais on renouvelle les commentaires existants et on assiste à une circulation accrue de ces manuscrits. L'enseignement de Vésale qui ouvre la porte à la modernité, se met en place à l'université de Padoue. Contrairement aux idées reçues,⁵⁴ l'héritage grec et arabe ne va pas être remis totalement en cause à la Renaissance. Il va, au contraire être amplifié par la naissance de l'imprimerie. De nombreux textes furent ainsi édités. Vingt-six auteurs arabes d'oeuvres scientifiques furent publiés dans une traduction latine avant 1500. Les sciences exactes représentaient 47% du total, puis ensuite venait la philosophie (21%), la médecine (20%) et les sciences occultes (4%).
55

En médecine, le plus grand succès fut le **Canon** d'Avicenne. Sa première impression complète parut à Milan en 1473 et elle fut suivie d'une dizaine d'éditions entières ou partielles jusqu'à la fin du XV^e puis d'une soixantaine entre 1500 et 1674. Aucune traduction nouvelle n'en fut faite à la Renaissance, seulement une révision en 1527. Ce n'est qu'au XVII^eme qu'il en sortit quatre traductions inédites mais partielles.

2 Les traductions du Coran

Les Croisades avaient contribué à développer chez les Occidentaux toute une imagerie fausse sur Mahomet. C'est ainsi que Maxime Rodinson décrit l'image qui circulait au Moyen Age :

⁵⁴ *Idem*, p.200.

⁵⁵ Juan VERNET, *op. cit.*, p. 96

Mahomet était un magicien qui avait détruit l'Eglise en Afrique et en Orient par magie et fourberie et confirmé son succès en autorisant la promiscuité sexuelle...⁵⁶

Cette vision, véhiculée par toute une littérature de fables et de traditions populaires imprégnait d'avantage les esprits que des travaux plus savants et peu diffusés. Un effort fut pourtant fait pour viser une connaissance intellectuelle moins fantaisiste. Après l'échec des Croisades et son impossibilité d'imposer la foi chrétienne par la force, il ne resta comme seul remède que d'en démontrer la supériorité par l'usage de la raison. C'est à ce qui visèrent les traductions successives du Coran. La première fut exécutée par Robert Ketenensis sur la demande de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, vers 1141-1143. Elle fut suivie à partir du XIIIe siècle par d'autres versions romanes qui ne nous sont pas toutes parvenues.⁵⁷ Cette première traduction peu rigoureuse fut abondamment diffusée mais peu utilisée ; on se servit surtout de certains passages à des fins polémiques.

Malgré les nombreux manuscrits du Coran qu'on pouvait trouver dans les bibliothèques, les premières éditions imprimées du Coran n'apparurent qu'au XVIe siècle. La grammaire arabe, qu'avait publiée Guillaume Postel en 1543 et dont nous avons parlé plus haut, s'achevait par le texte du Notre Père et celui de la première sourate du Coran avec sa traduction latine. La traduction complète parut à Bâle la même année. Theodorus Bibliander, à qui l'on doit cette première édition latine d'après celle de Pierre le Vénérable, a repris la version de la Sourate faite par Postel. Une traduction italienne paraît aussi en 1547 tandis qu'une réédition de Bibliander est faite à Zurich, en 1550. Il fallut attendre presque un siècle pour que soient publiés les traductions en langues occidentales. La version allemande date de 1641 tandis que la traduction française est de

⁵⁶ Maxime RODINSON, *La fascination de l'islam*, Paris, 1980., p.27

⁵⁷ Juan VERNET, *op. cit.*, p.186

1647. Elle est due à un orientaliste profane, André Du Ryer, qui fut longtemps consul de France à Alexandrie et à qui l'on doit la première grammaire turque.

3 Les traductions libanaises en France

Les Chrétiens maronites participèrent très activement aux impressions arabes en Italie et en France. Le marché ottoman une fois fermé, une autre forme d'édition arabe restait possible. Il fallait pour cela développer l'enseignement de la langue afin de créer un public potentiel et d'engager des gens bilingues pouvant éditer des textes avec leur traduction. Ces éditions pouvaient ainsi servir de lecture pour les arabisants et fournir en même temps les traductions des textes que réclamaient les savants en leur donnant la possibilité de se reporter au texte original. Nous verrons plus loin de nombreux exemples de ces publications. On arriva pourtant assez vite en France à des traductions latines sans édition arabe. L'enseignement et la traduction devinrent peu à peu des activités indépendantes. Et s'il arrivait souvent que professeurs et traducteurs fussent les mêmes hommes, leur public, lui, restait différent.

En France, plusieurs noms sont au coeur de toutes ces impressions, ce sont ceux de trois savants maronites, Gabriel Sionite, Jean Hesronite et Abraham Echellensis.⁵⁸

Les deux premiers étaient d'anciens élèves du Collège maronite de Rome, qui avaient été engagés par Savary de Brèves, lors de son séjour dans la Ville Sainte et de ses premières tentatives de typographie.

Djibra'îl al-Sahyûnî, en latin Gabriel Sionite (1577-1648), né au Mont-Liban, fut envoyé à Rome pour y étudier. Il y enseignait l'arabe et le syriaque quand il rencontra Savary de Brèves

⁵⁸ N.GEMA YEL, Essai de bibliographie des premiers libanais en France, In : *Le livre et le Liban*, op.cit., p. 255-271

Voir aussi : W.GDOURA, *Le début ...*, op. cit. p.54-58

qui l'invita à le suivre à Paris ainsi que son compatriote Yuhannâ al-Hasrûnî (m. en 1626). Il joua un rôle considérable dans la typographie arabe à Paris, collaborant avec les imprimeurs, traduisant, révisant et surveillant les éditions typographiques. Enseignant au Collège royal, il se mit à composer des livres de grammaire et à traduire les manuscrits de Savary pour les éditer. Il prit également une part importante dans l'élaboration de la Bible polyglotte de Le Jay.

Son compagnon, Jean Hesronite (sous sa forme latinisée), séjourna à Paris de 1614 à 1621. Il devint interprète du roi en langues orientales et se consacra, lui aussi, en grande partie à la traduction en latin de livres syriaques et arabes. Abraham Echellensis, (m. en 1664), de son vrai nom, Ibrahim al-Hâqilânî, étudia aussi à Rome. Il y enseigna quelques années au Collège de la Propagande de la Foi . Il fut successivement interprète pour cette congrégation puis chargé de la révision et de la correction de la Bible canonique publiée à Rome en 1671. Il fit deux séjours à Paris, le premier en 1640-1641 et le second en 1645-1653.

On est redevable à ces trois Libanais de plusieurs traductions d'ouvrages savants qui semblent avoir connu une diffusion beaucoup plus grande que les textes purement arabes. Nous ne citerons que quelques titres , réservant à la partie suivante des descriptions plus longues. Ainsi la **Geographia Nubiensis**, d'al-Idrîssî, en 1619, à laquelle Sionite et Hesronite ajoutèrent une actualisation des connaissances. C'est un instrument de travail pour érudits qu'ils recommandaient d'utiliser avec l'édition arabe de cet auteur parue à Rome en 1592. Plusieurs volumes de philosophie devinrent ainsi disponibles dont **Semita sapienta...** petit traité de sagesse écrit par al-Zarnudjî, auteur très populaire dans le monde arabe et traduit par Sionite en 1646. Enfin , c'est à Echellensis qu'on doit l'édition des **Coniques** d'Apollodore de Perga dont nous avons parlé plus haut.

4 Les traducteurs français

Les traductions de l'arabe ne se limitèrent pourtant pas aux Chrétiens maronites, dans la France du XVIIe siècle, . On doit à quelques esprits originaux, passionnés par le monde oriental, d'avoir fait paraître des traductions , destinés à un plus large public et plutôt en français qu'en latin. Outre Barthélémy d'Herbelot, qui traduisit de nombreux extraits d'auteurs orientaux pour confectionner sa **Bibliothèque orientale**, parue en 1697, il faut citer les noms de Pierre Vattier et quelqu'un que nous avons déjà rencontré à propos de la recherche des manuscrits, Antoine Galland.

C'est Pierre Vattier (1623-1667), son aîné, qui avait ouvert cette route.⁵⁹ Médecin et conseiller de Gaston d'Orléans, il avait appris l'arabe pour pouvoir déchiffrer les textes originaux d'Avicenne qu'il jugeait mal traduits. Il devint ainsi professeur à partir de 1658 au Collège royal. On lui doit de nombreuses traductions dont une seulement dans le domaine médical. Il s'agit d'un tome d'Avicenne en latin **De morbis mentis**, paru en 1659 et qui ne serait qu'un fragment de son travail consacré au grand médecin arabe.

On lui doit surtout des oeuvres traduites en français d'après des éditions imprimées en arabe à Leyde ou à Londres . Ainsi en histoire l'**Histoire mahométane ou les quarante neuf khalifes du Macine** avec un **Sommaire... de Ximenes** en 1657 (c'est l'**Historica saracenica** éditée par Erpenius en 1625) ou l'**Histoire du grand Tamerlan (Vitae et rerum Timuri** d'Ibn Arabschah, éditée par Golius en 1636) en 1658 ou en littérature l'**Elégie de Tograï** en 1660 (**Carmen Tograï** à Londres la même année). Un titre fut traduit à partir de manuscrit original de Mazarin **L'Egypte de Murtadi** en 1666 tandis qu'un titre reste mystérieux **l'Onésicrite musulman par Godderhachaman** en 1664.

Nous nous attarderons plus sur la biographie d'Antoine Galland, qui joua un rôle important comme on l'a vu dans la recherche des manuscrits.

⁵⁹ *Nouvelle biographie générale* sous la dir. de F.HOEFER, Copenhague, 1968, rééd.

Il naquit en 1646 dans une famille modeste et s'initia aux langues orientales avec Pierre Vattier . Il devint alors, à cause de sa connaissance des langues orientales, le secrétaire du Marquis de Nointel, ambassadeur à Constantinople entre 1670 et 1675, époque consacrée à la recherche de médailles et de manuscrits et surtout des précieuses "attestations de foi" et durant laquelle ses voyages le menèrent dans tout le Levant. De retour à Paris entre 1675 et 1679, il fit partie de nombreux cercles érudits lorsqu'il ne voyageait pas en Orient, et il approfondit ses connaissances en médailles antiques. Reparti avec le nouvel ambassadeur M. de Guilleragues, pour un second séjour à Constantinople de dix ans, il y approfondit toujours d'avantage sa connaissance des langues et des textes orientaux. Lorsqu'il revint à Paris, il trouva comme protecteurs successifs, Melchisedech Thévenot, Barthélémy d'Herbelot et Thierry Bignon, qui l'employèrent pour ses connaissances en langues et en numismatique. De 1706 à sa mort en 1715, il vécut à Paris où il obtint un poste d'enseignement des langues orientales au Collège de France . Mais la langue arabe en elle-même n'intéressait plus grand monde et il n'eut que peu d'élèves...

A travers tous ses écrits biographiques, on le voit toute sa vie durant se livrer à des activités de traduction. On peut donc s'étonner que si peu parmi celles-ci, soient éditées à son époque sur la quantité restée manuscrite. Lorsqu'on observe la liste complète de ses oeuvres donnée par Muhammad Abdel-Halim, on s'aperçoit qu'aucune oeuvre à caractère scientifique n'a été publiée et que, seuls des titres teintés d'exotisme, susceptibles de plaire à un public avide de turqueries, furent édités.⁶⁰ On trouve ainsi une anthologie **Les paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux** (1694), **l'Histoire de la sultane de Perse** et **les Mille et Une Nuits** dont il traduisit dix volumes qui parurent de 1703 à après sa mort. Les autres livres parus étaient d'origine turque ou persane et avaient des thèmes identiques.

⁶⁰ ABDEL-HALIM, *Antoine Galland... op.cit.*, p.139

On voit donc bien qu'en ce début de XVIIIe siècle, les traductions qui nous proviennent de l'arabe sont d'une nature bien différente les unes des autres. C'est un autre problème de voir comment elles vont se répartir dans les collections privées.

2^{eme} PARTIE :

LES LIVRES ARABES DANS LES

CATALOGUES DE VENTE

1630-1743

CHAPITRE 1 : LES CATALOGUES DE VENTE

Présentation et méthodologie

Deux livres parus dans la première moitié du XVII^e siècle sont là d'une part, pour témoigner de l'intérêt grandissant que l'on porte aux bibliothèques : celui de Gabriel Naudé en 1627 et un **Traicté des plus belles bibliothèques** de Louis Jacob en 1644.

La première moitié du siècle, comme nous avons pu le voir à propos de la recherche de manuscrits, marque la prédominance de quelques grandes collections, telles celles de Mazarin, Séguier ou Colbert qui rivalisent de richesse avec la Bibliothèque royale. Dominique Varry souligne dans son article, combien, à partir de 1660, on observe une multiplication du nombre de collections et de la taille des bibliothèques privées.⁶¹ Les élites peuvent alors, difficilement se passer de livres comme il était encore de mise un siècle plus tôt. H. J Martin recense ainsi, pour la période 1680-1700, 76 collections de plus de 10 000 volumes. Les sondages effectués parmi les catalogues de ces collections permettent de constater leur variété et la diversification des titres possédés.

Les études historiques portant sur la composition des bibliothèques se sont jusqu'ici appuyées sur trois sources : les inventaires après décès, les inventaires de saisies révolutionnaires et enfin, les catalogues de vente aux enchères. Si ces chiffres ne peuvent donner une juste mesure des collections qu'ils sous-estiment souvent, ils portent néanmoins un témoignage d'un accroissement certain du nombre de livres possédés.

Les catalogues de vente , sont ainsi le témoignage de cet engouement bibliophile qu'on voit croître aux XVII^e et aux XVIII^e siècles. Certaines bibliothèques privées, lorsqu'elles sont vendues,

⁶¹D.VARRY, *Grandes collections et bibliothèques des élites*,
In: *Histoire des bibliothèques...*, op. cit.p.235-267

souvent à la mort de leur possesseur, font ainsi l'objet d'un catalogue détaillé mentionnant les ouvrages qu'elles renferment. Les premiers dont on trouve trace en France remontent à 1630. L'importante collection de la Bibliothèque Nationale est bien la preuve de cet intérêt. En 1897, Leopold Delisle estimait leur nombre à 60 000 dans la série Delta. D'autres collections s'y sont ajoutées depuis et un catalogue peut y être représenté en quatre ou cinq exemplaires.

C'est à Françoise Bléchet qu'on doit un recensement exhaustif de ces catalogues pour la période comprise entre 1630 et 1750.⁶² Elle a pu ainsi reconstituer un corpus d'environ 375 catalogues, classés de façon chronologique selon les dates de vente. Ce livre a servi de base à notre travail ; c'est, à partir de celui-ci, en effet que nous avons choisi certains possesseurs de bibliothèques parmi beaucoup d'autres. Françoise Bléchet donne souvent de précieuses indications sur le contenu des collections ; on peut ainsi voir les domaines représentés ou la présence ou non de manuscrits.

Ceci nous a permis, dans un premier temps, de sélectionner les bibliothèques qui semblaient avoir un rapport avec le monde oriental. Si les noms de Jacques Golius (1630) ou de Melchisedech Thévenot (1694) nous étaient familiers, il n'en était pas de même avec Jean des Cordes (1643), Samuel Petit (1645), l'abbé de Longuerue (1735) ou Colbert de Croissy (1740) . Dans un deuxième temps, nous nous sommes tournés vers les bibliothèques de grands personnages, connus pour le renom de leurs collections, et qui avaient fait l'objet d'une vente durant cette période. C'était le cas du chancelier Seguier (1685), de De Thou (1679) ou encore de Colbert (1728).

En dernier lieu, nous avons choisi de dépouiller également les collections les plus importantes en fonction du nombre de volumes proposés à la vente. Celui-ci n'est pas toujours facile à évaluer car de nombreux catalogues ne bénéficient pas d'une

⁶² Françoise BLECHET, *Les ventes publiques de livres en France :1630-1750*, Oxford, 1991.

numérotation continue. Compte-tenu des évaluations qu'on peut faire à partir du nombre de pages, les principales collections étaient celles de Bachelier qu'on estime autour de 30 000 volumes; puis viendrait celle du Duc d'Estrées avec plus de 20 000 ouvrages et dans une fourchette à peu près semblable les collections de Colbert et de la Comtesse de la Verrue (1737). Celles de Bigot (1706) et Boissier (1725) avoisineraient les 15 000 tandis que trois ou quatre seulement tourneraient autour de 10 000 ; nous n'avons retenu de cette tranche que la collection de Baluze (1719), historien et bibliothécaire de Colbert. En dessous de ce chiffre , nous avons préféré étudier le catalogue de Bulteau qui était connu pour son modèle de classement. Nous avons choisi, enfin, de regarder une bibliothèque de doubles (1733) provenant de la Bibliothèque Royale car il nous paraissait intéressant de savoir si des ouvrages imprimés en arabe en faisaient partie. Le catalogue du Duc de La Vallière, qui avait fait l'objet d'un dépouillement au début de cette recherche, a été abandonné car trop tardif.

Nous sommes conscients du caractère tout à fait subjectif et incomplet de cette sélection qui n'est pas exempte d'oublis. Ainsi, il a été découvert trop tard le catalogue de François Sevin (1741), garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, connu pour ses missions en Orient. On aurait également pu privilégier une analyse synchronique sur une tranche chronologique donnée ou sur des catégories professionnelles (médecins par exemple). Nous avons adopté ce choix qui permet de sonder la diversité des collections et nous donnait des indications sur les titres qui apparaissaient (ou pas) et sur la circulation des ouvrages ; la porte reste néanmoins ouverte à toutes les recherches futures.

Sur le plan matériel, ces ouvrages se présentent sous des formes très différentes qui peuvent aller de volumes reliés à des brochures en papier de mauvaise qualité, mal paginées et fort poussiéreuses ! Le classement peut être inexistant ou simplement lié à l'ordre de la vente et, dans ce cas, il peut prendre la forme de lots comme chez la Comtesse de la Verrue. Mais , dans la majeure partie des cas que nous avons rencontré, il se rapproche du classement

méthodique adopté par les libraires de Paris qui partage le savoir en cinq grandes classes : théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres et histoire. La classification par formats continue cependant à être utilisée et les deux systèmes coexistent souvent dans le même volume, chaque format étant organisé selon un plan systématique ou chaque classe systématique étant divisée elle-même par format.

Les notices se présentent, elles aussi, sous des formes qui peuvent varier entre des descriptions claires et précises et des versions incomplètes, aux nombreuses omissions et abréviations où dates et lieux d'édition peuvent être erronés. Ceci n'est pas sans poser de nombreux problèmes pour identifier les éditions. Ces ouvrages présentent une autre particularité : certains exemplaires portent des mentions de prix manuscrites. F.Bléchet précise dans son inventaire quels volumes portent ces indications mais nous n'avons pu en tirer parti, tous les ouvrages n'étant pas consultables.

Une fois ce corpus de catalogues établi, on en a constitué un deuxième concernant la production de livres imprimés en arabe. Celui-ci a été élaboré à partir de plusieurs sources. Josée Balagna termine son livre ⁶³ par une liste chronologique des ouvrages imprimés du XVIe au XVIIIe siècle, qui a servi de base mais qui est néanmoins incomplète. Wahid Gdoura, dans son mémoire de l'ENSB ⁶⁴ s'efforce de dresser un catalogue exhaustif pour les éditions du XVIe et XVIIe siècles, pays par pays, puis ville par ville. Il y fait cependant quelques erreurs de date d'éditions ou des oublis dûs à l'impossibilité de vérifier tous les exemplaires. A ce quoi, il faut rajouter les travaux ⁶⁵ de Nasser Gemayel et ceux de Gérard Duverdier⁶⁶ , très complets mais limités aux éditions françaises et

⁶³ J . BALAGNA, *L'imprimerie arabe....op. cit.*, p.135-146

⁶⁴*op. cit.*, p.63-110

⁶⁵Nasser GEMAYEL, *Les imprimeries libanaises de Rome In : Le livre et le Liban*, op. cit.,p.190-5

⁶⁶ Gerard DUVERDIER, *Les impressions ... , op. cit.*, p.157-

romaines. Le catalogue des imprimés arabes de la Bibliothèque Nationale et le catalogue méthodique de Lambrecht de la Bibliothèque des Langues orientales ont été également d'un précieux secours. Pour les éditions trouvées dans les catalogues qui n'apparaissaient pas dans ce corpus, des recherches complémentaires ont été faites dans le livre de Schnurrer ⁶⁷ qui n'est cependant pas exempt, lui aussi, de quelques inexactitudes.

Les catalogues de vente ont été dépouillés de façon systématique ; on y a relevé tous les livres imprimés en arabe, bien sûr, mais aussi toutes les traductions latines et françaises. On s'est efforcé de relever, dans la mesure du possible, les titres ou du moins le nombre d'ouvrages possédés dans les différentes langues orientales, les autres livres écrits par des orientalistes célèbres comme Guillaume Postel ou Antoine Galland et les livres concernant la religion musulmane, à titre d'indications. Ont été par contre exclus, toutes les relations de voyage et les livres d'histoire sur le monde musulman qui constituent en eux mêmes un objet d'étude et représentent un point de vue quelque peu différent. Parole de l'Occident sur l'Orient, ils occupent une place de plus en plus importante au XVIIIe siècle. Il aurait pu également être intéressant d'étudier statistiquement le rapport de ces catégories d'ouvrages sur le monde arabe avec le contenu général de chaque catalogue et sa répartition par domaines. Le peu de temps réparti à cette étude nous en a malheureusement empêché : l'absence de numérotation d'une partie de ces catalogues en rend la tâche longue et difficile.

Pour les traductions, il a été établi soit une fiche par auteur (pour tout ce qui concerne les ouvrages traduits au Moyen Age et imprimés à partir de la Renaissance), soit une fiche par titre (pour les livres traduits durant notre période et redevables à un traducteur connu comme Sionite, Hesronite, Galland etc...).

Pour cette présentation, nous avons respecté l'ordre chronologique de parution de ces catalogues. La présentation des ouvrages se fera

⁶⁷ C.F SCHNURRER, *Bibliotheca arabica*, Halae, 1811.

selon les cas différemment. Il nous a paru plus pertinent, lorsqu'il existait un classement ou un sous-classement en rubriques de montrer comment les livres y étaient intégrés ; ceci nous permettant d'appréhender les catégories de pensée dans lesquels ces livres étaient perçus.

CHAPITRE II : LES PREMIERS CATALOGUES 1630-1645

1. Golius

Le livre de F. Bléchet s'ouvre sur un premier catalogue publié en 1630 à Paris. Cet ouvrage nous intéresse à plus d'un titre. Jacques Golius fut en effet, l'un des éditeurs hollandais les plus connus des Pays Bas. ⁶⁸ Elève d'Erpenius, il a succédé à ce dernier à la chaire d'arabe de Leyde et il est représentatif de toute une génération d'érudits. Ce mathématicien n'hésita pas à apprendre l'arabe afin d'accéder à la lecture des textes originaux ; il partit au Maroc se perfectionner en cette langue et rechercher des manuscrits inédits . Il séjourna plus tard au Proche Orient d'où il revint à Leyde en 1629.

Il faut noter à ce propos, l'opposition qui exista , dès les premières impressions, entre éditions catholiques et protestantes . Pour les premiers, la langue arabe qui sert de référence littéraire, est celle de la Bible tandis que pour les seconds , c'est celle du Coran. Ainsi, de nombreux textes, interprétés comme faisant partie du domaine de la théologie, sont conçus en réalité comme des méthodes d'enseignement. Si la séparation entre ces deux types de langue recouvre en gros celle qui existe entre d'un côté, l'Europe catholique avec surtout l'Italie et de l'autre, l'Europe protestante, avec les Pays Bas, elle est aussi liée aux informateurs ou aux relations commerciales qui attachaient ces pays les uns aux autres. Ainsi Rome était fortement liée aux milieux maronites du Proche Orient tandis que les Pays-Bas cultivaient plutôt des relations avec le Maroc, d'obédience musulmane et sans communauté chrétienne.

Golius rapporta de ces séjours de nombreux manuscrits. A son retour en Hollande , il publia plusieurs ouvrages avec la typographie d'Erpénus, chez les Elsevier, dont un recueil de

⁶⁸ J. BALAGNA, *L'imprimerie arabe...*, *op. cit.*, p.65.

sentences attribuées au genre du Prophète et une élégie du poète Tughraï. On peut alors s'étonner que ce soit à Paris qu'est publié en 1630 par Antoine Vitray ce **Catalogus rarorum librorum...** qui offre la liste des deux cent trente-et-un manuscrits déposés à la Bibliothèque de Leyde que l'auteur a ramené de ses voyages. Ce catalogue, qui comporte en majorité des manuscrits arabes (mais aussi syriaques, grecs ou persans) aurait été confié, selon F.Bléchet, à l'imprimeur par Gassendi pour qu'il soit imprimé à Paris.⁶⁹ Il utilise à la fois des caractères latins et arabes. Antoine Vitray (ou Vitré) n'est pas un inconnu puisque, installé depuis 1615, il était devenu depuis 1630, imprimeur du Roi pour les langues orientales. Il réalisa, dix ans plus tard, un catalogue du même genre, celui des manuscrits saisis par ordre du roi chez Gabriel Sionite et que Savary de Brèves avait rapporté de ses séjours à Constantinople pour les publier. On lui doit l'inventaire d'autres bibliothèques , comme celle de Jean Descordes.

Ce catalogue de 1630 ainsi qu'un second plus tardif, figure dans la collection de Bigot vendue en 1706. Le deuxième ouvrage est publié alors à Leyde en 1668 sous le titre de **Catalogus bibliothecae Jacobi Golii**, soit un an après la mort de ce dernier; la Bibliothèque Nationale n'en possède aucun exemplaire. Il semble que ce catalogue ne soit pas l'inventaire des livres que possédait Golius mais celui de ses manuscrits, peut-être une réédition du premier. Faute d'avoir pu consulter ces deux volumes, nous ne pouvons nous prononcer sur ce sujet.⁷⁰

⁶⁹ F. BLECHET, *op. cit.*, p.57

⁷⁰ La malchance semble s'être acharnée contre nous pour consulter ces deux ouvrages. Le premier, dont la BN ne possède qu'un exemplaire, venait d'être prêté pour une exposition en province pour de longs mois et cela, dès le début de notre recherche. Quant au second, nous en avons localisé deux exemplaires sur le catalogue de la British Library avec leurs cotes respectives. Quelle ne fut pas notre surprise, quand la demande de prêt inter-bibliothèques revint avec la mention "n'existe pas dans les collections" !...

2 Jean de Cordes

Ce catalogue, daté de 1643, fait partie des premiers recensés par F. Bléchet. La première édition est de Laurent Saunier et Antoine Vitray à Paris. Le possesseur de cette bibliothèque, Jean de Cordes (plus exactement Jean Descordes) était chanoine à Limoges et Gabriel Naudé lui consacre une brève préface en latin à l'occasion de la réédition du catalogue. Selon la Fizelière, Descordes aurait acquis cette bibliothèque de Simon Dubois ⁷¹. Elle fut rachetée par Mazarin qui s'en servit de base pour créer sa propre collection. Le cardinal, dès 1642, date où il acquit une position sociale importante, voulut en effet se constituer une bibliothèque de taille, à l'instar de Richelieu ou de Séguier. A cette fin, il engagea Gabriel Naudé comme bibliothécaire : celui-ci était l'auteur d'un **Advis pour dresser une bibliothèque**, publié en 1627. Lorsqu'elle fut vendue, la collection Des Cordes était évaluée à 6000 volumes et comportait surtout de la théologie et de l'histoire. Les livres n'y sont pas numérotés et sont classés par formats à l'intérieur de chaque rubrique.

On y compte six ouvrages arabes. Aucun volume ne dépasse la date de 1625. Ceci suggère plusieurs interrogations : qui était ce Simon Dubois ? A quelle date Jean des Cordes est-il entré en possession de la bibliothèque ? A-t-il continué à l'enrichir par de nouvelles acquisitions ? On peut s'étonner, dans une bibliothèque où la théologie tient une large place de l'absence totale d'ouvrages religieux arabes. Il en est de même pour les impressions italiennes ou françaises, très liées au domaine théologique qui ne sont pas du tout représentées. Ceci pose aussi des questions sur les circuits de diffusion de ces livres arabes. Les deux seuls ouvrages de langue sont ceux du XVI^e siècle de Guillaume Postel. Il s'y adjoint un livre latin de grammaire des langues orientales, paru à Leyde en 1638, qu'on retrouve assez souvent dans les catalogues, la **Grammatica**

⁷¹ A de la Fizelière, *Rymaille sur les plus célèbres bibliothèques de Paris en 1649*, Paris, 1868. cité par F. BLECHET, *op. cit.*, p.57

linguarum orientalium, qui parait consacrée en grande partie à l'hébreu et dont l'auteur est Ludovic de Dieu : on l'a retrouvé dans cinq autres collections avec des dates diverses. Les quatre autres volumes sont de nature très encyclopédique ; trois proviennent des presses hollandaises et un d'Allemagne. Ce sont respectivement des livres d'histoire, de littérature, de théologie musulmane et d'astronomie.

Dans le domaine de l'histoire , on trouve le **Historica saracenica** de 1625, dû à Erpenius, qui fut l'ouvrage d'histoire en arabe qui connut le plus vif succès. L'auteur en est Makîn b. al-'Amîd Jirjîs, auteur chrétien d'une histoire universelle arabe. Erpenius assura l'édition du texte arabe et la traduction. Il y ajouta le texte de l'Historia arabum de Roderic Ximenes, l'archevêque de Tolède. Deux versions furent données de ce texte la même année, une bilingue et l'autre entièrement arabe.

Dans un domaine proche, la géographie, figure la traduction latine d'al-Idrîsî **Géographia Nubiensis*** de Sionite et Hesronite, parue en 1619, elle aussi beaucoup diffusée dans un milieu érudit. C'est la traduction de l'ouvrage d'Edrissi(al-Idrîsî) **kitâb nuzhat al-mushtâq**...édité par la Typographia Medicea de Rome en 1592 .Il avait déjà fait l'objet d'une traduction en italien en 1600 . Cette traduction latine fut l'oeuvre de Sionite et Hesronite et éditée à leurs frais. Ils y ajoutèrent une actualisation des connaissances qu'on pouvait avoir sur les pays du Levant. Ce livre est un ouvrage savant publié à l'instigation de la République des Lettres qui espérait d'autres publications de cet ordre et il était assez connu des érudits. Mais les deux maronites préférèrent se consacrer à des ouvrages d'édification religieuse.. Ce livre pouvait servir d'instrument de travail pour les arabisants et Erpenius recommandait son usage simultanément avec l'édition arabe romaine. On le retrouve cité une dizaine de fois.

ref Le livre et le Liban, op. cit., p.250-1

En littérature, c'est un choix de proverbes arabes le **Kitâb al-amthâl (= Proverbiorum arabicum)**, dans sa première édition à Leyde en 1614, faite par Erpenius, livre qui eut, lui aussi, un certain succès dans les milieux lettrés et fut réédité en 1623. Il est suivi d'un ouvrage dans deux éditions différentes qui semblent uniquement en latin et que nous n'avons pu identifier : **Apophlegmata Hebraeorum et arabum** parus à Francfort respectivement en 1591 et 1612.

L'Historia Josephi (= Sûrat Yusuf), imprimée en 1617 toujours par Erpenius, connut elle aussi une certaine diffusion (sept exemplaires trouvés). Cet ouvrage présente un intérêt éditorial car c'est le premier extrait du Coran sorti en arabe ; son impression était justifiée par une nécessité pédagogique : Erpenius, dans une postface à l'édition des **Rudimenta linguae arabicae** conseillait la lecture de ce livre car la version bilingue permettait, selon lui, de contrôler les connaissances des arabisants.

Le dernier volume arabe est un ouvrage d'astronomie, paru en Allemagne **Chronologica et astronomica elementa** d'Alfragani (al-Farghânî) dû à J. Christmann où les caractères arabes sont imprimés en xylographie. Il semble que la date mentionnée de 1618 soit erronée et qu'il n'y ait bien eu qu'une seule édition en 1590.⁷²

Dans le domaine scientifique, il faut mentionner deux ouvrages traduits , édités au milieu du XVIe siècle . L'un est un livre de médecine le **Practica medici** appelé aussi **Breviarium** de Serapion (= Ibn Sarâbyûn).⁷³ L'autre un livre d'astronomie **De**

⁷²J.C HOUZEAU et A. LANCASTER, *Bibliographie générale de l'astronomie*, nouv. éd. , Londres, 1964, 3 vol., n°1112-1116

⁷³ Medecin arabe m. en 1070 dont Gérard de Crémone fit la traduction. Il en existe 2 éditions incunables, celle-ci de 1550, est sans doute la réédition de 1532 de Venise

elementis et orbibus coelistibus de Messahalah (=Machallah mort c.815).⁷⁴

Deux traductions du **Coran** figurent également, l'italienne de 1547 et celle de Bibliander de 1550 en latin . Elles sont toutes deux classées dans la rubrique *Historia graeca, byzantina, saracenic...*

En résumé, prédominent les ouvrages qui ont connu un succès dans un milieu savant , particulièrement ceux publiés à Leyde par Erpenius.

2. Samuel Petit

Cet orientaliste protestant naquit en 1594 à Nîmes et y mourut en 1643.⁷⁵ Il étudia d'abord à Genève les sciences religieuses protestantes et les langues orientales, particulièrement l'hébreu. Exerçant ensuite à Nîmes la double fonction de pasteur et de professeur de grec, il jouit dans le monde savant d'une grande réputation, due à l'étendue de son savoir. Il eut ainsi des relations suivies avec les lettrés de son temps comme Peiresc, John Selden⁷⁶ , Vossius ou Gassendi. Il fut pressenti par le pape Urbain VIII pour classer les manuscrits du Vatican mais refusa. Auteur de plusieurs traités religieux , il fut plus renommé pour son érudition que pour ses oeuvres personnelles.

Le catalogue date de 1645. Il est imprimé à Paris chez Simon Piget et Samuel Sorbière. Il ne présente aucun classement

⁷⁴ Astrologue juif, peut-être égyptien, converti à l'Islam qui dressa l'horoscope de Bagdad. Jean de Séville traduisit plusieurs de ces oeuvres, 3 furent imprimées au début du XVI. Nous le trouvons représenté dans cinq collections. Voir J. VERNET, op.cit., p.27, 162

⁷⁵ *Nouvelle biographie..., op. cit.*

⁷⁶ John Selden, né en 1585 édita avec l'aide d'Edward Pocock le premier imprimé arabe anglais en 1642 les Annales du patriarche d'Alexandrie Eutychius.

notoire, ni aucune numérotation. On peut néanmoins , à partir du nombre de pages (77 dont 73 de titres), faire une évaluation sommaire du nombre de livres qui avoisinerait les 1200. Les notices sont des plus sommaires, les titres étant donnés sans date et souvent sans lieu d'édition. Les formats n'y sont pas toujours précisés . Ce peu d'indications fiables rend l'identification difficile et pour certains titres, il est impossible d'affirmer de quelle édition il s'agit, avec certitude.

On trouve un total de vingt titres arabes ; pour une partie d'entre eux, aucun élément ne permet d'affirmer en toute sûreté la date de leur édition mais , il existe néanmoins pour chacun d' eux des hypothèses plausibles. Ceci n'est pas pas le cas pour un seul ouvrage, un **Pentateuque** polyglotte que nous ne recensons pas parmi les titres quoiqu'il mentionne l'arabe parmi les langues. Il ne porte en effet aucune mention de lieu ou de date qui permettrait son identification et son commentateur S.Constant nous est inconnu. Un autre ouvrage n'y a pas été inclus ; il s'agit des **Articles du traité fait en l'année 1604 entre Henry le Grand Roy de France et Sultan Amat Empereur des Turcs** , qui porte la mention arabico-gallice, erronée. Ce livre est en fait le premier texte turc imprimé en France .⁷⁷ Savary de Brèves avait inauguré son imprimerie polyglotte par la publication de ce traité, négocié alors qu'il était ambassadeur à Constantinople.

Les vingt oeuvres arabes sont incluses dans quatorze volumes ; trois ouvrages réunissent sous la même reliure plusieurs titres en général du même auteur (Peter Kirsten ; Erpenius) ou de dates voisines . On peut les regrouper en plusieurs catégories. Les ouvrages de langue et de théologie dominant et y sont d'un nombre quasiment équivalent ; d'un coté sept ouvrages couvrent le domaine de la religion auquel s'ajoute l'**Historia Josephi**, qui, comme nous l'avons vu précédemment, joue également un rôle d'apprentissage linguistique. De l'autre, huit livres de langue et deux de littérature. S'y joint, comme chez Jean Descordes l'**Historica saracenica** et

⁷⁷ *Le Livre et le Liban, op. cit.*, p.226

les **Chronologica et astronomica elementa** . Un livre de médecine y figure mais sa présence semble plus conjoncturelle ; c'est le livre II du **Canon** de médecine d'Avicenne (Ibn Sînâ) , édité par Kirsten en 1609. Il est relié avec trois autres ouvrages de théologie du même éditeur, dans un volume commun.

La majorité des ouvrages vient des Pays Bas (impressions de Rapheleng et d'Erpenius) ou d'Allemagne. Dans le groupe de théologie chrétienne , on trouve classé chronologiquement et par lieu d'édition les ouvrages suivants :

Rome :

-**Evangelia quatuor** bilingue. Il s'agit sans doute de l'édition arabe-latine des Evangiles imprimée à 3500 exemplaires par la Typographie médicéenne. Elle fut sans doute bien diffusée puisqu'on en trouve dix occurrences dans nos catalogues. Elle fut rééditée en 1619.⁷⁸

Leyde :

-**D Pauli apostoli epistola ad Titum**. C'est la version éditée par J. Antonides, professeur d'hébreu et versé également en arabe ; elle fut imprimée par F. Rapheleng en 1612.⁷⁹

-**Pauli apostoli ad romanos epistola**, édité à la typographie Erpeniana . Ce petit ouvrage in-16°, date de 1615 et regroupe plusieurs épîtres. Avec l'ouvrage suivant, il fut l'objet de nombreuses polémiques.⁸⁰ Les textes bibliques publiés en Hollande au début du XVIe firent grand bruit dans la France et l'Italie catholique. Des exemplaires de ces textes protestants envoyés par l'ambassade des Pays Bas au patriarche de Constantinople, furent distribués aux chrétiens orientaux. La France , par l'intermédiaire de

⁷⁸ J.BALAGNA, *L'imprimerie...op.cit.*, p.36-37

⁷⁹ *Idem*, p.61

⁸⁰ *Ibid.* p.58

son ambassadeur, intervint auprès de la Grande Porte et obtint la déposition du Patriarche.

-Nouveau Testament . Il est sorti en 1616 (six occurrences) dans les mêmes presses ainsi que le livre suivant.

-Pentateuque arabe . Un seul a été publié par cette typographie en 1622. Il s'agit seulement d'un extrait, l'Exode qui contient plus de 400 pages. ⁸¹

Breslau :

Ces éditions sont le fait de Peter Kirsten qui occupe une place importante dans l'histoire de la typographie arabe en Allemagne. Ce protestant, né en 1577, fit des études de médecine mais aussi de théologie. Il justifia son apprentissage des langues anciennes et orientales par la mauvaise qualité des traductions médicales alors en circulation en Europe. Après de nombreux voyages en Europe et au delà pour parfaire sa science, il revint à Breslau, et y publia huit ouvrages qui reflète la variété de son savoir : grammaire, médecine, théologie. Il devint à la fin de sa vie le médecin de la Reine Christine de Suède. Samuel Petit possédait un volume qui regroupait quatre de ces oeuvres , publiées en 1608 et 1609 ; deux d'entre elles étaient des ouvrages de théologie :

-Vitae evangelistarum quatuor

-Tria specima characterum arabicorum. Ce livre est un exemple typique de l'impossibilité de classer les ouvrages dans des catégories strictes. Il propose des textes bilingues en latin avec le texte arabe en regard : un extrait de l'Évangile selon Saint Jean, le psaume du Miserere de David et la première sourate du Coran, il y ajoute trois traductions latines de la Fatihah, dont celles de Bibliander et de Guillaume Postel.

⁸¹ *ibid.*, p.53

Aucune édition parisienne ne figure, si ce n'est la traduction syro-latine du **Liber psalorum Davidis Regis** édité par Sionite à Paris en 1625 (imprimé en arabe à Rome en 1614 et en édition bilingue à Paris la même année par Sionite)

Nous reprendrons le même classement pour les ouvrages de langue :

Allemagne :

-**grammatices arabicae** ; édité par Peter Kirsten en 1608 à Breslau. Il est inclus dans le volume dont nous parlons plus haut. Kirsten fit paraître deux autres volumes de suite à cette grammaire en 1609 et 1610 que Samuel Petit ne possède pas.

-**Lexicon pentaglotton** de V.Schindler. Ce dictionnaire est parue à Hanovre en 1612. Il n'est signalée ni par J.Balagna, ni par W.Gdoura et il n'est pas présent chez Schnurrer. Ghali le cite dans les dictionnaires polyglottes et il est attesté dans le catalogue des langues orientales.

Italie:

-**Thesaurus linguae arabicae (=Kanz al-lugha)** de Giggeo publié en 1632 à Milan.⁸² C'est un dictionnaire arabe-latin en quatre volumes qui marque une date dans l'étude de l'arabe en Europe. Il est édité à Milan alors que la Typographie de la Congrégation Sacrée pour la Propagande de la Foi tient l'essentiel des impressions arabes en Italie. On retrouve ce dictionnaire dans cinq autres collections, celles de De Thou, Thévenot, Seguier, Colbert et chez le duc d'Estrées.

Leyde :

-**Grammatica arabica** d'Erpenius qui figure deux fois sans lieu ni date précis . Il s'agit, pour le premier exemplaire, de l'édition de 1617, l'**Ajûrrûmiya** qui est la seule à contenir le supplément annoncé **libellus centum regentium**.

⁸² *Ibid...*,p.68

La seconde pose plus de problèmes d'identification ; plusieurs grammaires d'Erpenius ont en effet été imprimées à Leyde : deux en 1613 (in-4° en arabe puis in-16° bilingue), l'*Ajûrrumîya* de 1617 déjà citée et enfin une réédition en 1636 chez J Maire. Il semblerait que ce soit l'édition de 1613 en arabe. Deux arguments appuient cette hypothèse. Ce livre est inclus dans un volume relié comprenant deux ouvrages d'Erpenius édités par Rapheleng en 1612 et 1613, tous deux dans un format in-quarto. Or, les deux éditions de 1613 sont elles aussi publiées par cet éditeur, et la version bilingue est dans un petit format aisément transportable.

-**Lexicon arabicum** édité par Rapheleng .⁸³ Il n'en existe qu'une seule édition en 1613. Il s'agit du **Thesaurus linguae** de Scaliger publié à titre posthume. Il comporte plus de sept cent pages et plusieurs index.

-**Alphabetum arabicum** de Thomas Erpenius. Ce titre pose problème car Erpenius n'a jamais publié d'alphabet. On peut en déduire deux hypothèses : soit le titre est faux et le livre est bien d'Erpenius, soit le titre est juste et l'attribution à l'auteur hollandais est erronée. Dans la première hypothèse, il pourrait s'agir d'une des grammaires ou du lexique cités auparavant. Dans le deuxième cas, il a bien été publié plusieurs ouvrages sous ce titre ; ainsi à Naples en 1582 puis à Rome en 1592 par la Typographie médicéenne et en 1633 à la Typographie de la Propagande de la Foi. Enfin, troisième possibilité qui pourrait être la bonne, on serait face au **Specimen characterum arabicorum** de Rapheleng imprimé en 1595 avant qu'il ne travaille avec Erpenius et attribué par erreur à celui-ci. Il existe, en dernier lieu une autre hypothèse, l'**Historia Yusuf**, d'Erpenius, parue en 1617, est précédée de l'alphabet où il présente ses propres caractères typographiques.

Il faut ajouter un dernier livre qui concerne l'étude de l'arabe mais qui n'est pas imprimé en cette langue : **Comparatio**

⁸³ *Ibid.*, p.54

grammaticae Hebraïcae et Arabice paru en 1574 et édité par Cornelius Bertranium à Gênes.

Les deux livres de littérature sont également d'Erpenius et sont assez répandus. Ce sont les Fables de Loqman (= **amthâl Luqman**) dans l'édition de 1615 ou la réédition de 1636 et le **Proverbiorum arabicorum centuriae duae** (= **Kitâb al-amthâl**) dans l'édition de 1614 ou sa réédition de 1623.

Samuel Petit possédait aussi trente manuscrits. Il figure dans ceux-ci un volume réunissant " *divers traités arabes tant imprimés que manuscrits*" et un **Lexicon arabico-latine**.

La production hollandaise et particulièrement celle d'Erpenius tient ainsi une grande part dans la bibliothèque de Samuel Petit, en couvrant plus de la moitié des titres totaux. Preuve est ainsi faite de la place prépondérante que tient le maître hollandais. Néanmoins si la présence de certains ouvrages à succès ne semble pas significative, on pourrait souligner l'"aspect protestant" de cette bibliothèque. Les éditions proviennent pour la majorité des pays réformés ; l'Allemagne y est très représentée ; Peter Kirsten, peu cité dans les autres collections ,y tient une place significative avec quatre titres. A contrario, la France et l'Italie en sont quasiment absentes; c'est pourtant avant 1643 que paraît, hormis la Bible polyglotte, l'essentiel des impressions françaises. Samuel Petit , en contact avec le monde savant ne pouvait pas ne pas connaître les publications parisiennes dont il possède une traduction d'un texte syriaque. De même , Guillaume Postel n'est présent qu'avec un titre qui n'a rien à voir avec les langues orientales. Choix délibéré ou manque de circulation des ouvrages, on doit au moins se poser la question. On peut aussi s'interroger sur l'absence, chez un linguiste de grammaires ou d'ouvrages de langue parus à Paris ou à Rome.

CHAPITRE III : UNE BIBLIOTHEQUE EXEMPLAIRE J.A DE THOU

C'est, après la bibliothèque de Colbert, l'une des concentrations les plus fortes d'imprimés arabes dans les catalogues que nous avons dépouillé.

Issu d'une famille appartenant à l'aristocratie parlementaire, poète et historien de grande réputation, De Thou qui vécut entre 1553 et 1617, fut une figure importante de la République des lettres. Entretien des relations érudites sans distinction de religion, il correspondit de façon suivie avec de nombreux lettrés en Europe. Il soutint ainsi les deux plus grands savants protestants de son époque, Joseph-Juste Scaliger et Isaac Casaubon. Son **Histoire**, qui couvre tout le XVI^e siècle français, fut l'oeuvre de sa vie. Sa bibliothèque, témoin de ses goûts, reflète la culture et la passion de cet homme pour les livres et a fait l'objet de plusieurs études. ⁸⁴

La bibliothèque de De Thou joua un rôle important dans la République des Lettres jusqu'en 1640-1650. La Bibliothèque Royale, riche en manuscrits mais pauvre en imprimés ne pouvait offrir aux lecteurs érudits les livres que la bibliothèque "thuanienne" leur proposait. Grâce à l'étude d'Harry Harisse ⁸⁵, on sait ce qu'il advint des livres après la mort de De Thou. C'est d'abord son dernier fils, Jacques Auguste II qui hérita des biens en indivis. Mais quand celui-ci, ruiné, mourut en 1677, la bibliothèque fut rachetée dans sa quasi-totalité par le Marquis de Ménéars qui rétrocéda les manuscrits anciens à Colbert. Il se sépara ensuite d'une bonne partie des imprimés en 1706 et les vendit au duc de Rohan. Ce n'est qu'en 1789, avec la vente Rohan-Soubise, qu'il faut dater le véritable éclatement de la Bibliotheca Thuana. Il semble, selon A Coron, que la bibliothèque, en 1617, était composée d'un peu moins de 6000 volumes, soit environ 9000 éditions. Il évalue la part

⁸⁴ Voir l'article d'A. CORON, "Ut point aliis" Jacques Auguste de Thou et sa bibliothèque, *In: Histoire des bibliothèques....op. cit.* p.100-125

⁸⁵ Repris par A CORON, dans l'art. cit.

d'accroissement due à ses fils autour de 25%, dont 15 à 17% d'éditions postérieures à 1617.

Le catalogue de 1679, que nous avons dépouillé, comporte 12 729 entrées dont 1000 manuscrits. Il fut réédité plusieurs fois. Il est classé par matières, tous formats confondus et comporte un index auteurs. Les notices, à de rares exceptions près, comportent la mention de la date et du lieu d'édition. On y trouve trente-six imprimés arabes dont près de 28% sont postérieurs à 1617, année de la mort de Jacques-Auguste de Thou. Les ouvrages de théologie y sont là aussi légèrement supérieurs à ceux de langue. On y a, en outre, relevé un nombre important de traductions éditées aux XVe et XVIe siècles.

Nous disposons à titre comparatif de l'étude de contenu faite par A. Coron sur le catalogue de 1617.⁸⁶ De grandes tendances se dégagent de la répartition par sujets des 5600 entrées. Il constate un faible nombre de livres de droit (6%) ainsi que la place secondaire des livres d'histoire (plus de 18%) par rapport à la théologie (près de 26%) et les belles lettres (un peu plus de 26%). Un nombre important d'entrées relève des sciences et arts (plus de 23%). Une réelle comparaison ne peut être faite puisque les parutions en arabe se répartissent de manière différente ; il est néanmoins intéressant, par rapport à ce que nous connaissons de De Thou d'examiner ses acquisitions arabes. Il est également difficile de chiffrer avec précision ouvrages de religion ou de langue, certains livres relevant à la fois des deux catégories ; la démarcation reste souvent précaire et peut changer d'un catalogue à l'autre.

Le domaine de la religion comporte seize titres dont 3 postérieurs à 1617. A. Coron signale le nombre singulier d'éditions bibliques. Cette matière ne comprend pas moins de onze ouvrages en arabe, tous, à l'exception d'un ou deux, antérieurs à la mort de De Thou., ils sont répartis respectivement en deux rubriques qui comprennent les livres suivants.

⁸⁶*Idem*, p.107 et suiv.

**Biblia sacra Hebraïca, chaldaïca, syriaca, aethiopica, arabica*

-**Psaltérium hebraeum, graecum...**(=Mazâmir 'ibrânî, yunânî...). Gênes, Giustanini,1516. Cet ouvrage voulait confronter les différents textes utilisés par les Eglises orientales sans se conformer à la version romaine. Il s'inscrit dans ce mouvement de retour aux textes originaux qui a caractérisé la Renaissance. Il n'en sera pas de même pour les textes postérieurs.

-**Liber psalmorum...**Rome, Typ. Savariana, 1614.

-**Pentateuchus arabico.** Leyde, 1622.

-**Pentateuchus arabico-latinus.** s.l.n.d. Cet exemplaire n'a pu être identifié . Il s'agit peut-être du même exemplaire qu'on trouvait dans le catalogue de Samuel Petit.

Notons qu'aucune des deux Bibles polyglottes parues en 1645 et 1657 bien après la mort de De Thou mais qu'auraient pu acheter ses héritiers n'y figure.

**Novum testamentum*

-**Evangelia quatuor.** bilingue, Rome, Typ.Medicea, 1591.

-**Epistola ad Titum,** Leyde, Rapheleng,1612.

Deux exemplaires sont mentionnés à quelques lignes d'intervalle : le premier avec la mention *vers. lat. Jo Antonides* et la seconde *cum vers. interlin.* ; ces caractéristiques concernent le même ouvrage. Il ne paraît pourtant pas qu'il existe deux versions de cette lettre. Les erreurs étaient, semble-t-il, assez fréquentes dans les recensions de livres, des exemplaires uniques pouvant être mentionnés plusieurs fois. Le Pentateuque signalé plus haut est lui aussi signalé une seconde fois. S'agit-il d'un double ou d'une erreur ?

- **S Joannis Apostol. Epistola**, bilingue, ed. W.Bedwell, Leyde, Rapheleng, 1612.

- **S Pauli Apostol. Epistola ad Romanos**, ed. Erpenius, Leyde, typ. Erpeniana, 1615.

- **Novum testamentum**, ed. Erpenius, Leyde, Typ. erpeniana, 1616.

On trouve également des livres religieux dans plusieurs autres rubriques :

* *Ecclesiarum orientalium Liturgiae*

- **Eutychii Aegypti Patriarchae Orthodoxorum Alexandrini Ecclesiae suae origines**, ed. J.Selden, Londres, 1642. C'est le premier livre paru en arabe et en latin en Angleterre. Il paraît avoir été assez diffusé (sept occurrences)

* *Haereticorum commentarii in S.S*

On trouve à la fin du siècle dans de nombreux catalogues une rubrique sur les écrits hérétiques qui réunit les auteurs protestants. Il est intéressant d'y trouver inclus deux titres de Peter Kirsten (dont nous soulignons pour la collection précédente le caractère fortement protestant). C'est la seule collection où ces ouvrages sont mentionnés :

- **Epistola S Judae...**, Breslau; 1611.

- **Notae in Evangelium S. Matthei...**, Breslau, 1611. Cette oeuvre est un essai comparatif entre les différentes langues orientales; Kirsten voit dans l'arabe une des langues sémitiques sacrées qui faciliterait l'accès à une compréhension de la cohésion et de l'harmonie de la création.⁸⁷

⁸⁷ J.BALAGNA, *op.cit.*, p.52.

On y note la présence d'un ouvrage signalé chez Jean Descordes

-Apophlegmata Hebraeorum..., Francfort, 1591.

A ces livres traitant de la religion chrétienne, il faut rajouter une rubrique *Religio Muhammetano seu musulmannica* qui comporte douze titres. Parmi ceux-ci, deux ouvrages arabes : toujours l'**Historia Josephi** d'Erpenius de 1617 et un ouvrage plus tardif :

-Muhammetis Testamentum (=Ahd al-shurût), bilingue, Paris, A Vitry, 1630. C'est un texte apocryphe selon lequel Mahomet aurait écrit un pacte en faveur des chrétiens. Il provient d'un manuscrit que le P. Pacifique de Provins a ramené d'Orient; Ce texte a paru traduit dans une relation de voyage faite par ce père capucin en 1631. Il est, dans cette version, le produit de la collaboration entre Antoine Vitray et Gabriel Sionite. Imprimé sous Louis XIII, il s'inscrit dans le cadre de la politique étrangère que menait la France, qui soutenait à la fois les communautés chrétiennes et le régime ottoman. Ce Testament se voulait être une preuve de la tolérance musulmane vis-à-vis des chrétiens et Vitray recommandait aux voyageurs de l'emporter comme sauf-conduit en cas de problème (le **Traité...** imprimé par Savary de Brèves et évoqué plus haut, avait une fonction identique).

C'est dans cette sous-branche que sont classées les traductions du **Coran** : celle de Bibliander parue en 1550 à Zurich, l'italienne de 1547, la française de 1647. Les autres ouvrages sont des présentations partisans du Coran ou de Mahomet, majoritairement de la première moitié du XVI^e siècle (6 sur 7); parmi eux le livre de Guillaume Postel sur le Coran de 1542.

La rubrique suivante (10 entrées) est consacrée aux ouvrages polémiques *Christianorum adversus mahommetanos*.

Les ouvrages de langue tiennent la seconde part importante dans la bibliothèque de Thou. A. Coron notait la

prééminence des ouvrages en grec et en latin ; qu'en était-il pour l'arabe ? L'examen du contenu de la collection montre là aussi un panorama très complet de la production de l'époque. Cette liste n'est pas exempte de quelques erreurs de date ou d'enregistrement . Ainsi, plutôt qu'à des doubles, il semble qu'on ait affaire plusieurs fois aux mêmes ouvrages classés dans des rubriques différentes et nous les avons traités comme tels. Nous reprendrons le sous-classement tel qu'il apparaît.

C'est dans le *De re grammatica* qu'on trouve quatre livres consacrés aux alphabets orientaux . Ainsi l'ouvrage de Guillaume Postel, **Linguarum XII characteribus...** de 1538. Nous avons insisté sur la difficulté de classement que posait le **Tria specimina characterum...** de Peter Kirsten de 1608 ; c'est ici le côté linguistique qui est retenu. On trouve deux autres **Linguarum orientalium alphabetum** plus tardifs . Celui d'Antoine Vitray de 1636. Et un autre imprimé à Rome qui porte une date fautive, 1638. Le seul livre portant ce titre à être édité en Italie durant ces années , date de 1633 aux presses de la Propagande de la Foi.

La rubrique *grammatica hebraïca* comporte deux ouvrages qui évoquent aussi l'arabe et que nous avons déjà rencontré : une comparaison entre les grammaires hébraïque et arabe, dûe à Bertramum en 1574 (voir Samuel Petit) et la grammaire orientale de Ludovic de Dieu de 1628 (voir Jean Des Cordes). Curieusement c'est dans la *grammatica syriaca* qu'on retrouve l'essentiel des grammaires arabes que nous citerons pour plus de facilité par ordre chronologique et sous des titres abrégés.

-**Gram. arab.** , Guillaume Postel, Paris,1543. Selon A. Coron, De Thou possédait une vingtaine de volumes de Guillaume Postel en latin, soit l'essentiel de ses oeuvres érudites.

-**Compendium grammaticae arabicae, cum epistola Pauli ad Galatos.** ed. Ruthger Spey, Heidelberg, 1583. Il n'est fait mention ,dans les ouvrages de référence, que de l'épître imprimée en caractères xylographiques. Le premier titre pourrait

être seulement une indication destiné au lecteur, mettant en avant l'usage de manuel du texte religieux. C'est le seul catalogue qui mentionne ce titre.

-Gram. arab. dite **Kafiya** d'Ibn al-Hâjib. Rome, typ. Med., 1592. Cette grammaire, dûe à un grammairien égyptien de la fin du XIIIe siècle, non vocalisée s'adresse à des arabisants. C'est le seul exemplaire que nous ayons rencontré.

-**Alphabetum arabicum...**, Rome, typ. Med., 1592. La mention gram. arab. précède ce titre qui n'est en fait que la présentation du tracé des magnifiques caractères de Granjon, illustré de quelques prières catholiques.

-**Paradigmata de quatuor linguis orientalibus...**, ed. Pierre Victor Cayet, Paris, 1596. Cet ouvrage est un échantillonnage linguistique présentant des langues orientales qui ne sont pas toujours apparentées et agrémenté de xylographies.⁸⁸

- **Gram. arab.**, ed. Peter Kirsten, Breslau, 1607. C'est en fait, le tome 1 de sa grammaire, paru l'année suivante. Est de nouveau mentionné à sa suite les **Tria specimen...**

- Gram. arab. ou **Orationes de linguae arabicae...**; ed. Erpenius,. Leyde, 1613. C'est la première grammaire destiné à l'enseignement en Europe. On a là ,la version bilingue (in-4°) (Voir Samuel Petit).

-**Gram. arab. Maronitorum.** ed. Sionite, Paris, 1616. C'est la seconde grammaire arabe publiée en France, après celle de Postel. Elaborée par Sionite et Hesronite, c'est un texte inédit dont ne fut publié que le 1er tome qui donne des conseils de lecture.

-Gram. arab. dicta **Giarumia...** et **Libellus...**ed. Erpenius. Leyde, Typ. Erp., 1617. La 1ère édition de cette grammaire,

⁸⁸ *Le livre et le Liban, op. cit.* , p.222

écrite par un Marocain, mort à Fès en 1323, avait été éditée par les presses des Medicis en 1592. Nous n'en avons trouvé aucune trace. Celle-ci, qui en est la seconde version imprimée, est l'oeuvre d'Erpenius et est augmentée d'une traduction latine. Il offre en supplément de ce texte un traité de syntaxe de 'Abd al-Qâhir al-Jurjânî **Mi'at al-âmil (= Libellus....)** ⁸⁹

-**Institutiones linguae arabicae**; ed. P. Metoscita (Petrus al-Matûshî). . Rome, S. Paulin, 1624. Ce maronite de Chypre, qui fit ses études au Collège maronite de Rome, composa cette grammaire élémentaire pour aider à l'enseignement de l'arabe en Europe. On ne trouve cet ouvrage que chez De Thou et Colbert. ⁹⁰

-**Rudimenta linguae arabicae**; ed. Erpenius. Leyde, typ. Erp., 1628. C'est la 2eme édition de cet ouvrage, paru en 1620 et réédité à Paris en 1638. C'est une version un peu abrégée de la grammaire de 1613. Elle comporte , dans cette version, une introduction de 7 pages, prodiguant des conseils pour l'apprentissage de l'arabe.

-Gram. arab. ou **Ajûrrumîya** ; ed. Obizino. Rome, typ. prop. fide, 1631. C'est une nouvelle version bilingue, avec des références aux grammairiens arabes et des commentaires faits par le Père Obizino qui enseigne les langues orientales à Rome. (5 occurrences au total)

Cette liste doit être complétée par celle contenue dans les *Dictionaria, Lexica et Vocabularia*. Dans les *Hebraïca et chaldaïca linguae*, un titre rencontré chez Samuel Petit, le **Lexicon pentaglotton**.. de Schindler de 1612. Enfin dans les *Dictionaria Arabica...*, deux titres : le **Thesaurus linguae...** du Père Giggeo, en 1631 (voir S. Petit) et une **Bibliotheca sacra canticorum et carminum arabicorum...** de Peter Kirsten, éditée à Breslau. Il s'agit en fait des **Decas sacra canticorum...** parus en 1609 et qui

⁸⁹ *Idem*, p.202

⁹⁰ *Ibid.*, p.203

ne sont mentionnés que chez De Thou. Cet ouvrage est composé d'extraits de l'Ancien Testament et d'un alphabet arabe.

A ces livres de langue, il faut ajouter un ouvrage de littérature, le **Locmani fabulae** d'Erpenius dans son édition de 1615.

Ces énumérations un peu fastidieuses permettent de voir la richesse en impressions arabes de la bibliothèque de De Thou. On y trouve en effet l'essentiel de ce qui est paru au moins jusqu'à la mort de ce dernier. Il y manque seulement les livres traduits à la fin du XVI par le Père Eliano qu'on n'a trouvés nulle part. Autre absence, celle de la **Doctrina christiana** traduite de Bellarmin dont la 1^{ère} édition, datant de 1613, aurait pu s'y trouver. Dans le domaine de la langue, on a un échantillon pratiquement exhaustif de la production. Un article de Gérard Duverdière⁹¹ montre ses liens avec l'ambassadeur auquel il était lié par alliance

A. Coran s'étonnait de trouver le domaine historique un peu sous-représenté par rapport à la théologie ou les belles lettres. Les parties historiques touchant le monde oriental se composent respectivement de 20 titres pour l'*Historia Turcica*, 10 pour l'*Historia Persica*. L'*Historia Africana et Saracenicam* couvre une page et demie. On ne trouve étonnamment aucun livre arabe dans ces chapitres, pas même à notre grande surprise, l'**Historica saracenica**, présente dans 13 catalogues sur 17. Il faut se reporter à la fin du volume dans les *Libri Incompacti* et dans l'index alphabétique pour découvrir deux livres postérieurs à De Thou, édités à Oxford par Pocock, le **Specimen historiae arabum** (= **Lam' min akhbâr al-'arab**) de 1650 et l'**Historia compediosa dynastiarum** (= **Târîkh mukhtasar al-duwwal**). Le premier est une édition d'une histoire des arabes, avant et après l'islam, écrite par Yûhannâ Gregorius Abû al-Faraj Barhebraeus aussi connu sous le nom d'Ibn al-'Ibrî (1225-1286), patriarche melkite d'Alexandrie. Le

⁹¹ Du livre religieux à l'orientalisme. In : *Le livre et le Liban, op. cit.* p. 159-171

second, du même auteur parait en 1663. Il faut y ajouter la **Geographia Nubiensis** dans sa version arabe de Rome en 1692 et sa traduction latine de 1619.

Les sciences et les arts représentaient à eux seuls près du quart des entrées du catalogue de 1617. Qu'en est-il pour l'arabe où les impressions furent très limitées mais où de nombreuses traductions latines avaient été imprimées aux XV et XVIe siècles ?

En philosophie était soulignée , pour l'inventaire de 1617, la présence écrasante d'Aristote. Dans celui de 1679, dans les *Philosophi veteres* les *Aristoteles* occupent 15 pages contre 2 réservés aux philosophes arabes, soit six titres traduits de l'arabe en latin. On trouve:

*Averroès 92

- **In omnis Aristotelis**, ed. J. Mantino. Venise, 1575, 12 vol.. Il s'agit du **Sermo de substantia orbis** et d'autres traités de l'auteur publiés à la suite d'Aristote.⁹³

-**in Liber Platonis De Republica**. S.l.n.d.

Le travail fondamental de traduction dans l'Espagne du XIIe siècle se concentra sur Aristote. La réputation d'Averroès (=Ibn Rushd 520/1126-595/1198) fut immense tant en philosophie qu'en médecine. Son principal apport philosophique consiste dans ses commentaires du corpus aristotélicien. Nous le trouvons entre toutes les collections 9 fois cité, dont 5 en philosophie et le reste en médecine. Les éditions ne sont jamais postérieures à la moitié du XVIe siècle.

*Avicenne

- **Opuscula**.

Avicenne (=Ibn Sîna 375/985-428/1037) fut de loin l'auteur le plus traduit en latin pour ses innombrables ouvrages tant en médecine

⁹² J. VERNET, *op. cit.*, p.61-65

⁹³ HOUZEAU, *op. cit.*, p.476, n°1245

qu'en philosophie. C'est de loin, l'auteur que nous trouvons le plus représenté plus de 30 occurrences)

*al-Fârâbî (256/870-339-950)

-**De intelligentiis**. Ces deux auteurs semblent dans un volume commun , hypothèse vérifiée dans le catalogue de Le Tellier, qui mentionne seulement *Vetus editio*

*al-Kindî (m. 260/873)

-**Philosopha de gradibus rerum**. Argentori, 1532.

En ce qui concerne les mathématiques, A. Coron rapporte qu'en 1584-1585, De Thou se passionnait pour leur étude, il réunit alors toutes les éditions de 1533 à 1585 de la traduction de la **Géométrie** d'Euclide en grec et en latin puis celle en italien de 1586. Selon lui, il n'acheta aucune édition sortie postérieurement . Nous avons pourtant trouvé la version arabe d'Euclide, imprimée à Rome en 1594, à coté des 13 autres titres du mathématicien.

L'astronomie est elle aussi remarquablement desservie (141 titres dont 48 d'astrologie, en 1617). Le pourcentage important de traductions arabes montre la renommée que ce peuple avait acquise :L'optique est représenté avec un titre d'Almazenis.(=Ibn al-Haytham)⁹⁴

3 oeuvres en astronomie (**De scientia stellarum**/Albategnius ⁹⁵; **Compendium de rudimentis astronomiae**/ Alfragani et **De astronomia**/Geber filius Affla ⁹⁶) et 10 auteurs cités en astrologie

⁹⁴ C'est la déformation du nom latin Alhazen donné à Ibn al-Haytham, auteur d'un grand traité d'optique, publié pour la 1ère fois à Bâle en 1572. Il s'agit de cette édition. Voir J. VERNET, *op.cit.*, p.165 et HOUZEAU, *op. cit.*, n°1180

⁹⁵ C'est al-Battânî, m. 244/877, astronome auteur de Tables qui ont exercé une grande influence en Occident, jusqu'au XVIIe. J.VERNET, *op. cit.*,p.150-1

⁹⁶Jâbir b. Afflah, astronome, traduit par Gérard de Crémone

: Abenragel⁹⁷, Albumazar⁹⁸, Albohazen⁹⁹, Almanzor¹⁰⁰, Messahalâh, Omar Tiberiadis¹⁰¹, Bethem¹⁰², Zahelis¹⁰³, Alcabitius¹⁰⁴, et Abraham Judaeus¹⁰⁵. En est par contre absent l'ouvrage arabe de Christmann de 1590 **Chronologica et astronomica...**

La médecine est elle aussi bien représentée. Elle totalisait 226 entrées en 1617. En 1679, elle couvre 55 pages dont vingt entrées traduites de l'arabe auxquelles il faut rajouter deux ouvrages en arabe. L'édition arabe du **Canon** d'Avicenne fut imprimé à Rome en 1593 et elle constituait, selon D.Jacquart et F. Micheau, l'événement le plus marquant dans les éditions occidentales d'Avicenne bien qu'elles constatent qu'il intéressait d'avantage les orientalistes que les médecins.¹⁰⁶ La deuxième était celle de Peter Kirsten en 1609 du Livre II du Canon d'Avicenne.

Gabriel Naudé dans son **Advis pour dresser une bibliothèque** en 1627 ne déclare-t-il pas :

(Il faut) y mettre tous les vieux et nouveaux Auteurs dignes de considération, en leur propre langue et en

⁹⁷ 'Alî Abenragel ou Albohazen (= 'Alî b. Abî Rijjâl, m. c.439/1047). C'est l'astronome qui est l'auteur d'une des oeuvres les plus idéologiquement importantes. Traduit par Platon de Tivoli (7 entrées). Voir J. VERNET, *op. cit.*, .219-21 et 92

⁹⁸ C'est Abû Ma'char, m. en 275/888, également astrologue. Voir, *idem*, p.78-80

⁹⁹ voir note 92

¹⁰⁰ Non identifié (6 entrées)

⁹⁶ C'est le nom d'un astronome, traduit par Jean de Séville, Ibn al-Farrukhân al-Tabarî, m. c.840. Voir, *ibid*; p.162

¹⁰² Voir note 90

¹⁰³ C'est al-'Imrânî, m. en 955

¹⁰⁴ Il s'agit d'al-Qabisî. Voir *ibid*. p.162

¹⁰⁵ m. en 1136

¹⁰⁶ D. JACQUART et D.MICHEAU, *op. cit.*, p.154.

l'idiome duquel ils se sont servis, les Bibles et Rabins en Hébreu, les Pères en Grec et en Latin, Avicenne en Arabe, et aussi leurs meilleures versions Latines, Françaises ou telles qu'on les pourra trouver : ce dernier pour l'usage de plusieurs qui n'ont pas la cognoissance des langues étrangères et le premier d'autant qu'il est bien à propos d'avoir les sources d'où tant de ruisseaux coulent en leur propre nature sans art ni déguisement, et que de plus certaine efficace et richesse de conceptions se rencontre d'ordinaire en iceux qui ne peuvent retenir et conserver son lustre que dans sa propre langue, comme les peintures en leur propre jour; pour ne rien dire de la nécessité que l'on en peut avoir de la vérification des textes et passages qui sont ordinairement controversés ou révoqués en doute.

Nous trouvons les traductions en médecine de 11 auteurs qui furent parfois excessivement difficiles à identifier, vu les déformations des noms :

- Avicenne : cinq oeuvres
- Rhazès : trois (=al-Râzî m. en 313/925)
- Averroès : une
- Albucassis : 3 (=Abû al-Qâsim b. 'Abbas Zahrâwî, m. en 1009)
- Albengnefit : 2 (= Ibn Wâfid m. en 467/1074)
- Alchindus : un
- Heben Mesue : un
- Byngezla : un (=Ibn Jazla)
- Joannis Damascène : un

Deux titres figurent en alchimie, l'un attribué à Geber et Avicenne, l'autre à Geber seul.

La bibliothèque contenait en outre des manuscrits, on y a relevé cinq titres, trois traductions latines et deux textes arabes:

-**Avicenna** trad. par Gérard de Crémone, 1313.

-**Mahometus Alcoranus et alia ad illam sectam spectantia.** Lat.

-**Tractatus Avicennae, Argazeli et aliorum Arabum, de variis philosophiae**

-**Alcoranus** arab.

-**Tria volumina arabica**

On voit donc que sur le plan de la diversité la bibliothèque de De Thou en arabe, est d'une grande richesse et qu'on y retrouve sensiblement les mêmes caractéristiques que pour l'ensemble de sa collection.

CHAPITRE IV : DEUX COLLECTIONS CATHOLIQUES

1 Pierre Seguier (1588-1672)

Grand collectionneur, humaniste, bibliophile, il fut président au Parlement de Paris et posséda une des bibliothèques les plus importantes de son époque.¹⁰⁷ Issue d'une collection familiale, son développement fut contemporain de l'accession de Pierre Séguier à des fonctions ministérielles entre 1663 et 1672. Après avoir été Conseiller au Parlement, il en devint Président. Son soutien sans failles à Richelieu, puis à Mazarin, lui permit d'être nommé Chancelier de France pendant de longues années. Renommé comme ami et protecteur des arts, il faisait partie d'une génération qui plaçait les manuscrits au dessus des imprimés et envoya, avant Colbert, des missions vers l'Orient à la recherche de manuscrits grecs dès 1642. Un inventaire fait en 1664, montre le classement définitif des livres qui sont alors estimés autour de 24 000; le second fait à sa mort en 1672, les évalue à 30 000 environ. Deux bibliothèques lui sont alors supérieures en nombre, celles du roi et de Mazarin. La sienne compte alors environ 4000 manuscrits, en grande majorité grecs, les autres langues étant de simples curiosités.

Après sa mort, sa bibliothèque passa en héritage dans la famille qui laissa les manuscrits se disperser tandis que les imprimés partaient à la Bibliothèque du Roi, jusqu'à ce qu'un petit neveu, Henri-Charles Du Cambout de Coislin, recueille les manuscrits et les lègue à Saint Germain des Prés en 1731. Le catalogue, établi par Montfaucon en 1715, ne comprend que des manuscrits grecs.

Le catalogue des imprimés est édité en 1685, à Paris, chez André Cramoisy. Il est de 268 pages et les entrées n'y sont pas numérotées. Il comporte 27 titres arabes avec des dominantes bien

¹⁰⁷ Y. NOXON, La bibliothèque du Chancelier Séguier, *In* : *Histoire des bibliothèques...*, *op. cit.*; p.147-155

marquées et présente des différences avec les précédentes bibliothèques.

On peut d'abord noter l'amplitude des dates répertoriées ; les livres se répartissent de façon assez régulière entre le XVI^e et 1671, date de la mort de Séguier et date (supposée) du dernier ouvrage en arabe. On note une prédominance certaine des ouvrages de religion (12 titres), suivis par ceux de langue (9). Cette bibliothèque a fait l'objet de sondages sur la répartition des titres en 1672, et nous utiliserons ces données comme pour De Thou, à titre de comparaison.

Les ouvrages de théologie représentent 31% du chiffre total. Rien d'étonnant pour le XVII^e où toutes les études témoignent du nombre important de livres publiés en ce domaine et conservés dans les bibliothèques de particuliers. On peut dégager les quelques grands traits caractéristiques de ces livres religieux.

La particularité de la collection du chancelier est de recèler un nombre impressionnant de Bibles en éditions grecques, latines, hébraïques ou bien modernes. Les ouvrages arabes n'y font pas exception puisqu'on trouve classés dans les Ecritures Saintes sept ouvrages qui se décomposent ainsi :

* Bibles :

-**Polyglotte** sous la dir. de Le Jay, publiée à Paris par A. Vitray en 10 volumes, en 1645.

-**Polyglotte** sous la dir. de Brian Walton, parue à Londres en 6 volumes en 1657. Elle s'accompagne d'un dictionnaire, terminé en 1669, dont Edmond Castell est l'auteur et qui est un chef d'oeuvre d'érudition, , le **Lexicon heptaglotton**. La Polyglotte de Walton, fut , dès sa parution, l'instrument de référence qui fit sombrer dans l'oubli le travail de Le Jay . Dans son **Manuel du libraire et de l'amateur de livres**, Brunet au XIX^e siècle insistait sur la différence de prix entre ces deux polyglottes, les prix de la première baissant tandis que ceux de la seconde montaient.

C'est la premier catalogue dépouillé où ces Bibles polyglottes apparaissent.

-**Biblia arabica et latina**, fol., S.l.n.d. On peut supposer qu'il s'agit là de la traduction faite à Rome en 1671 de la Vulgate. Après s'être efforcés pendant de longues années d'établir un texte biblique basé sur la consultation de nombreux manuscrits, on revint avec cet ouvrage à l'orthodoxie la plus pure.

-**Psalterium Hebraeum**,ed. Justianini; Gênes, 1516.

-**Liber psalmodum**, ed. Sionite, Rome, 1614.

*Evangélistes

-**Evangelia quatuor** dans son édition arabe de 1590 la réédition bilingue de 1591 ou 1619 (la date mentionnée de 1599 ne peut être juste)

Les autres ouvrages religieux sont fortement marqués par l'engagement religieux de la Contre Réforme ou la polémique. Imprimés à Rome ou à Paris, ce sont surtout des livres polémiques. Le livre le plus significatif est un livre de controverse la **Doctrina Christiana** écrite en italien par un cardinal jésuite et qui fit fureur au XVII^e siècle. ¹⁰⁸ Traduit en toutes les langues, il le sera aussi en arabe. Ce livre, plusieurs fois réédité, (en 1627 et 1642 à Rome, en 1635 à Paris) comprend dans son édition de 1613 (Rome, typ; Savariana) deux versions dont une entièrement en arabe, destinée à être diffusée chez les Chrétiens du Levant.. La traduction en a été faite par Scialac et Sionite qui y ont ajouté des remarques sur les Eglises d'Orient. L'édition bilingue joue toujours un rôle pédagogique et peut servir à connaître les différences qui existent entre les Eglises. On en trouve chez Séguier deux exemplaires, l'une des versions romaines de 1613 et une autre sans lieu ni date. C'est aussi à la polémique et à l'esprit missionnaire qu'on peut rattacher les deux ouvrages qui suivent ; Le premier, paru en 1637 à Rome, dû au

¹⁰⁸ *Le livre et le Liban, op.cit.*, p.244,274-275

Père Guadagnoli **Responsio ad objectines Ahmed...**(= **Ijâba ilâ Ahmad...**) est une apologie du christianisme catholique qui s'adresse à un Persan, répondant lui-même aux objections contre l'islam faites par un père jésuite...Le second ouvrage est un catéchisme dont l'auteur n'est autre que Richelieu. Ce livre, traduit par Juste de Beauvais, sous le titre **Kitâb ta'lîm al-masîhî** est imprimé en 1640 à Paris. Il est destiné à être distribué par les missionnaires en Orient.

Nous traiterons rapidement les ouvrages de langue, tous ces ouvrages ayant été vus précédemment. Hormis les deux ouvrages sur les langues orientales de Cajetano en 1596 (France) et celui de Schindler (Allemagne) en 1612, on ne trouve que trois ouvrages provenant des Pays-Bas. Ce sont tous deux des ouvrages de référence la **grammaire** d'Erpenius de 1613 , le **lexicon arabicum** de Golius et un **Alphabetum arabicum** imprimé à Leyde en 1617 dont l'identification est problématique (voir discussion , Samuel Petit). On trouve également une impression due à Vitré en 1635, le **Linguarum orientalium...**

Dans ce domaine de la langue, c'est l'Italie avec sa très catholique et normative typographie de la Congrégation Sacrée pour la Propagande de la Foi qui fournit tous les ouvrages grammaticaux, la grammaire du Père Obizino de 1631, le dictionnaire de Giggeo de 1632, un **Thesaurus syro-latino-arabicus**, écrit encore par le père Obizino en 1636. S'y ajoute en 1639 une nouvelle méthode d'enseignement de 1082 pages la **Fabrica linguae arabicae...**(= **Binâ al-lugha...**) qui montre là aussi la prédominance de l'Italie.

Dans le domaine savant, les choix sont moins marqués idéologiquement. L'histoire est représentée par trois volumes ; l'**Historia saracenica** de 1625 et le **Specimen historiae arabum** d'Oxford de 1650, dont nous avons déjà parlé. S'y ajoute une vie de Tamerlan **Vitae et rerum gestae Timuri** , imprimée à Leyde chez les Elsevier en 1636, écrite par Ibn Arabshah et éditée par Golius. La traduction de ce texte en français par Pierre Vattier, date de 1645 mais nous ne l'avons jamais trouvée citée.

En médecine, quatre éditions d'Avicenne figurent dont l'édition en arabe de la Médicéenne. Sont présentes en latin :

- Opuscula**, s.l.n.d
- Liber canonis et alia opera**, Bâle,1556.
- Canonis medicina**, liber 2, Lavanius, 1658.

On finira sur trois publications à caractère érudit :

-il est fait mention d'un livre publié à Rome en 1584. Une seule édition porte cette date. C'est le **Kitâb al-bustân fî ajâ'b al-ard** , le livre du jardin des merveilles de la terre, publié par la typographie des Medicis . Cet ouvrage est rarissime et actuellement il n'en existe que trois exemplaires répertoriés à Londres, Florence et Venise.¹⁰⁹

-**Synopsis propositarum sapientiae Arabum philosophorum**, ed.Echellensis, Paris, Vitray, 1641. Texte bilingue. Le traducteur veut montrer au public savant la connaissance du monde qu'ont les Arabes.

-**Porta Mosis (=Bâb Mousa)**, ed. E Pocock. Ce sont six exposés théologiques et philosophiques d'Ibn Maymûn, avec leur traduction en latin. Ces textes sont écrits en arabe mais avec des caractères typographiques en hébreu.

Il est également signalé deux ouvrages hébraïques et un arabe, sans titre , ni lieu, ni date.

2 Le Tellier

Charles-Maurice Le Tellier, prélat français, naquit à Turin en 1642 et mourut en 1710.¹¹⁰ Destiné par son rang à l'état ecclésiastique, il parcourut, après avoir pris les ordres, l'Italie, la

¹⁰⁹ BALAGNA, *L'imprimerie...op.cit.* p.35.

¹¹⁰ *Nouvelle biographie ... op.cit.*

Hollande, l'Angleterre et il en rapporta un grand nombre de livres précieux. Devenu évêque de Reims en 1671, il se signala par la virulence de ses positions contre les ultras-mondains et les jésuites. Il est souvent ,dans les mémoires de son temps, présenté sous un jour défavorable. Il avait, paraît-il, les manuscrits orientaux en aversion et c'est lui qui suggéra à la Cour (il était l'oncle de Louvois) d'arrêter les recherches. Galland , alors en mission au Levant, ne put ainsi faire l'acquisition d'un livre fort rare, le Mirkhond. ¹¹¹

Le Tellier fait publier en 1693 le catalogue de ses livres, imprimé à la Typographie royale. En 1700, il fait don de la plupart de ses manuscrits, dont certains fort précieux, venant d'Orient à la Bibliothèque du roi. Selon F. Bléchet, la bibliothèque fut grossie des apports de celle d'Antoine Faure et du père du possesseur. Elle fut surtout enrichie par ses nombreux voyages en Europe. Les imprimés furent légués à l'abbaye Sainte Geneviève vers 1710 .¹¹²

Le catalogue est ordonné selon le classement méthodique, à l'intérieur de chaque domaine et dans chaque sujet, les livres sont répartis par format. Les entrées ne sont pas numérotées mais le catalogue est composé de 539 pages. On y trouve 21 titres en arabe. Contrairement à ce que nous avons vu précédemment, il y a très peu d'ouvrages de langue dans cette collection, la majorité des livres étant constituée par des titres en théologie. Les sciences, particulièrement dans les traductions et la philosophie, y sont également assez représentées. Les livres arabes s'étalent entre 1516 et 1672.

Les ouvrages de religion se divisent en deux catégories ; d'une part les Ecritures Saintes en versions arabes ou polyglottes,

¹¹¹ Lettre de Galland du 21 mars 1701, citée par OMONT, *op. cit.*, 202-203

Voir aussi, ABDEL-HALIM, *op. cit.*, p.75

¹¹² F.BLECHET, *op. cit.*, p.66

d'autre part l'histoire des Eglises Orientales. Comme chez le Chancelier Séguier, on peut remarquer l'absence d'oeuvres de Guillaume Postel sans doute trop sulfureux.

Dans la première série, on trouve les grands textes polyglottes de l'Écriture Sainte, soit les deux **Bibles** de Paris et de Londres (la seconde est bien accompagnée du **Lexique heptaglotte** de Castell), le **Psaltérium** de Giustanini de 1516 et l'**Evangelia quatuor** dans sa version bilingue de 1591. Les écritures comprennent aussi des éditions hollandaises du début du XVII^e arabes; ce type d'ouvrages (les Épîtres par exemple), ne fut jamais imprimé à Rome ou à Paris, seuls les Protestants s'attachèrent à l'étude propre des textes; ainsi l'**Épître à Jean** éditée par Bedwell (voir De Thou) et imprimée par Rapheleng en 1612, l'**Épître de Paul aux Romains** en 1615 et le **Nouveau Testament** d'Erpenius en 1615.

Un deuxième groupe est constitué par un ensemble de trois livres, autour d'Euty chius, patriarche d'Alexandrie qui relèvent à la fois de l'histoire et de la théologie. Le premier texte des **Annales**, édité à Londres en 1642 par John Selden et que nous avons rencontré chez De Thou, relate l'histoire des origines de l'Église melkite. En 1658, Pocock en donne une nouvelle version avec sa traduction latine **Contextio gemmarum...** (=Nazm al-jawhar...), complétant ainsi le travail de Selden.

En 1661, Echellensis attaque l'ouvrage anglais en publiant à Rome **Euty chius, patriarcha Alexandrinus vindicatus... sive responsio ad Joannis Selden**. Estimant en effet que l'édition anglaise remet en cause la conception catholique de la papauté, l'érudit maronite base son argumentation sur les textes orientaux.¹¹³

La langue n'est représentée que par un seul ouvrage, il s'agit de la 1^{ère} édition publiée à Leyde des **Rudimenta...** d'Erpenius

¹¹³ J. BALAGNA, *L'imprimerie... op.cit.*, p.83

en 1620. On trouve également un livre sur les langues orientales de Brian Walton sans doute en latin **Dissertatio de linguis orientalibus...**

Pas de livre de littérature mais plusieurs de philosophie : le **Synopsis propositarum..** d'Echellensis , édité à Paris en 1641 (voir Séguier) et un ouvrage de la fin du siècle, paru en Angleterre en 1671 et édité par Pocock. Ce **Philosophus autodactus...**(= **Hayy ibn Yaqzân**) est un conte philosophique de l'andalou Ibn Tufayl, mort à Marrakech en 1185.

On trouve également deux volumes de traduction des philosophes arabes anciens; le premier , s.l.n.d, regroupe des oeuvres d'Avicenne et d'al-Fârâbî; le second imprimé à Rome en 1539 est un commentaire de Platon par Averroès.

Le domaine de l'histoire est assez fourni (22 entrées en *Historia saracenica et turcica*) qui mêlent textes arabes , traductions en latin et commentaires. En arabe, trois titres dont l'**Historia saracenica** qui semble ici en double exemplaire et le **Specimen historia arabum** de 1650 (voir De Thou). Un nouvel ouvrage apparaît : c'est une **Historia orientalis** , parue en 1672 à Oxford, composée comme les livres de 1650 et de 1663 d'extraits d'Abû-al Faraj Ibn al-'Ibrî. En traduction, on rencontre pour la 1ère fois, un livre dû à Echellensis, le **Chronicon orientale**, édité en 1651 puis en 1685.

C'est dans cette partie qu'on trouve les livres sur la religion musulmane dont la traduction française du **Coran** de 1643. et la traduction de Bibliander jointe à un **Testament de Mahomet** (voir Segulier), édité par Fabricius à Rostoch. Cet éditeur fit paraître aussi des livres en arabe.

Nous finirons avec les sciences, représentées surtout par des traductions. En médecine, un seul ouvrage : une édition d'oeuvres choisies d'Avicenne éditée à Venise en 1608 qu'on retrouve chez Colbert. En astronomie et astrologie, 5 ouvrages comportent des

auteurs partiellement ou totalement arabes ; parmi eux les **Chronologica et astronomica elementa** de Christmann en arabe. Les auteurs arabes cités en latin sont : Hermes, Bethem, Almanzor, Zachaelis, Messahalah, Omar, Alpetragus, Aomar...

CHAPITRE V : LA BIBLIOTHEQUE DE DEUX ERUDITS

1 L'orientaliste Thévenot

Avec la collection de Melchisedech Thévenot (1620-1692), nous quittons le domaine des grandes bibliothèques pour nous replonger dans le monde des érudits orientalistes. ¹¹⁴

Né à Paris vers 1620, il eut, dès sa jeunesse la passion de l'étude et des voyages. S'il n'alla jamais plus loin que l'Europe, sa connaissance des langues orientales, ses multiples échanges avec des voyageurs en pays lointains, les mémoires qu'il avait acquis d'eux, ¹¹⁵ qu'il traduisit et publia en français ainsi que ses multiples connaissances en sciences, en langues ou en géographie font de lui un savant de très grand talent.

Il fut en relation avec de nombreux savants et voyageurs qu'il réunissait chez lui, et fut un membre très actif de l'académie Montmaur, à l'origine de l'académie des Sciences. Il publia plusieurs **Recueils de voyages**. Il lisait les manuscrits en cinq langues (arabe, persan, turc, syriaque et hébreu). Garde de la Bibliothèque royale à partir de 1684, il fut démis de ses fonctions en 1691 par Le Tellier, l'archevêque de Reims dont nous venons de dépouiller le catalogue. A. Galland lui servit de secrétaire entre 1688 et 1692, date de sa mort et exécuta pour lui plusieurs traductions de l'arabe et du persan. Le catalogue fut dressé de son vivant par Galland et, dans l'avertissement qui le précède, Thévenot s'en explique ainsi:

Sur la fin de 1684, il plut au Roi de me donner la garde de la bibliothèque et de ses Estampes. M de Louvois qui me le déclara me dit en même temps qu'il savait que j'avais beaucoup de livres, que je ne devais plus avoir d'autre Bibliothèque que celle du

¹¹⁴ ABDEL HALIM, *op. cit.*, p.82-3

¹¹⁵ HOEFER, *op. cit.*

*Roi, et que Sa Majesté prendrait de mes livres ce qui ne se trouvaient point dans sa Bibliothèque. On fit un extrait de ces livres de ma bibliothèque, je crois pouvoir dire qu'il y en a bien **trois mille, si l'on compte les manuscrits**, qui au jugement des personnes qui s'y connaissent sont excellents pour l'histoire des orientaux, pour la Géographie de l'Asie et pour l'histoire naturelle qui sont les sujets principaux sur lesquels les Savans ont toujours souhaité d'avoir les écrits de ces Nations.*

A sa mort, cette précieuse collection, comprenant de magnifiques manuscrits orientaux, fut d'abord vendue à des libraires, puis rétrocédée au Roi en 1712. Galland hérite ainsi de quelques volumes manuscrits en paiement de dettes que lui devaient les héritiers de Thévenot .

Le catalogue, édité par F. et P. Delaulne, sépare imprimés et manuscrits ; il est classé par langues et le sous-classement se fait par format. Il comporte 293 pages. Le nombre total d'imprimés s'élève, d'après nos calculs, à environ 3500 titres, tandis que celui des manuscrits atteint pratiquement 900. Pour les imprimés, l'arabe n'occupe qu'un pourcentage extrêmement minime avec 35 entrées (soit 1% du total, l'ensemble des langues orientales atteignant 12%) alors que les manuscrits avec un nombre de 142, totalisent 16% du chiffre total. Les langues orientales (c'est-à-dire l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc) atteignent à elles seules 36% . Seule la langue arabe a été dépouillée.

Les imprimés arabes, qui sont plus d'une trentaine, sont répartis sur une tranche chronologique de moins d'un siècle (1590-1671) et plus de la moitié est postérieure à 1630. En ce qui concerne les lieux d'édition, on constate un nombre assez proche d'impressions italiennes et hollandaises (12 et 11 entrées) ainsi que la place grandissante de l'Angleterre (7 entrées). La France n'est présente qu'avec deux titres et l'Allemagne est totalement absente. L'examen des imprimeries, lui aussi, est révélateur. Pour l'Italie, 4

éditions de la typographie Médicéenne, la seule à avoir édité des textes profanes. Les presses de la Propagande de la Foi, en revanche, connues pour leur intransigeance doctrinale, ne sont présentes que par leurs ouvrages de langue.

En ce qui concerne la répartition par domaine, il règne une certaine diversité : 13 titres en langue , matière prédominante - ce qui n'a rien d'étonnant lorsque l'on sait que Thévenot lisait les manuscrits arabes dans leur langue- 9 en théologie, 5 en histoire et géographie, 3 en sciences et 1 en littérature et philosophie. Cette collection, par son encyclopédisme, reflète bien la multiplicité des centres d'intérêt de son possesseur, à la fois passionné par les langues, les sciences et les voyages.

Regardons de plus près le contenu par matières . La théologie privilégie les textes originaux par rapport aux oeuvres polémiques. Ainsi, seuls trois d'entre eux, sont imprimés en Italie: le premier est l'**Evangelia quatuor**, publié par les presses des Médicis dans son édition entièrement arabe de 1590. Le second, est un ouvrage d'histoire ecclésiastique qui se rapproche des deux éditions anglaises d'Eutychius de 1642 et 1658, présentes dans la collection, (voir Le Tellier). Il s'agit d'un résumé en trois volumes de plus de 1500 pages en arabe des **Annales ecclésiastiques**, écrites à la fin du XVI par Baronius.¹¹⁶ Elles connurent un certain succès et Scaliger, quoique protestant, les reconnaissait comme dignes d'être lues. Le dernier est le **Liber psalmodum** de 1614 de la typographie savarienne. En provenance de Leyde, on trouve l'**Epître à Paul** de 1614 et le **Nouveau Testament** de 1616.

Les ouvrages en langue sont nombreux : 3 dictionnaires (**Lexicon arabicum** de Rapheleng de 1613 ; le **Thesaurus linguae** de Giggeo de 1632; le **Thesaurus** trilingue de Novaria de 1636 ; la **Fabrica della lingua** du père Silesia de 1639), des grammaires : la **grammaire maronite** de Paris de 1616, l'**Ajûrrumîya** d'Erpenius de 1617 à Leyde, les **Institutiones linguae arabicae....** de

¹¹⁶ BALAGNA, op.cit. , p. 80

Marteletto à Rome en 1620, l'*Ajûrumiya* de 1631, la réédition de cette dernière en 1636 à Leyde. Deux nouveaux titres apparaissent : une **Grammatica arabica** éditée par Wasmuth à Amsterdam en 1654 et, en 1656, une réédition par Golius de la grammaire d'Erpenius, enrichie de textes choisis : **Arrabicae linguae Tyrocinium**. Une **Giarumia** enfin, est citée sans lieu ni date ; tous les titres d'Erpenius étant répertoriés ensemble, on peut supposer qu'il s'agit de la version romaine de 1592. Est présent également le **Linguarum alphabetum alpha** de Paris , publié en 1635.

En littérature, les **proverbes** d'Erpenius de 1614 et le **Carmen Tograi**, publié à Londres en 1661 avec sa traduction latine. Ce poème avait été écrit au XIIe siècle par al-Tughra'i, sous la dynastie turque des Seljoukides, et était destiné aux non-arabes. En philosophie, le **Philosophus autodidactus** de Londres (voir Le Tellier).

En sciences, on citera les ouvrages d'Avicenne et d'Euclide dans leur unique édition des Médicis. Un nouveau titre est apparu en astronomie , c'est une nouvelle version des **Elementa astronomica** d'al-Farghânî, éditée à Amsterdam par Golius en 1669.

En histoire et géographie , on observe une concentration des mêmes titres ; **Historia saracenica**, **Geographia Nubiensis**, **Vita Timuri**, **Historia dynastiarum**. Nous avons déjà vu tous ces ouvrages...

Les manuscrits arabes, comme nous l'avons dit, sont au nombre de 142. Nous n'en ferons pas la liste détaillée mais l'on pourrait, par des recherches, les identifier dans les catalogues de la Bibliothèque Nationale . Nous montrerons simplement comment ils se répartissent et ferons quelques constatations.

- 32 concernent la religion musulmane
- 31 l'histoire
- 19 la théologie chrétienne
- 16 en médecine

- 13 en langues
- 7 en astronomie
- 5 en littérature
- 5 en géographie
- 4 en sciences naturelles
- 4 en sciences occultes
- 4 divers
- 3 en mathématiques
- 3 en sciences militaires
- 2 en technique
- 1 en philosophie

Le titres donné pour chaque manuscrit peut prendre plusieurs formes : soit une indication sur le sujet (*Des préceptes et des cérémonies de la vie mahométane*), soit le genre auquel il appartient (*livre d'Eglise arabe et syriaque*), soit enfin le titre exact et l'auteur. Les identifications sont ainsi loin d'être chose aisée.

Au niveau de la répartition par grands domaines, il faut noter l'importance du secteur histoire. Nous avons déjà vu dans la première partie, combien, au fur à mesure qu'on avançait dans le temps, les missions devenaient plus ciblées et la place grandissante qu'elles accordaient à ce sujet.

Nous finirons par une remarque sur deux ouvrages qui figurent dans cette liste. On sait qu'Antoine Galland exécuta deux traductions à partir de ces manuscrits alors qu'il était secrétaire de Thévenot . La première est celle de la **Géographie** d'Abû al-Fidâ dont Thévenot s'attribue ici la paternité . Cet auteur arabe du XIIIe siècle était connu pour sa géographie et son histoire universelle. Sa popularité, parmi les érudits du XVIIe siècle, dépassait celle de tout autre savant oriental.

Le deuxième texte est le **Des médicaments simples, c'est à dire des plantes, des drogues etc** par Ibn Beitar. Galland, dans sa lettre du 21 mars 1701, y fait allusion

"L'Ebn Beitar dont je me suis servi pour en faire la traduction latine ...m'est demeuré entre les mains avec d'autres manuscrits orientaux de la bibliothèque de M Thévenot... 117

On ne retrouve cependant pas ce manuscrit dans l'inventaire après décès qui fut fait à la mort de Galland en 1715 et qui donne les titres de 17 manuscrits orientaux. L'auteur auquel il est fait allusion est Ibn al-Baytar (m.646/1248) qui écrivit un traité de pharmacopée. Ce livre présente un grand intérêt car, contrairement à de nombreux auteurs scientifiques arabes, il ne fut pas traduit au Moyen-Age quoiqu'il connut une large diffusion en Orient. En effet, le mouvement de traduction très actif au XIe et XIIe siècles, ignora des auteurs plus tardifs du XIIIe siècle.¹¹⁸ Pourtant cette traduction ne fut jamais publiée.

Cette collection pourrait faire l'objet d'autres travaux complémentaires. D'abord l'identification des manuscrits, ensuite une comparaison de leurs titres avec ceux des imprimés. Il serait alors important de voir à quels usages étaient réservés les manuscrits chez ce savant et comment il les avait acquis.

2 Emery Bigot

Cet érudit naquit à Rouen en 1626 dans une famille de magistrats et mourut en 1689. Son père, doyen à la Cour des aides de Normandie lui laissa une fortune considérable, dont la partie la plus intéressante consistait en une bibliothèque constituée de 6000 volumes dont 500 manuscrits. Ce riche dépôt s'accrut entre ses mains et fut vendue en juillet 1706. Bigot consacra tout son temps à l'étude des belles lettres et ses nombreux voyages le mirent en

¹¹⁷ OMONT, *op. cit.*, p.202

¹¹⁸ D. JACQUART et D. MICHEAU, *op. cit.*, chap.VIII

rapport avec la plupart des savants de toute l'Europe. On a publié sa correspondance. ¹¹⁹

Le catalogue de la Bibliotheca Bigotiana, publié chez J.Boudot, C. Osmont et Gabriel Martin, est numéroté ; il comporte 15903 numéros et 450 manuscrits. le classement se fait à l'intérieur de chaque format par matières. Les libraires de Paris achetèrent cette bibliothèque en gros et la revendirent au détail.

Cette collection comprend près de vingt titres en arabe et de nombreuses traductions. Nous retrouvons toujours les mêmes titres; seul un ouvrage nouveau apparaît. C'est un livre de philosophie, le **Tabula Cebetis** (= **Lughuz Qabus**), composé par Johann Elichmann, médecin de Silésie, établi à Leyde. Un tableau allégorique de l'existence humaine, attribué à un disciple de Platon avec des personnages symboliques, précède un texte en arabe, en grec et en latin qui prétend donner des conseils sur le bonheur et la réussite...Il fut imprimé à Leyde en 1640.

C'est l'érudition qui prime ici sur la théologie. Celle-ci est réduite à quelques titres qui n'offrent pas une cohérence significative : le **Psalterium** de 1516 qui semble déjà avoir un caractère bibliophilique, l'**Evangelia quatuor** des Medicis, un ouvrage qu'il est seul à posséder la **Passio domini nostri JC** imprimé par Rapheleng à Leyde en 1613 et enfin le **Liber psalmodorum** romain de 1614 . Enfin , un ouvrage de polémique dont nous avons parlé le **Responsio ad objectines Ahmed** de 1637 à Rome. Dans un autre genre l'**Historia Josephi** et la **Porta Mosis**, publiés respectivement à Londres en 1617 et 1655 à Leyde et à Londres.

En langue, même éclectisme : les ouvrages sur les langues orientales de Postel (1538), Cajetano (1596) et Schindler (1610) ; un dictionnaire le **Lexicon arabicum** d'Erpenius ; trois grammaires, deux d'Erpenius (1617 et 1638) et la grammaire

¹¹⁹ *Nouvelle biographie... op.cit.*

maronite de Sionite et Hesronite (1616). En littérature le **Kitâb al-amthâl** d'Erpenius. Là aussi on remarque une présence importante de l'histoire avec 4 titres (**Historia sarecenica** ; et trois titres publiés en Angleterre , (le **Specimen historia arabum** de 1650, l'**Historia orientalis** de 1672). Un titre nouveau apparaît le **Dhikr Khawarismi**, un extrait de la géographie orientale la plus populaire en Europe chez les érudits, celle d'Abû al-Fidâ.

Les ouvrages en sciences et en philosophie, issus de l'arabe, tiennent une large part dans cette collection. Parmi les huit titres d'Euclide, on trouve la version arabe. En physique, un titre d'al-Kindus (= al-Kindî). En philosophie, deux titres d'Averroès. En médecine, on ne trouve pas moins de neuf traductions d'Avicenne, deux d'Almanzor, deux de Rhazès, et une pour chacun des auteurs suivants : Averroès, Alzaharavius (Alfaharavius=al-Fârâbî), Abinscenus (Abengnefit=Ibn Wâfid ?) et Haly Abbas (=al-Majûsî).

En ce qui concerne l'astronomie, l'autre sujet où les Arabes occupent une large place, seul Albumasar (Abû Ma'char) est représenté. Un ouvrage peut ici induire en erreur, c'est le livre du grand orientaliste anglais Gravius (John Greaves), intitulé **Ulugh Beighi Epochae celebriores** , paru à Londres en 1650. Son titre, dans la collection de Bigot figure avec la mention arabe-latin. Or ce livre fut bien écrit à l'origine en arabe, mais il fut traduit et édité en persan. Cette erreur se répète ailleurs à propos d'autres ouvrages d'astronomie, édités par cet auteur en persan.

Bigot avait également de nombreux catalogues de livres et c'est là qu'on a trouvé les deux catalogues de Golius cités au début du chapitre.

CHAPITRE VI : LA BIBLIOTHEQUE COLBERTINE

La bibliothèque de Colbert tient une place à part dans cette étude. Par sa taille, elle est l'une des plus grandes de son siècle, par sa richesse, elle rivalise avec les plus belles, et enfin par la place qu'occupait son possesseur dans le monde politique mais surtout dans l'univers de la bibliophilie, elle est digne d'un intérêt tout particulier.¹²⁰ N'oublions pas que c'est sur l'instigation de Colbert que se développèrent les "missions archéologiques", destinées à ramener des manuscrits orientaux. Colbert est donc au cœur d'une politique d'acquisition tournée vers le monde oriental. Il enrichit ainsi considérablement sa bibliothèque en manuscrits (ainsi que celle du roi), mais en fut-il de même pour les imprimés arabes ? Fut-il aussi soucieux de remplir sa riche collection avec ces publications très particulières ? Une simple observation du nombre d'éditions arabes trouvées (plus de cinquante) semble prouver que c'est bien le cas. Un examen plus précis montrera les spécificités qu'on peut y observer.

La bibliothèque de Jean Baptiste Colbert, né en 1619, est la preuve de l'intérêt passionné qu'il avait pour les livres. Héritier d'une famille de la bourgeoisie marchande, on ne sait d'où lui vient ce goût pour former une bibliothèque, sans doute de l'exemple de Richelieu ou de Mazarin. Dès 1659, l'existence de sa collection en 1661 après la mort de Richelieu, elle ne fit que croître régulièrement lorsqu'il occupa des fonctions ministérielles plus importantes. En 1663, il prit comme bibliothécaire Pierre de Carcavy, mathématicien et amateur de livres, qui travailla à la fois pour le roi et son ministre, essayant de mener une politique d'acquisitions profitable aux deux. Baluze prit sa succession, à partir de 1669. Cette période vit un développement spectaculaire de sa collection de manuscrits, tant par les résultats des missions que par l'achat de plusieurs remarquables collections, celle de De Thou ou de

¹²⁰ D. BLOCH, La bibliothèque de Colbert, *In : Histoire des bibliothèques...*, op. cit., p.157-179

Claude Hardy, un orientaliste pour lequel, malheureusement, il n'existe pas de catalogue de vente.

A l'exemple des grands collectionneurs du passé comme De Thou, Richelieu, Seguiet et surtout Mazarin, Colbert concevait sa bibliothèque, non seulement comme un signe de prestige et de réussite mais comme un instrument mis à la disposition des chercheurs et des savants, qui consultèrent particulièrement les manuscrits. C'est ainsi qu'on peut remarquer dans le registre de prêt des manuscrits, les noms des plus grands orientalistes de ce siècle comme Thévenot, Eusèbe Renaudot, Herbelot, ou Pétis de la Croix. Cette volonté de rendre utile les ouvrages collectionnés, fut, après sa mort, survenue en 1683, respectée par ses héritiers qui reprirent la bibliothèque. Ce fut d'abord son fils Jean-Baptiste, marquis de Seignelay qui décéda prématurément en 1690. Puis la bibliothèque fut vendue au nom d'un de ses enfants mineurs à leur oncle Jacques-Nicolas Colbert, évêque de Rouen, qui la légua par testament, en 1707, à son neveu Charles-Eleanor, comte de Seignelay. Baluze jusqu'à son départ en 1700, puis ses successeurs, continuèrent à accroître le fonds, quoique de façon moindre.

Dès 1726, on parla de la vente de cette prestigieuse bibliothèque où l'on trouvait à de rares exceptions près *tous les grands corps d'ouvrage et la plupart des livres recommandables par leur rareté, leur singularité et leur prix excessif*.¹²¹ Les enchères commencèrent en 1728, date du catalogue mais ne se termina réellement qu'en 1732, date à laquelle la Bibliothèque royale, après de multiples tractations, acquit un grand nombre de manuscrits (dont 246 en arabe) et plus d'un millier d'imprimés.¹²² Les cours des livres furent totalement bouleversés par cet afflux massif et les libraires tentèrent d'en empêcher la vente. On voit donc ainsi l'intérêt extrême que peut présenter ce catalogue. Comprenant 18219 numéros soit environ 22 000 volumes, il est divisé dans les cinq grandes classes habituelles et se complète d'un index matières.

¹²¹ Cité par D.BLOCH, *Idem*, p.165

¹²² F.BLECHET, *op. cit.*, p.79

Avec plus de cinquante titres en arabe, la collection montre une profusion semblable au reste de la collection. Il faut noter le caractère rétrospectif des ouvrages achetés puisque le dernier imprimé date de 1671, soit une dizaine d'années après la croissance de cette bibliothèque et bien antérieurement à la mort de Colbert. Si l'on analyse la répartition par lieux des éditions possédées, l'Italie arrive en tête avec 22 titres dont une prédominance pour les premières impressions romaines (la totalité des ouvrages sortis des presses des Médicis et deux sur trois de la Typographie savarienne), les autres ouvrages se répartissant à peu près également entre théologie et langue. Les Pays Bas viennent à la suite avec 10 éditions, la France 7, l'Angleterre 6 et l'Allemagne 6.

Pour ce pays, aucune édition n'est antérieure à 1638 et on n'y trouve aucune trace de Peter Kirsten qui a marqué l'édition arabe en Allemagne et qu'on a pourtant remarqué dans d'autres collections. Était-il trop marqué par le protestantisme pour que Colbert possède ses oeuvres dans sa bibliothèque ? On peut se le demander. La production hollandaise se partage entre religion, langue et histoire avec tous les titres à succès d'Erpenius: les deux grammaires de 1613 et 1617, deux ouvrages d'histoire (**Historica saracénica** et la **Vie de Tamerlan**) et trois de théologie (**Nouveau testament** et **Pentateuque**). Aucune mention n'est faite des ouvrages pourtant si prisés de littérature qu'édita Erpenius. Les livres hollandais se répartissent ensuite entre les imprimeries plus tardives : Utrecht avec le lexique, édité par Ravius en 1643, celui de Golius chez les Elsevier en 1653 et le livre d'astronomie publié à Amsterdam en 1669.

La France se signale par les deux Postel et des titres variés produits par Vitray, deux grammaires (celle des deux maronites et la réédition d'Erpenius), le catéchisme de Richelieu et le **Synopsis propositarum...** d'Echellensis. L'Angleterre, comme à son habitude, se distingue par ses titres historiques, la présence d'Eutychius et la Bible.

Si l'on procède par domaines, on constate la prééminence des langues (21 titres), suivie de près par la théologie (18 entrées) et l'histoire/géographie (6); les autres sujets ne sont que faiblement représentés (1 seul ouvrage en philosophie et en littérature ; trois dans les diverses sciences).

La Théologie qui comporte 3738 numéros , comprend selon D. Bloch, toutes les grandes **Bibles** polyglottes, n'y font pas exception celles de Le Jay et de Walton ainsi que tous les textes bibliques polyglottes ou strictement arabes (**Psaumes** de 1516, de 1614 , **Évangélique** dans sa double version de 1590 et de 1619 , Bible arabe romaine de 1671, **Nouveau Testament** , **Pentateuque**) auxquels s'additionnent toutes les autres langues orientales hébreu, éthiopien etc...

Il faut ajouter à cette liste un titre fort rare, qui n'est pas arabe mais qui participe à l'histoire de l'édition au Moyen Orient : c'est le **Psalmi Davidis** édité dans un monastère du Mont-Liban en 1610 en caractères qarshuni et qui fut, pendant plus d'un siècle, la seule tentative faite d'une impression au Moyen Orient.¹²³ Un ouvrage de polémique figure qu'il est aussi, le seul à posséder : le **Brevis orthodoxae fidei professio** du Père Eliano dans sa réédition de 1595. C'est un catéchisme arabe traduit par cet ancien père missionnaire , chargé d'évangéliser les chrétiens orientaux. Un livre n'a pu être identifié ; on le trouve sous le n°12627 qui mentionne **Livre de méditations en arabe**, Paris, 1672. Il pourrait s'agir de deux ouvrages soit l'**Epistola S.Joannis** d'Hambraeus , soit du **Petit livre arabe** , imprimé par Petrus le Petit, 1674 que signale Gdoura d'après Guignes.¹²⁴

En ce qui concerne les langues, on a vu comment les éditions se répartissaient par pays ; si l'on procède par genre, on

¹²³ B.AGGOULA, Le Livre libanais de 1585 à 1900 *In : Le livre et le liban, op.cit.* p-295-319

¹²⁴ W.GDOURA, *L'édition arabe... op. cit.* p.80

trouve alors 7 grammaires, dont 8 ouvrages consacrés à une étude plus linguistique et 5 dictionnaires.

La religion musulmane est représentée par deux textes arabes : l'**Historia Josephi** et un **Fides et leges Mohammedis** qui est en fait un traité de grammaire, écrit par un Allemand, Theodor Hackspan et illustré de quelques passages du Coran. C'est pourtant dans les *Polemici* qu'est classé cet ouvrage ainsi que six ouvrages latins de polémique parmi lesquels se signale un traité connu l'**Apologia pro christiana religione contra Obi Ahmad...** du père Guadagnoli en arabe mais aussi dans une autre édition latine. Le Coran figure dans ses traductions italienne (1547), allemande (1623), française (1647) et anglaise (1649).

Dernier domaine, celui des sciences et de ses traductions. La part en est relativement minime, si l'on compare avec l'ensemble des imprimés arabes. En médecine, une large part est consacrée à Avicenne dans des éditions qui vont de 1498 à 1658 ; mais un seul autre titre est présent le **Continens** de Rhazès, l'autre grand nom de la médecine arabe.

En astronomie, nous trouvons seulement un volume regroupant plusieurs oeuvres latines et parmi elles figure le nom de Messahala ainsi qu'en astrologie celui d'Albategnius.

La bibliothèque de Colbert présente ainsi un assez large éventail de ce qui avait été publié en Occident avec néanmoins une part importante de la production italienne et française.

CHAPITRE VII : DES BIBLIOTHEQUES PAUVRES EN TITRES ARABES

On retrouve , hormis quelques titres nouveaux , toujours à peu près les ouvrages que nous avons décrits à propos des catalogues précédents. Plutôt que de continuer à en faire la liste qui risquerait à la longue d'être fastidieuse, nous dégagerons les grandes lignes communes et les différences qu'on peut percevoir au moins pour les catalogues que nous avons choisis de dépouiller en fonction de la taille, soit ceux de Bachelier (plus de 30 000 volumes), la duchesse de la Verrue et le duc d'Estrées (20 000) , la bibliothèque de doubles (18 000), de Boissier (autour de 15 000), enfin de Bulteau et Baluze (autour de 10 000).

On s'aperçoit, entre autres, en étudiant le contenu de ses bibliothèques, que le nombre total d'ouvrages, n'influe pas vraiment sur le nombre de livres en arabe ou de traductions. Leurs ventes s'échelonnent entre 1711 et 1740 soit une période de trente ans. Trois de ces bibliothèques seront étudiées à part car de très faibles importance dans notre domaine d'étude.

1 Baluze

Etienne Baluze, naquit à Tulle en 1630 et mourut en 1718 à Paris. Après des études de droit, il devint le bibliothécaire de Colbert. Grâce à son discernement , la collection de ce dernier devint l'une des plus rares d'Europe. Il en conserva la direction pour les fils du ministre et se retira en 1700. Rappelé par Louis XIV pour exercer les fonctions d'inspecteur au Collège Royal, il tomba en disgrâce peu après. Exilé et dépouillé, il en profita pour écrire de nombreux ouvrages. Cet historien, esprit éminent de son siècle, laissa de nombreux manuscrits inédits et 45 ouvrages imprimés. Sa maison était le rendez-vous des savants et des gens de lettres.

Sa bibliothèque, lors de la vente en 1919, s'élevait à 10 799 titres. Le possesseur en avait interdit la vente en gros pour attirer les curieux.

Contrairement à tous les catalogues que nous avons vus auparavant, la part des livres arabes est extrêmement minime. Nous avons noté l'importance de plus en plus grande que prenait l'histoire. Chez Baluze, seul ce domaine est représenté avec trois titres **l'Historica saracenica**, **l'Historia Dynastarium** de 1663 et **l'Historia orientalis** d'Hottinger. Ce dernier ouvrage se retrouve dans toutes les collections dans sa version de 1651 de Zurich ou de 1660 d'Heidelberg. Il faut y ajouter la **Geographia Nubiensis** en latin et les **Epochae celebriores...ex traditione Ulugu Beighi** (qui sont là aussi attribués à l'arabe au lieu du persan)

2 Bibliothèque de doubles

La vente faite en 1733, annonçait *Catalogue d'une bibliothèque composée de 18 000 volumes...* Il s'agit en fait, d'après une note manuscrite sur celui-ci, de doubles venant de la Bibliothèque du roi. Celle-ci avait en effet décidé de vendre ses doubles à la suite de l'acquisition du cabinet de Cangé.¹²⁵ Ceci peut donner une indication sur la diffusion des livres arabes. Celle-ci paraît très limitée. Plusieurs titres sont néanmoins significatifs et confirment ce que nous avons rencontré ailleurs : le **Psaltérium hebraeum...** de 1516, relié en maroquin bleu. La description ne précise malheureusement pas si on est en présence de l'édition sur velin destinée aux princes et tirée en peu d'exemplaires ou celle sur papier ordinaire.

Deux autres titres sont d'Erpenius, et nous ne nous en étonnerons pas : la grammaire et **l'Historica saracenica**. La présence de la grammaire de Peter Kirsten (exemplaire sur velin) est plus étonnante car cet ouvrage va disparaître des collections plus on avance dans le siècle. Un livre nous pose problème ; un

¹²⁵ F. BLECHET, *op. cit.*, p.88.

Novum J Christi Testamentum arabe, grec et latin qui aurait été publié à Paris en 1584. Nous n'avons aucune trace d'un ouvrage ayant ces caractéristiques, ni au XVI^e siècle, ni plus tard. Le mystère demeure entier. Un **Lexicon linguarum hebraïcae....arabicae** attribué à Nicolaï en 1670 que nous n'avons pas non plus identifié.

Deux traductions confirment la place qu'occupent les Libanais maronites en France et en Italie : le **Liber psalmorum** de Sionite de 1614 et le **Chronicon Orientale** d'Echellensis de 1651.

3 Comtesse de la Verrue

La collection de Jeanne-Baptiste de La Verrue fut vendue en 1737. Elle a pour double particularité d'être de taille importante (plus de 20 000 volumes) et d'avoir pour propriétaire une femme, ce qui était assez rare, les bibliothèques étant, pour leur grande majorité, masculines. Cette dernière confirme, en outre, l'absence de liens significatifs entre taille de la bibliothèque et importance des livres arabes.

Le classement ici n'est pas fait selon l'ordre habituel des catalogues méthodiques. Il reprend en fait la façon dont les livres étaient rangés sur les rayons de sa propriétaire. Les numéros d'inventaire ne correspondent pas à des volumes mais à des lots de 6 ou 7 livres groupés par centres d'intérêt. Aucun livre en arabe n'y figure. L'ensemble est constitué en grande partie d'ouvrages d'histoire, de mémoires et de récits de voyage. Les belles-lettres (poésie, théâtre et roman) y tiennent une part très importante. On y trouve néanmoins quelques livres de sciences, de médecine ou quelques ouvrages religieux. En sont totalement exclus la théologie et la jurisprudence.

Elle est, plus que tout autre que nous avons étudiée représentative des changements qui s'opèrent dans la deuxième partie du XVII^e et qui prennent toute leur ampleur au XVIII^e siècle ; déclin de la théologie, montée grandissante de l'histoire et d'une

production romanesque dont l'action se déroule dans des pays étrangers ou exotiques.

La lecture des titres révèle la place importante de ce que Marie-Louise Dufrenoy nomme "l'Orient romanesque". L'exotisme oriental occupe en effet une part exceptionnelle autant dans les titres de romans que dans le nom des personnages.¹²⁶ Les quelques ouvrages traduits de l'arabe vont se trouver dans ce large créneau. Produits par Antoine Galland, ce sont des contes ou des fables, traduits de l'arabe (deux exemplaires des **Mille et une Nuits**), du persan (**Fables de Bidpaï**) ou du turc (**Contes et fables de Bidpaï et de Lokman**). A leur suite, une multitude d'autres *Mille et un*....tous fictifs à l'exception d'un seul **Les Mille et un jours** traduits du persan par quelqu'un que nous avons rencontré dans la première partie en mission en Orient, Pétis de la Croix et qui, alors se place en concurrence directe avec Galland. Un autre orientaliste, Barthélemy d'Herbelot figure ici avec sa **Bibliothèque orientale**.

Absence de livres arabes certes mais présence de ces traductions littéraires, témoin d'un goût du siècle pour les turqueries.¹²⁷ Nous avons été frappé par l'absence de ces ouvrages dans les autres collections comme si ces volumes trop légers ne participaient que d'une littérature de fantasmagorie et de distraction qui n'avaient de place que dans une bibliothèque féminine et non chez des hommes de lettres ou de robe. Ces ouvrages connurent pourtant de nombreuses rééditions, preuve de leur succès. La première parution des Mille et Une Nuits date de 1704 et nous aurions pu la retrouver ailleurs. Or ce fut rarement le cas.

¹²⁶ Voir M.L DUFRENOY, *L'Orient romanesque en France :1704-1789*, Paris, 1946-1947.

¹²⁷ Voir à ce propos le très riche catalogue de l'exposition organisée en 1983 par la Bibliothèque Nationale : *Vers l'Orient*...Paris, Bibliothèque Nationale, 1983.

CHAPITRE VIII : DES BIBLIOTHEQUES SANS ORIGINALITE

Charles Bulteau exerça à la suite de son frère la charge de secrétaire du roi. Très savant dans les matières profanes, il est l'auteur d'Annales. Sa bibliothèque , sans numérotation continue , est évaluée par F.Blechet, à environ 10 000 volumes, elle fut vendue en 1712.

Guillaume Boissier, fut conseiller du roi et magistrat au Parlement de Paris. Sa collection comporte 14 405 titres et fut réunie en 30 ans, soit l'équivalent de celle de Bigot en taille. Le catalogue date de 1725.

Nous n'avons trouvé aucun élément biographique sur Nicolas Bachelier, doyen de l'église de Reims. Sa collection, non numérotée également, contiendrait environ 30 000 volumes et c'est la plus importante dans les catalogues de vente recensés à la Bibliothèque Nationale par Françoise Bléchet entre 1630 et 1750. Ce dernier date de 1740.

Ces trois collections ont en commun de comporter moins de quinze ouvrages en arabes. La plus pauvre est celle de Boissier, avec 7 ouvrages, puis vient Bulteau avec 11 et enfin Bachelier avec 15 titres.

Selon le même critère de nombre, on peut regrouper quatre autres bibliothèques , celles de Longuerue (1735), de Colbert de Croissy (1740), du Duc d'Estrées (1740) et de l'Abbé d'Eméri (1744) qui s'échelonnent sur un laps de temps très court. Trois d'entre eux sont des érudits dont la collection avait été sélectionnée car elle mentionnait les langues ou l'histoire orientale parmi ses spécificités. Chacune d'entre elles comprend entre 20 et 30 titres en arabe.

Ces sept collections présentent toutes des constantes et des traits communs. On retrouve ainsi plusieurs ouvrages de façon systématique

-Les ouvrages de littérature sont en progression régulière. Les **Fables de Loqman** parues en 1615 et 1636, soit un siècle plus tôt, sont beaucoup plus représentées qu'à leur parution (5 exemplaires sur 7 catalogues et 7 sur la totalité des collections)

-L'histoire est une constante de poids dans les collections. Si l'**Historica saracenica** est souvent présente (5 fois sur 7), elle est maintenant complétée par un des trois ouvrages d'Hottinger, la **Bibliotheca** ou l'**Historia orientalis**, parus en 1651, 1658 ou 1660 (6 occurrences pour ces trois titres qui sont des rééditions augmentées), ces ouvrages sont une nouvelle version du **Târîkh al-muslimûn** (l'**Historica saracenica** citée auparavant). L'Angleterre, pendant la deuxième moitié du XVIIe siècle a publié 5 livres d'histoire et de géographie qui sont, pour la plupart, des ouvrages compilatifs tardifs du XIII et XIVe siècle. ; on retrouve ces volumes pour une large part dans ces collections.

Un livre de philosophie est également présent, c'est le **Tabula Cebetis** (Longuerue, Bulteau, Boissier).

La théologie perd sa prédominance et semble subir une évolution. Elle est totalement absente chez Boissier et réduite à une portion congrue plus proche de l'histoire chez Bulteau (les deux ouvrages d'Eutychius d'Oxford, présents également chez Longuerue et Bachelier). Un seul collectionneur détient les deux **Bibles** polyglottes alors que deux ont seulement l'édition de Walton, - accompagnée de son **Lexique heptaglotte-** (Emery, Longuerue) et un l'édition française (Colbert de Croissi). Certaines publications religieuses anciennes tiennent encore une place importante ; le **Psaltérium** (Estrées), l'**Evangelia quatuor** (trois fois), le **Liber psalmorum Davidis** (4 fois).

On voit apparaître une seule fois le **Kitâb salât al-sawâ'î**, le premier livre imprimé en langue arabe, chez Emery. On relève dix autres dix autres titres de théologie sans grande cohérence significative, avec quelques nouveaux titres : parmi eux

les **Epîtres de Saint Jean** portant la date d'édition à Paris de 1672 (qui est en fait beaucoup plus ancien). Chez Longuerue, un **De veritate religionis christianae** de 1660 et une **Liturgie** de Pocock de 1672, un **Breve compedio della perfectione** d'Agnellini à Rome en 1688. En fait, aucune parution en cette fin du XVIIe n'est vraiment originale.

La grande nouveauté éditoriale est constituée par la double parution du Coran en arabe, à Hambourg et à Rome ; on les retrouve l'une chez Estrées et les deux chez Emeri. Celle de 1894 est due à un pasteur protestant ; il y écrivit une longue préface qui démontrait les multiples intérêts scientifiques justifiant la publication de ce livre ; ceci afin de se défendre des multiples accusations qui ne manquèrent pas de pleuvoir sur sa tête. La seconde, fortement polémique, est le fait du Père Marracci et est éditée à Padoue.

En langue, il est difficile de donner une vision générale, les titres étant, eux aussi, très dispersés ; on observe néanmoins une tendance à posséder des éditions postérieures à 1650. Mais certains titres continuent à avoir un succès qui ne se dément pas comme l'*Ajûrrumîya* (5 exemplaires entre les éditions de 1617 et 1636).

Après avoir vu les grandes constantes de ces collections, nous préciserons rapidement leur spécificité et entre autres celle redevable aux ouvrages traduits.

Le trait le plus caractéristique de la bibliothèque de Charles Boissier est, comme nous l'avons vu , l'absence totale d'ouvrages religieux. Ceci ne fait que refléter la physionomie générale de la collection. La théologie ne couvre plus que 18% face au secteur de l'histoire qui l'emporte avec près de 30%.

Dans la théologie, on remarque trois traductions du Coran, la latine de 1550 ainsi que celle de Du Ryer de 1651 et sa réédition à La Haye en 1683. Cette traduction connut une large diffusion puisqu'elle fut l'objet tout le XVIIIe siècle de nombreuses

rééditions dans les capitales européennes où elle fut traduite en anglais et en allemand. Ce succès éditorial n'est rendu possible que par un changement profond de mentalité qui s'est produit au tournant du siècle. Paul Hasard montre ainsi comment en peu d'années l'opinion va de la défaveur à la sympathie :

L'Arabe mahométan ne semblait pas destiné à la même fortune ; car Mahomet en entendait de dures : fourbe ; vil imposteur ; barbare qui avait mis la terre à feu et à sang ; fléau du ciel. Mais ici les savants vinrent ajouter leur effort à celui des voyageurs ; ce sont eux qui explorent la durée (...) Ils lurent les textes originaux ; et dès lors, ils virent l'Arabe avec des yeux nouveaux.

Ils firent observer ces savants hommes, qu'une foule immense n'aurait pas suivi Mahomet, si celui-ci n'avait été qu'un visionnaire et qu'un épiléptique ; jamais une religion qu'on dépeint comme grossière et misérable n'aurait pu vivre et progresser...¹²⁸

En langue, ce sont les ouvrages plus anciens qui dominent avec les deux ouvrages de Postel et celui de Cajetano.

La littérature , proportionnellement très représentée avec les deux livres de proverbes sont complétés par une compilation en français d'Antoine Galland **Les paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux**, publiée à Paris en 1694.

Un nombre assez important d'ouvrages scientifiques en latin complète ce tableau : soit 4 ouvrages de médecine (Haly Abbas, Joanus Damasceni, Canon d'Avicenne) et Mesue) ; 2 de médecine de Geber (dont une édition de 1682, preuve de la longévité des titres de cette auteur) ; 1 en astronomie (Albumasar) et 4 en astrologie

¹²⁸ P. HASARD, *La crise de la conscience européenne*, Paris, 1964, p.31-32

(Albuhazen, Almanzor , Messahala). La quatrième traduction ne manque pas d'intérêt puisqu'elle n'est plus en latin mais en français et que c'est Pierre Vattier qui en est l'auteur et elle s'intitule **Doctrine et interprétation de Serges, traduit de l'arabe de Gabdorrhachaman, fils de Nasar**, publié à Paris en 1664.

Hottinger, auquel s'ajoute la **Bibliothèque orientale** de d'Herbelot, sont classés en bibliographie. Ceci confirme un point important que se dégage de cette bibliothèque et de toutes celles de son époque : on appréhende les oeuvres non plus par leurs textes originaux mais par le biais de compilations tant dans le domaine de l'histoire que celui de la littérature ; on peut ainsi expliquer, avec celui des ouvrages historiques, le succès que rencontrent les livres d' Erpenius, édités plus d'un siècle avant.

La collection de Bulteau confirme elle aussi les changements qui apparaissent à cette époque :

-primat incontestable de l'histoire (9 éditions arabes et traductions). On y trouve plusieurs titres nouveaux : une **Archeologia orientalis** d'Hottinger , éditée à Heidelberg en 1662 que nous n'avons pas trouvée attestée dans nos ouvrages de référence et deux traductions dues encore à Pierre Vattier, une **Histoire Mahométane** de Ximenes (c'est l'ouvrage qu'on trouvait publié par Erpenius à la suite de l'*Historica saracenic*) et l'**Histoire du grand Tamerlan**.

-arrivée de nouvelles traductions qui ne sont plus en latin mais en français. Pierre Vattier, Galland et aussi Pétis de la Croix sont représentatifs d'un courant qui privilégie, non plus un Orient chrétien et érudit comme Sionite, Hesronite et Echellensis, mais un Orient plus littéraire et fantasmagique.

- goût pour les anthologies en littérature de proverbes et de poètes orientaux. On trouve le poète Tugraï dans sa version arabe de 1661 mais aussi dans une traduction parue l'année auparavant en 1660. Le premier tome des Mille et une Nuits apparaît...

-en langue, peu d'ouvrages uniquement sur l'arabe sinon classiques (grammaire d'Erpenius, édition augmentée par Golius de 1656) mais plutôt des livres multilingues sur les langues orientales. On constate un déplacement du domaine oriental qui glisse peu à peu de l'Orient chrétien (hébreu, syriaque, copte, éthiopien...) vers un autre plus tourné vers l'Asie. A la fin du XVII, on commence à écrire des grammaires sur le turc et le persan , on se tourne vers l'Inde, vers la Chine, l'horizon n'a de cesse de s'agrandir toujours d'avantage...

- En sciences Avicenne n'est là que par un commentaire de la fin du XVI ; en mathématiques, figure la traduction d'Echellensis des **Coniques** d'Apollonius de Perga. La place des ouvrages traduits est surtout importante en astronomie (Albategnius, Alfragani dans l'édition arabe de 1669 et une latine de 1590). Il faut surtout noter le renouvellement éditorial du genre des tables astronomiques avec plusieurs traductions fort diffusées du persan en latin par Gravius. Un seul titre arabe y apparaît , celui des *Ephemerides Persarum*... édité en arabe et latin par Beck en Allemagne à la fin du siècle.

La Bibliothèque de Pierre Bachelier , est à peine plus importante par ses ouvrages arabes que les précédentes ; mais là, le pourcentage (0,5%) est néanmoins plus petit par rapport à l'importance de la bibliothèque . Trois ouvrages de philosophie, quatre de langue, deux d'histoire et quatre de théologie ; il ne faut pas chercher dans ces titres la moindre originalité . La seule qu'on pourrait leur trouver, réside dans cet ouvrage édité à Leyde par Nisselius une **Historia de Abrahamo et de Gommora** qui reprend deux sourates du Coran. Le reste ne mérite pas qu'on s'y attarde , tous les titres ayant déjà été cités plus haut.

Ce sont plutôt les absences qui sont significatives ; pas de littérature ni en arabe, ni en traduction . Tout l'univers oriental qui s'ouvre par l'intermédiaire de Galland et de Vatier est ici inconnu. Les traductions latines sont à l'image des ouvrages arabes:

dispersées et à l'état de traces. Soit un Averroès en philosophie et Avicenne et Rhazès en médecine. Seul point à signaler : aucune édition n'est antérieure à 1620 et les impressions se répartissent entre la France, l'Italie, les Pays Bas et l'Angleterre. Celle-ci, dernière venue dans le monde de l'édition arabe, semble avoir pris sur le marché une place prépondérante. En cette fin de XVIIe et début du XVIII, elle a su transformer ses objectifs idéologiques de départ et s'adapter aux exigences du public.

Les quatre collections restantes présentent des différences significatives.

CHAPITRE IX : UNE PERIODE DE MUTATION : 1735-1744

1 A contre-courant de son temps, le Duc d'Estrées,

Le duc Victor -Marie d'Estrées, né en 1660 et mort en 1737, fut d'abord un militaire. Il ne jugeait pas inutile , comme certains de ses pairs, de collectionner les livres puisque, grâce à son importante fortune, il acquit une bibliothèque de plus de 20 000 volumes. Vice amiral, puis ministre et co-directeur de la Compagnie des Indes, il était dépeint par Saint Simon comme un homme honnête et d'une grande culture. Il fut élu à l'Académie des Sciences en 1707. On rapporte que des dizaines de milliers de livres précieux s'entassaient dans les couloirs de son hotel particulier sans qu'il ait le temps de les classer.¹²⁹

Sa bibliothèque est classée de façon méthodique et sans spécification du format. Contrairement aux tendances que nous avons constatées, ce sont les ouvrages d'érudition "classique" qui dominent. Il faut souligner que cette collection , en ce qui concerne les livres arabes au moins, semble aller à contre-courant de toutes celles que nous avons vues, vendues à la même époque . Pas d'histoire, ni de littérature, ni de philosophie, et encore moins d'ouvrages d'Euty chius. La production y est pourtant étalée sur près de deux siècles. Les éditions les plus anciennes, outre le Psalterium, sont surtout celles publiées par les presses des Médicis, en médecine , grammaire et religion. Les ouvrages se répartissent ensuite de façon assez régulière à la fois sur le double domaine de la langue et de la religion (Ecriture Sainte) et entre trois pays : l'Italie, la France et les Pays Bas. L'Allemagne et l'Angleterre n'y jouent qu'un rôle secondaire. Les langues orientales, tant chrétiennes que nouvellement découvertes, y sont représentées par un éventail d'éditions s'étalant sur un siècle (de Cajetano en 1596 à Sennert en 1681 avec un **Schediasmo de linguis orientalibus**).

¹²⁹ *Dictionnaire de biographie française* / sous la dir. de ROMAN D'AMAT, Paris, 1932.

Guillaume Postel, avec son **Alphabetum duodecim...** figure avec dix neuf autres de ces ouvrages dans les *Auteurs d'erreurs particulières*. La *théologie des Mahométans* occupe une place certaine et plus propre à l'esprit de son temps et l'arabe y est représenté avec pas moins de trois ouvrages : traductions du XVI^e siècle en latin et italien , édition arabe d'Hinckelmann, traductions françaises de Du Ryer, ouvrages arabes de Nisselius en 1655 et de Beck en 1688. A ce quoi, il faut ajouter de nouveaux livres qui circulent et ne sont pas à proprement parler des traductions mais relèvent de cette nouvelle approche qu'on a du prophète musulman; ainsi **La religion des Mahométans** de Reland, paru en 1721 à La Haye.

Les traductions scientifiques tournent toujours autour de titres et d'auteurs identiques ; Messahala en physique, Avicenne, Alfaravi et Almanzor en médecine. En pharmacologie, Mesue et Almanzor (Rappelons que l'Ibn Beitar traduit par Galland est resté à l'état de manuscrit). En alchimie, toujours Geber tandis qu'en mathématiques, la version arabe d'Euclide est présente comme les deux d'Alfragani en arabe et les **Ephémérides** de Beck. Le corpus de cette science se renouvelle peu d'une collection à l'autre : Albumasar et Alfaravi pour les Anciens et les **Tabulae astronomicae** perses pour les contemporains.

Les trois collections restantes sont celles d'érudits.

2 Le chevalier de Longuerue

L'abbé Louis du Four de Longuerue , né en 1652, mourut en 1733.¹³⁰ Ce fils d'un gentilhomme normand montra , très jeune, de grandes dispositions pour l'étude. Il apprit très jeune l'hébreu ainsi que d'autres langues. Il connaissait par coeur le texte de l'Histoire Sainte avec tous ses commentaires. Après avoir reçu les ordres, il s'enferma dans une solitude studieuse. Lorsqu'il revint au monde, il ouvrit sa maison à de nombreux savants avec qui il entretenait une

¹³⁰ HOEFFER, *op. cit.*

correspondance suivie. Son esprit de tolérance lui fit refuser de prendre parti dans les controverses religieuses. On a de lui, édités ou manuscrits, un grand nombre d'écrits dans des domaines aussi variés que la théologie, la géographie, l'histoire ou les antiquités.

En 1714, il vendit sa bibliothèque de 2420 livres en échange d'une rente viagère ¹³¹. Dans quelle mesure, pouvons-nous dire que cette collection reflète la personnalité de son auteur ? Les livres s'y répartissent sur une amplitude de temps située entre 1593 et 1723. Sur près de 30 livres, la théologie occupe plus d'un tiers ; l'Écriture Sainte y tient une large place (Bible de Walton, Pentateuques, Psaumes...), les textes en arabe en cotoient de semblables en de nombreuses autres langues. Les ouvrages de liturgie lui succèdent, largement ouverts sur le monde : des volumes de prières orientales mais aussi une liturgie anglicane, de Pocock qui date de 1672 et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs .

En *théologie controversiste*, un volume du même Pocock **Vérité de la religion chrétienne** (Oxford, 1660) auxquelles répondent des ouvrages doctrinaux comme la **Doctrina christiana** de Bellarmin de 1613 , l'**Abrégé de la Perfection chrétienne** , traduit de l'italien en arabe à Padoue en 1688 ou encore l'**Apologia pro christiana...** de Guadagnoli en 1631. Là aussi, on note la présence d'Eutychius. Preuve de l'ouverture d'esprit du possesseur ou simplement témoin d'un changement profond de mentalité, la religion mahométane n'est plus classée parmi les religions hérétiques mais dans la *Théologie des Autres Sociétés*. Ce n'est pourtant pas la version d'Hinckelmann du Coran mais celle, plus partisane de Maracci. Y figure aussi un manuscrit du Coran.

La langue tient étonnamment une place moindre : à peine six ouvrages uniquement réservés à l'arabe , répartis sur la première moitié du XVIIe entre l'Italie et les Pays Bas. La philosophie et l'histoire sont largement représentées à l'instar des tendances générales. La littérature avec un titre n'y tient pas une place

¹³¹ F.BLECHET, *op. cit.*, p.90

significative. Les traductions latines d'oeuvres scientifiques sont inexistantes alors que deux textes originaux figurent (Avicenne de 1593 et Alfragani de 1669) ainsi que des tables astronomiques traduites du persan.

Cette bibliothèque trace le portrait d'un esprit original pour lequel les sciences religieuses tiennent une place de choix ; il sait néanmoins se garder des luttes partisans de son siècle et se montre moderne dans sa passion pour l'histoire.

3 Colbert de Croissy

Charles-Joachim de Croissy, était l'un des neveux de Colbert.¹³² Il naquit en 1667 et après des études au collège de Clermont, il fut ordonné prêtre en 1691, puis docteur en Sorbonne en 1692. Nommé ensuite évêque de Montpellier, il se lança dans la controverse janséniste et soutint la cause du quesnellisme. Il mourut en 1738 après avoir légué l'ensemble de ses biens à l'Hopital général de Montpellier.

Le catalogue, non numéroté, fait 490 pages ; il mentionne la présence de manuscrits orientaux. Le premier volume se partage entre la théologie et le droit tandis que le second l'histoire, les sciences et les arts. Le produit de sa vente était destiné aux pauvres de l'hopital de Montpellier.

On y compte plus d'une vingtaine de livres en arabe. Contrairement ce que l'on pourrait croire, la théologie, malgré sa place importante, n' y est pas prédominante . Ce sont les ouvrages de langue les plus nombreux (plus d'une dizaine) et qui sont répartis sur un laps de temps important, tant pour les langues orientales (Cajetano 1596 , Schindler 1635) que pour l'arabe avec un éventail assez représentatif, essentiellement de la seconde moitié du XVIIe siècle qui donne un large échantillon de la production hollandaise, italienne et aussi allemande. Hottinger, dont nous avons remarqué la

¹³² ROMAN D AMAT, *op. cit.*

forte présence dans les livres d'histoire, offre ici deux titres en linguistique **De usu linguarum orientalium in rebus sacris** en 1658 et **Etymologicon orientale sive lexicon heptaglotton...** en 1661, publiés l'un à Heidelberg et l'autre à Francfort.

La religion est caractérisée pour une bonne part par la présence des textes (Bible polyglotte, Evangiles, Psaumes, Nouveau Testament) , d'un ouvrage polémique le Bellarmin et l'absence d'Euty chius. Les *Heretici* se préoccupent beaucoup plus des chrétiens que des musulmans. Seuls figurent deux livres sur Mahomet, tous deux fortement engagés puis qu'il s'agit de l'édition arabe du Coran par Maracci et de sa traduction par le même auteur en 1691. L'histoire occupe la large place que l'on a vu précédemment avec toujours les mêmes titres en arabe (3) ou en traduction (3). La part des autres sciences est extrêmement minime ; un Avicenne latin, l'Euclide en arabe et un ouvrage de philosophie arabe de Pococke.

4 L'abbé Emery

Nous ne possédons aucun renseignement à propos ce catalogue sur lequel le nom du possesseur n'apparaît pas.¹³³ Ce n'est qu'à l'aide de notes manuscrites qu'on peut l'attribuer à l'abbé Emery (ou Emeri) . La vente est faite en 1744, *en la maison de Pierre Emery, libraire*, et les livres numérotés sont au nombre de 1522 dont des manuscrits en langue arabe. Les 23 ouvrages arabes que l'on y trouve sont donc un chiffre élevé comparativement à la taille réduite de la collection par rapport à ce que nous avons vu jusqu'ici. Le classement se fait par format dans chaque grand domaine ; religion chrétienne et musulmane y sont mêlées. Les prix figurent en mention manuscrite et nous donnent une idée des livres plus ou moins cotés.

Qui donc était cet abbé qui s'intéressait de si près aux livres arabes ? Nous ne le savons pas et nous n'avons pu retrouver de renseignements biographiques sur lui. La bibliothèque se répartit de façon équilibrée ; 6 livres de théologie chrétienne, 2 de théologie

¹³³ F.BLECHET, *op. cit.*, p.116

musulmane, 6 de langue, 5 d'histoire et 2 de littérature, une seule traduction en sciences (Geber en alchimie) dans sa première édition . Quant aux manuscrits arabes mentionnés, on en trouve seulement un seul un **Psaltérium** mais il y a pu avoir confusion avec les cinq manuscrits turcs qui suivent. L'amplitude des dates est très importante puisqu'elle va de l'**Horologium** de Fano, premier imprimé en langue arabe qu'Emeri est le seul à posséder aux dernières parutions d'histoire éditées à Londres et à Leyde en 1723 et 1732.

En religion on trouve la **Bible** de Walton en six volumes à une mise en vente à 370 livres ce qui est le prix le plus élevé de tout le catalogue. A titre indicatif, une Bible hébraïque en cinq volumes ne coute que 60 livres, soit un prix identique à une Bible française. Aucune édition religieuse ne vient de Leyde et outre l'**Horologium** (dont le prix 1-10 n'est pas preuve de rareté) les titres ne sont pas originaux (évangélique romain dans sa réédition de 1619, le **Liber psalmodum**, la Doctrina christiana).

En langue, outre les trois ouvrages consacrés aux langues orientales (le Lexique oriental d'Hottinger, une nouvelle édition de Ludovic de Dieu de 1683 et un **Syntagma linguarum orientalium** de 1643 de Maggio que nous ne connaissons pas) on remarque trois ouvrages de grammaire celle de Zanjanî des presses des Medicis, la première version d'Erpenius de 1617 et son édition revue et corrigée par Golius en 1656. A ce dernier on doit aussi un lexique arabe-latin qui atteint une valeur de 48 livres, prix le plus élevé après la Bible polyglotte. Celui-ci est dû sans doute aux 2925 pages qui le composent et qui représentent une véritable somme d'érudition avec un index latin renvoyant à tous les termes arabes.¹³⁴

L'islam est représenté par les éditions arabes du Coran, la traduction de Du Ryer dans sa réédition de 1734 à Amsterdam et deux autres ouvrages, **La religion des Mahométans** trad. du latin par M.Reland et **La vie de Mahomet** par M. Prideaux. Plus aucune

¹³⁴ J. BALAGNA, *op. cit.*, p.80

trace ici des traductions moyennageuses et témoins de préjugés contre le Prophète musulman. Les ouvrages présents, tous contemporains, sont représentatifs des changements de perception de l'Orient qui se sont mis en place. L'Occident n'est plus désormais la seule norme et l'Orient peut lui être comparé. C'est dans **la Vie de Mahomet** écrite par le comte de Boulainvilliers que, comme le souligne Paul Hasard :

la transformation achève de s'opérer ; chaque nation possède une sagesse qui lui est particulière ; Mahomet figure la sagesse des Arabes, comme le Christ a figuré celle des Juifs. ¹³⁵

L'abondance de la bibliothèque en *Histoire et antiquités* est, elle aussi, riche de significations. Le nombre élevé d'ouvrages arabes (on inclut dans ce domaine les **Annales** d'Eutychius) leur parution récente, jointe aux nombreux volumes de géographie et de relations de voyages contribuent à conforter l'intérêt pour les pays orientaux dans un rôle essentiel.

La collection de l'abbé Emeri, dernière collection à être dépouillée, est aussi la plus révélatrice et symptomatique des évolutions de son époque. Ce sont les mêmes qu'on retrouve dans les études faites sur la compositions des bibliothèques, montrant le primat des belles lettres et de l'histoire au dépens du livre religieux et juridique, ainsi que l'attrait pour les nouveautés. ¹³⁶ Tournant le dos à un monde ancien, elle est située résolument dans la modernité.

¹³⁵ P. HASARD, *op. cit.*, p.33

¹³⁶ D. VARRY, *Grandes collections et bibliothèques des élites, In: Histoire des bibliothèques, op. cit.*

CONCLUSION

Dans cette esquisse malheureusement trop rapide, nous avons vu comment les Français, pendant plus d'un siècle, sont partis à travers tout le Levant à la recherche de manuscrits orientaux. Durant pratiquement la même période, on imprimait des textes en arabe en France et dans d'autres pays d'Europe. Nous nous sommes donc demandés, au début de ce travail, quels rapports avaient pu exister entre manuscrits et imprimés et ce qu'ils nous révélaient de l'état d'esprit vis-à-vis de la culture et de la langue arabe. On peut, dans l'état actuel de nos travaux, donner quelques éléments de réponses.

Lorsque l'on examine, d'une part les textes qui traitent de la recherche de manuscrits (les correspondances et les listes d'acquisitions à faire) et d'autre part les ouvrages imprimés en Europe (éditions arabes et traductions) et ce qu'on peut soupçonner de leur diffusion à travers les catalogues de vente, on ne manque pas d'être étonné du peu de liens qui les relient.

Nous avons vu en effet que les manuscrits n'étaient pas choisis selon des critères esthétiques ou de valeur marchande mais que la sélection s'effectuait, pendant les missions, en fonction du sujet, de l'auteur ou même du titre exact. Cela suppose donc qu'on s'intéressait en tout premier lieu au contenu du manuscrit. Les grands collectionneurs étant rarement versés en langues orientales, cela voulait dire que ces manuscrits devaient être mis à la disposition du public intéressé par ces ouvrages.

La première solution consistait donc à ouvrir sa bibliothèque aux savants et aux érudits. C'est ce que firent Mazarin, Colbert ou De Thou, et aussi la Bibliothèque Royale. On trouve ainsi sur certains manuscrits de la Bibliothèque Nationale des annotations de la main de Barthélémy d'Herbelot. Cet intérêt, comme nous l'avons dit, semble décroître vers 1730-1740.

Une seconde solution plus large consistait à diffuser ces textes en les imprimant soit en arabe (on possédait à Paris dès 1630, de magnifiques caractères qui permettaient d'imprimer en cette langue), soit en traductions latines ou françaises. Les premières pouvaient toucher un auditoire érudit à la recherche de textes dans leur langue originelle et les secondes un public plus large et destinées à une diffusion plus importante.

Ce ne fut pourtant pas le cas. Il existe en effet une grande dichotomie entre les textes qu'on recherchait et qu'on ramenait et les textes publiés, tout au moins en France. La production française en arabe, fortement soumise aux pouvoirs politique et religieux, s'est distinguée par l'absence totale de livres en sciences, en histoire et en géographie. On se limita à publier des livres religieux, toujours dans un but de propagande, dont l'exemple le plus parfait est la Catéchisme de Richelieu, traduit en arabe.

On édita aussi des ouvrages de langue et ce n'est pas un hasard si la première grammaire en France fut élaborée par deux Maronites. Le paradoxe, c'est qu'on continuait à recueillir des manuscrits de toutes sortes dont beaucoup relevaient des sciences ou de l'histoire.

Ainsi on réclamait des textes en médecine ou en pharmacopée, mais aucun ne fut publié ou traduit. Ainsi l'exemple d'Ibn Beitar (=Ibn al-Baytar), fort recherché au Levant dont on trouve plusieurs exemplaires à la Bibliothèque Nationale et dont les entrées remontent à la fin du XVII^e siècle. Galland en fit une traduction, mais ne la vit jamais publiée. L'examen des catalogues des collections privées, démontrent par contre, la présence souvent encore importante des éditions de textes scientifiques arabes du Moyen Age publiées très tôt.

Le domaine de l'histoire, qu'on voit se développer parallèlement au fur à mesure qu'on avance dans le XVIII^e siècle, et qui correspond à une forte demande, tant dans la recherche de

manuscrits que dans les catalogues de vente , n'a fait l'objet d'aucune édition en arabe.

Le large succès qu'ont rencontré en France des ouvrages comme ceux d'Erpenius, Johann Hottinger ou Edward Pocock, peut ainsi s'expliquer facilement. Le public s'est tourné vers les éditions étrangères dont les publications étaient différentes et plus ouvertes sur le monde oriental. Ces éditeurs ont su être à l'écoute d'une demande et d'y répondre en proposant des textes en versions souvent bilingues , composés à partir d'ouvrages arabes, souvent sous forme de compilations.

Il est également intéressant de voir ce qu'on fit paraître en traductions au début du XVIIIe en France. Là aussi on observe un grand décalage entre les instructions des missions et ce qui est édité. Les traductions publiées le sont dans trois domaines : histoire, littérature et religion musulmane. En histoire, l'ouvrage de d'Herbelot utilise de façon claire les nombreuses ressources manuscrites des bibliothèques de son temps. Il n'en est pas de même pour Pierre Vattier qui traduit des ouvrages d'histoire à partir des éditions européennes, anglaises ou hollandaises.

Les traductions qui connurent le plus grand succès furent en littérature, celles de genres considérés comme mineurs par les Arabes, comme les contes, les fables ou les proverbes. Les Européens n'en firent jamais l'objet précis de leurs recherches dans le Levant. Ce n'est que, lorsque cela devint à la mode qu'on se mit à rivaliser d'ardeur pour trouver des textes inédits ; ainsi Galland et Pétis de la Croix , l'un avec les Mille et Une Nuits, l'autre les Mille et un Jours.

Quant aux traductions du Coran qui sont rééditées régulièrement dans toutes les langues européennes à partir du début du XVIIIe siècle, elles témoignent d'un changement de mentalité qui s'est produit par rapport à la religion musulmane et ne sont pas liées conjonctuellement aux manuscrits rapportés d'Orient.

Quelques mots pour terminer sur les catalogues de collection que nous avons dépouillés. Les énumérations de titres qu'elles contenaient ont pu paraître fastidieuses, il était cependant difficile de procéder autrement. Ne retenir que les grandes lignes qui se dégageaient, les présences ou les absences générales de certains ouvrages aurait eu pour conséquence de taire la singularité de chacune des collections que nous avons étudié. Car le trait majeur de ces bibliothèques est, sans nul doute, leur extrême diversité.

On retrouve pourtant, il est vrai souvent les mêmes titres. Vu le relativement petit nombre d'éditions parues en arabe ou en traduction, le corpus de titres reste limité et dégage une impression générale de conformité. Pourtant, l'examen plus attentif révèle la multitude des titres et surtout des agencements. Si quelques uns paraissent peu significatifs, d'autres au contraire, se révèlent être un portrait fidèle de leurs possesseurs : ainsi De Thou, connu pour son appartenance à la "République des lettres" s'y montre curieux et ouvert sur le monde tandis qu' à l'opposé, Le Tellier, y reste un homme profondément intolérant.

Ce qui caractérise donc toutes ces collections du point de vue de l'arabe, c'est leur profonde diversité et disparité. Constatation qui n'est guère différente de celles que font les historiens du livre sans leurs analyses du contenu des bibliothèques grandes ou moyennes de la même époque.

Nous terminerons en regrettant de devoir arrêter là cette recherche, qui reste à bien des égards terriblement incomplète et dont le sujet, fort vaste, nécessite qu'on lui consacre des travaux ultérieurs. Ce serait l'occasion pour nous d'approfondir ce qui fut l'élément moteur de cette recherche: la constitution des fonds arabes dans les bibliothèques françaises.....

BIBLIOGRAPHIE

1 OUVRAGES GENERAUX

-BALAYE, Simone. - *La Bibliothèque Nationale des origines à 1800.* - Genève : Droz, 1988.

-BLECHET, Françoise. - *Les Ventes publiques de livres en France : 1630-1750.* - Oxford : Voltaire Foundation, 1991.

-*Colbert : 1619-1683* (exposition organisée par la délégation aux célébrations nationales et la Bibliothèque Nationale). - Paris, 1983.

-HAZARD, Paul. - *La Crise de la conscience européenne : 1680-1715.* - Paris, Gallimard, 1968. (Idées)

-*Histoire des bibliothèques françaises 2 Les bibliothèques sous l'Ancien Régime* / sous la dir. de Claude Jolly. - Paris : Promodis ; ed. du Cercle de la Librairie , 1988.

-JACQUART, Danielle et MICHEAU Françoise. - *La Médecine arabe et l'Occident médiéval.* - Paris : Maisonneuve et Larose, 1990. - (Islam-Occident

-*Livre et société dans la France du XVIIIe siècle.* - Paris; La Haye : Mouton, 1965.

-MARTIN, Henri-Jean. - *Livres, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle : 1598-1701.* - Genève : Droz, 1969.

-NAUDE, Gabriel. - *Advis pour dresser une bibliothèque.* - Paris, 1627.

-POMIANZ, Krzysztof. - *Collectionneurs, amateurs et curieux .* - Paris, 1987.

-SARTON, G. - *Introduction to the history of Science*. -Baltimore, 1929.

2. ORIENTALISME

-ABDEL-HALIM, Muhammed. - *Antoine Galland, sa vie et son oeuvre*. - Paris : Nizet, 1964.

- *Correspondance d'Antoine Galland*.: thèse complémentaire dactylographié. - Paris, 1964.

-ALVERNY, Marie-Thérèse d'. - Deux traductions latines du Coran au Moyen Age. *In : Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 1947-1948.

- Pierre le Vénérable et la légende de Mahomet.- *In : A. Cluny. Congrès scientifique ...*, 9-11 juillet, 1949, Dijon, 1950. - p.161-170.

- L'Introduction d'Avicenne en Occident. - *In : Millénaire d'Avicenne*, Revue du Caire, n° 141, juin 1951. - p.130-139.

- Notes sur les traductions médiévales d'Avicenne. - *In : Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, vol. 19, 1952,. - p.337-358.

-BARTHOLD, V. -*La découverte de l'Asie* : histoire de l'Orientalisme en Europe et en Asie. - Paris, 1947.

-BERTHIER, Annie. -Les Manuscrits orientaux et la connaissance de l'Orient : éléments pour une enquête culturelle *In : Moyen Orient et Océan Indien*, 1985, 2.

-Le Fonds turc du département des manuscrits. *In : Bulletin de la Bibliothèque Nationale*, n°2, juin 1981.

-DESMET-GREGOIRE, Hélène -*Le Divan magique : l'Orient turc en France au XVIIIe siècle.* - Paris, 1980.

-DUFRENOY, Marie-Louise. - *L'Orient romanesque en France ; 1704-1789.* - Paris; 1946-1947.

- *L'Idée de progrès et la diffusion de la matière d'Orient. : la révélation de la fiction orientale, Antoine Galland et ses émules.* - Paris : CDU, 1960.

-DUGAT, Gustave. - *Histoire des orientalistes en Europe du XIe au XIXe.* - Paris, 1868. - 2 vol.

-LAURENS, Henry. - *Aux sources de l'orientalisme : la Bibliothèque orientale de Barthélémi d'Herbelot.* - Paris : Maisonneuve et Larose, 1978.- (Publications du département d'islamologie de Paris IV)

- *Les Origines intellectuelles de l'Expédition d'Egypte : l'Orientalisme islamisant en France au XVIIIe (1698-1789).*
- Istanbul / ISIS Institut français d'études anatoliennes ; Paris : Association pour le développement des études turques, 1987.

-MARTINO, Pierre. - Mahomet en France au XVIIe et XVIIIe siècles. *In : Actes du XIVe Congrès international des orientalistes, Alger, 1905; Paris, 1906-1908.* T.&, p.206-241.

- *L'Orient dans la littérature française aux XVII et XVIIIeme siècles.* - Paris, 1906.

-OMONT, Henri. - *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles.* - Paris : Imprimerie nationale, 1902. (Collection de documents inédits sur l'histoire de France)

-*L'Orient des Provençaux dans l'histoire.* (catalogue d'exposition)-Marseille, 1983.

-REIG, Daniel. - *Homo orientalis : la langue arabe en France depuis le XIXe siècle*. - Paris : Maisonneuve et Larose, 1988.

-RODINSON, Maxime. - *La Fascination de l'islam*. - Paris : Maspero, 1980.

-SAID, Edward W. - *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*. - Paris : Seuil, 1980.

-SCHWAB, Raymond.- *La Renaissance orientale*. - Paris : Payot, 1950.
(Bibliothèque orientale)

-VERNET, Juan. - *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*. - Paris : Sindbad, 1985.

-*Vers l'Orient...* (Exposition conçue par Annie Berthier, avec la collab. de Francis Richard et Françoise Karro). - Paris : Bibliothèque Nationale, 1983.

3. L'IMPRIMERIE EN LANGUE ARABE

-AUCAGNE, Jean. - La préface d'Abraham Hinckelman ou la naissance d'un nouveau monde. *In : Le Livre et le Liban*, p.138-144.

-BALAGNA, Josée. - Le fonds des imprimés arabes de la Bibliothèque Nationale. Les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. -*In : Bulletin de la Bibliothèque Nationale*, n° 2, Juin 1979, p. 65-77.

- Les XVIIe et XVIIIe siècles. n°2, Juin 1980, p.60-65 et n°3, Sept. 1980, p. 114-117

- *L'Imprimerie arabe en Occident : XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*. - Paris : Maisonneuve et Larose, 1984.

- *Arabe et humanisme dans la France des derniers Valois* -Paris : Maisonneuve et Larose, 1989.

-BONOLA BEY, F. - Notes sur l'origine de l'imprimerie arabe en Europe. *In : Bulletin de l'Institut Egyptien*, 5e série, T.III, 1er fasc., dec. 1909, pp.74-80.

-DUVERDIER, Gerard. - Les caractères de Savary de Brèves et la présence française au Levant au XVIIe siècle. -*In : L'art du livre à l'Imprimerie Nationale*. - Paris : Imprimerie nationale, 1973.

- Les impressions orientales en Europe et au Liban. -*In : Le livre et le Liban, op. cit.*

-GDOURA, Wahid. - *L'Edition arabe en Europe au XVIe et XVIIe siècle* (suivi de) *Catalogue des livres arabes* : mémoire. -Villeurbanne : E.N.S.B, 1980.

- Le fonds des imprimés arabes à la Bibliothèque Nationale. *In : Bulletin de la Bibliothèque Nationale*, n°2, Juin 1981.

- *Le Début de l'imprimerie arabe à Istanbul et en Syrie : évolution de l'environnement culturel*. -Tunis : Publ. de l'Institut Supérieur de Documentation, 1985.

-*Le Livre et le Liban jusqu'à 1900* / sous la dir. de Camille Aboussouan. - Paris : UNESCO ; AGECCOOP, 1982

-*Lettres et visages du Liban et de l'Orient*_(Catalogue d'exposition à Dijon). - Paris : UNESCO ; AGECCOOP, 1983.

4.OUVRAGES DE REFERENCE

-BALAGNA, Josée. - *Inventaire des livres imprimés en langue arabe : 1514-1959*
Paris : Bibliothèque Nationale, 1986.

-BROCKELMANN, Carl. - *Geschichte der Arabischen litteratur*. - Leiden, 1943-1945, 5 vol.

-BRUNET, J.C. - *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*. - Paris, Maisonneuve et Larose, 1966.

-GHALI, Wajdî. - *al-Mu'ajamât al-'arabiyya : bibliûghrafiya shâmila mashrûha*. - Le Caire, 1971.

-HOUZEAU, J.C et LANCASTER, A. - *Bibliographie générale de l'astronomie*. - nulle éd., London : Holland press, 1964, 3 vol.

-KLEBS, Arnold C. - *Incunabula scientifica et medica : short title list*. - Bruges :The saint Catherine Press, 1938.

-LAMBRECHT, E. - *Catalogue de la Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes : tome premier : Linguistique 1. Philologie ; 2. Langue arabe*. - Paris : Imprimerie Nationale, 1897.

-*Nouvelle biographie générale* / sous la dir. d'Hoefler. -Paris :Firmin Didot, 1855-1866.

-RICHARD, Francis. *Catalogue des manuscrits persans : ancien fonds*. - Paris, 1989.

-SCHNURRER, C.F. - *Bibliotheca Arabica*. - Halae : ad salam, 1811.

-VAJDA Georges. -*Catalogue des manuscrits arabes musulmans*. Tome 1 Manuscrits musulmans - collab. Yvette Sauvan ; préf. Marie-Rose Segulier. - Paris : Bibliothèque Nationale, 1978.

5. CATALOGUES DE VENTE

-*Bibliotheca Baluziana* seu Catalogus librorum bibliothecae V.CL.D. Steph. Baluzii. - Parisiis, apud Gabrielem Martin et Joannem Boudot, 1719.

-*Bibliotheca Bigotiana* seu Catalogus librorum...Bigotii. -Parisiis ;apud J. Boudot, C. Osmont, G. Martin, 1706.

-*Bibliotheca Butelliana* seu Catalogus librorum...Caroli Bulteau...-
Paris : chez P.Giffart et G. Martin, 1711.

-*Bibliotheca Colbertina* : seu catalogus librorum bibliothecae quae
fuit primum ill. V.D.J.B Colbert. - Parisiis ; apud G. Martin et
F.Montalant, 1728.

-*Bibliotheca Cordesiana* catalogus cum indice titulorum. - Parisiis
.exc. Antaoine Vitray

-*Bibliotheca Telleriana* sive Catalogus librorum bibliothecae
illustrissimi ac reverendissimi D.D Caroli Mauritii Le Tellier. -
Parisiis : e Typographia regia, 1693.

-*Bibliotheca Thevenotiana* sive Catalogus impressorum et
manuscriptorum librorum bibliothecae viri clarissimi D.
Melchisedecis Thevenot. Lutatae Parisiorum : apud Florentinum et
Petrum Delaulne, 1614.

-*Catalogue des livres de la Bibliothèque de feu Messire Louis Du Four
de Longuerue*. Paris : J Barois, 1735.

-*Catalogue des livres de la bibliothèque de M.* (l'abbé Emeri). - Paris :
chez Emery, Morel et de Poilly, 1743.

-*Catalogue des livres de la Bibliothèque de feu Monseigneur le
Maréchal d'Estrées*. -Paris : chez J. Guérin, 1740.

-*Catalogue des livres de la Bibliothèque de la Comtesse de La Verrue*.
- Paris : chez G. Martin, 1737.

-*Catalogue d'une Bibliothèque composée de 18 000 volumes*. -Paris
chez P. Gaudoin, 1733.

-*Catalogus bibliothecae Thuanae*Parisiis : Levesque, 1704.

-*Catalogus librorum bibliothecae D. Nicolai Bachelier.* -Parisiis :
Antonii Urbani Coustelier, 1725.

-*Catalogus librorum bibliothecae Guillelmi Boissier....* -Paris :
G.Martin, 1725.

-*Catalogus librorum bibliothecae illustrissimi ac reverendissimi
Colbert de Croissy.* - (Paris), 1740.

-GOLIUS, Jacobus. -*Catalogus rarorum librorum...* -Parisiis : A.Vitré,
1630.

-PETIT, Samuel. - *Catalogue.* - Parisiis : Simon Piget,1645.



* 9 5 5 4 3 2 F *